

LE LIVRE D'ARINNA

ARINNA LATZ



LE LIVRE D'ARINNA

En couverture, le labyrinthe de la cathédrale de Chartres
(début XIII^e siècle), joyau qui bouleverse
au delà de toute référence religieuse.
Visité avec Célène (10 ans à l'époque)
qui en est restée subjuguée !
Le cheminement dans le labyrinthe
que nous pouvons assimiler au déroulement de la vie
nécessite une compréhension parfaite de la devise familiale,
le « connais-toi, toi même ».

LE LIVRE D'ARINNA



ARINNA LATZ

Aix-en-Provence, 2022

Que soit spécialement remercié Olivier qui
m'a encouragée et soutenue tout au long de
cette aventure éditoriale

Avant-propos



Jean et Jules.



Célène et Claire.



Je dédie ce livre à mes deux filles, Célène et Claire et à Jean et Jules, mes deux petits-fils. Ce n'est pas un ouvrage d'histoire, mais plutôt le récit d'un certain nombre de faits qui se sont déroulés pendant deux siècles et demi et qui ont façonné ce que nous sommes aujourd'hui. Tout a commencé par ce voyage éclair que nous avons effectué, Olivier, Géraldine, Mick et moi en Pologne, à Poznan en 2018, où, pilotés par Mick et Michel, un ami polonais, nous avons découvert qu'un Latz, Salomon Benjamin, avait été un grand bienfaiteur de la ville fin XVIII^e, début XIX^e siècle.

Je racontai cette histoire à Geneviève qui m'a toujours dit qu'elle aimerait écrire sur cette famille Latz qui la fascinait. C'est mon amie depuis plus de 40 ans, je savais que rien ne la ferait reculer et cela me donna le courage d'entreprendre ce travail. Puis j'ai appelé Madelaine ma cousine. Notre mésentente était connue dans la famille mais ni elle ni moi ne savions plus quelle en était l'origine. Lorsque je l'appelai pour lui demander de l'aide, elle a répondu : « Heureusement que je suis en voiture sinon je tomberais par terre ».

Il y avait urgence à effectuer ce travail d'assemblage de faits historiques car mon frère Mick et moi, du fait de notre âge, autour des soixante-dix ans, faisons le constat que le peu que nous savons doit être préservé et transmis.

Cette écriture n'aurait pas pu aboutir sans la ténacité de Geneviève ni la maîtrise par Madelaine des différentes langues qu'elle pratique ni les recherches approfondies qu'elle a menées sur l'histoire de notre famille Meyer. Mick a complété la connaissance de l'Australie et de l'Afrique qu'avait mon père et assuré toute la partie iconographique.



Portrait de Salomon Benjamin Latz (détail).



L'immeuble de la fondation, au moment de sa construction... détail en façade...

De nombreuses contributions et participations ont permis que ce travail se fasse. Tous les talents ont été mobilisés : Olivier a traduit des articles d'espagnol en français, Joëlle notre amie experte en allemand a traduit le livre édité par Madelaine *Recueil de lettres d'une vieille dame juive de Hamburg, de 1937 à 1943, à sa fille Martha, émigrée en Argentine* [Anna Hess. *Briefe einer jüdischen Hamburgerin an ihre tochter in Buenos Aires, von 1937 bis 1943*], Géraldine a partagé ses notes sur notre mémoire africaine, Susie a été mise à contribution pour traduire de l'anglais les exposés et recherches de mon cousin Geoffrey Latz et de son amie Angela ainsi que la correspondance africaine de mon père, Denis s'est chargé d'enrichir la contribution historique, de faire de nombreuses traductions et de relire un certain nombre de textes, Jean-Paul a complété notre équipe en écrivant un livre dans le livre sur l'histoire du cousin Miguel Latz qu'il a fallu hélas résumer, et en apportant son savoir-faire de grand traqueur d'informations, Marie-Christine s'est chargée de la relecture de l'ensemble. Et un admirateur du violoniste polonais Henryk Szeryng a assuré la mise en forme.

Nous nous sommes donc mis au travail en interrogeant des moteurs de recherche, en consultant des arbres généalogiques, en découvrant l'histoire d'un cousin éloigné au destin exceptionnel, en épluchant des correspondances, en découvrant et en téléphonant à des Latz de par le monde, à des personnes ressources comme Rafal Witkowski auteur du livre « *The Jews of Poznan* ».

Le paradoxe que nous avons immédiatement rencontré était que si nous disposions de nombreuses informations sur l'aïeul Salomon Benjamin Latz, nous ignorions presque tout au contraire de la vie de nos familles Latz et Meyer-Hess avant et pendant la Seconde Guerre mondiale.

Le grand regret qui traverse ces récits est le silence des enfants devenus adultes qui ont enfoui leur vie d'avant 1945, sans doute pour en embrasser une nouvelle, que ce soit Lisa ma mère et ses deux frères, et Gottfried mon père et ses trois frères et sœur.

C'est un grand mystère que le silence de mes parents, ils n'ont rien raconté ou presque rien sur ce qu'ils ont vécu, les privations qu'ils ont subies, le courage dont ils ont fait preuve. Peut-être était-ce encore trop



...et de nos jours (Zydowska 15a, Poznan).

douloureux, peut-être pensaient-ils raconter plus tard. Il nous a fallu beaucoup de ténacité pour collecter un matériau, voire l'extirper à travers photos, correspondances, récits et bribes de mémoire.

Quand je pense à mon père, je le vois raconter ses aventures de chasse en Afrique à mes copines de classe de Correns (à une époque où la sauvegarde des espèces animales protégées ne se posait pas avec une telle acuité), mais l'histoire de leurs origines n'a été abordée que de façon très hachée.

La toute première fois, c'était en 1967, j'avais 14 ans. Nous étions partis tous les quatre en Allemagne, ma mère, mon père, Mick et moi.

Nous sommes allés sur la tombe d'Annita Latz. J'étais déjà très impressionnée sans même savoir qu'elle était ma grand-mère. J'ai éclaté en sanglots car c'était la première fois que j'approchais d'un pan de l'histoire familiale à travers une tombe et un nom. Puis nous avons laissé ma mère à la gare et je me suis endormie comme à l'accoutumée dans la voiture. Nous avions tellement l'habitude d'écouter mon père nous raconter des histoires de la mythologie grecque qu'invariablement je somnolais.

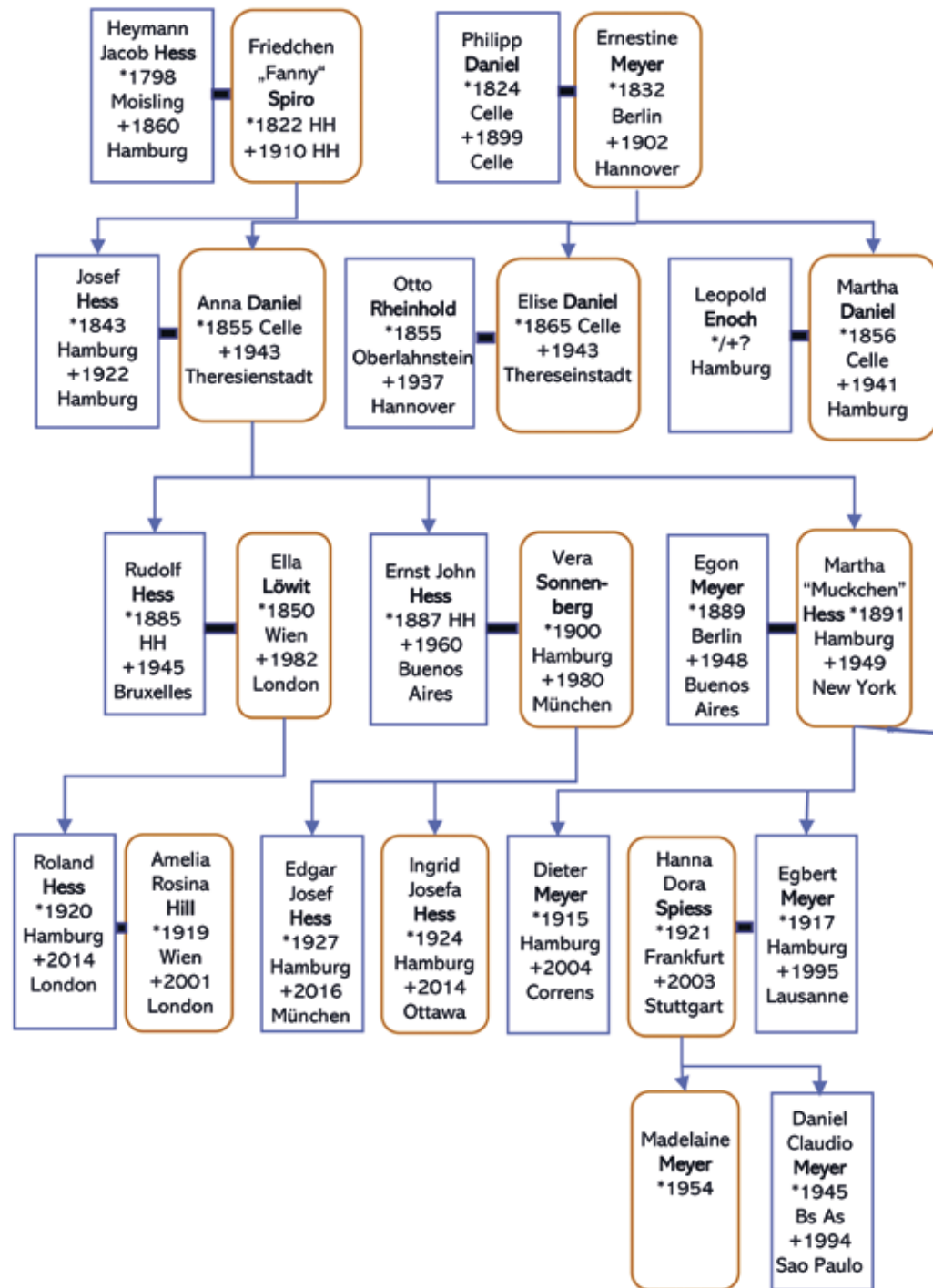
Là, il se passait quelque chose d'inhabituel, mon père parlait toujours, Mick écoutait, et je sentais vaguement que cela nous concernait puisque mon père utilisait le « nous » ou encore « c'est pour cela que nous devons être ... ».

Nous avons fait étape dans un petit hôtel et une fois dans notre chambre j'ai demandé à Mick ce que notre père voulait dire par : « Alors on est quoi ? », il me répondit : « Juif », et je dis : « Ça veut dire quoi être Juif ? », il rétorqua : « Tu n'avais qu'à écouter ».

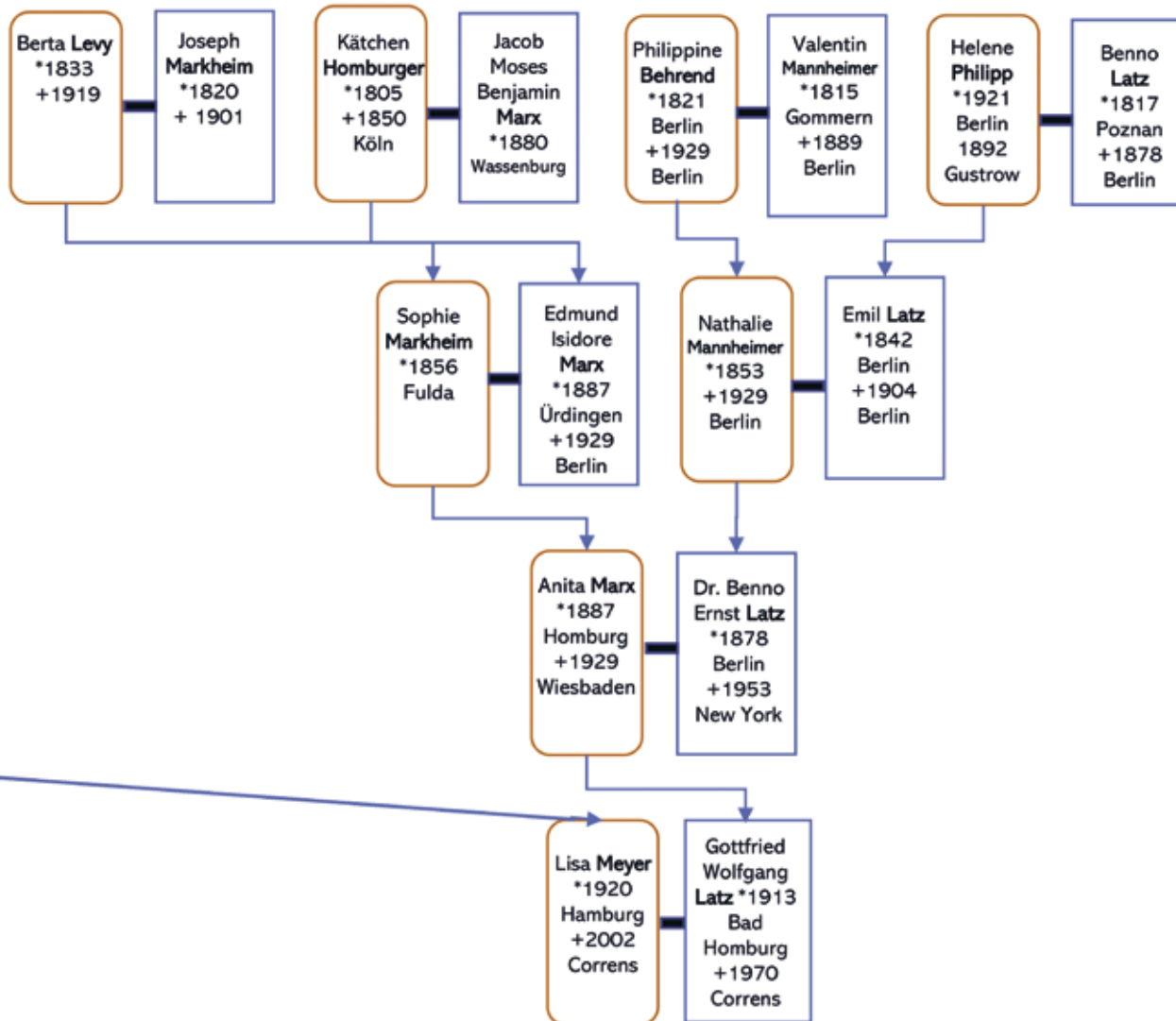
Mick avait franchi une marche vers l'adolescence, moi, je l'avais manquée !



Portrait Annita Latz, ma grand-mère.



Arbre généalogique Meyer et Latz.





Carte historique de la Pologne présentant les divers démembrements en 1772, 1794-1795, 1807 et 1815; en rouge la situation de Poznan (Posen).
Publiée en 1837 (Atlas de la Géographie Universelle de Malte Brun).

Chapitre 2

Histoire de Gottfried Latz, mon père

L'histoire de Latz commence à Poznan, une des grandes villes historiques de Pologne, où la communauté juive a compté parmi les plus importantes de Pologne, principalement quand elle fut rattachée à la Prusse entre 1793 et 1807 puis entre 1815 et 1919.

Une communauté bien constituée est établie dans la cité en 1379 mais son développement est interrompu en 1447 par un terrible incendie qui ravage la ville. Une période de progrès et d'effervescence spirituelle commence en 1515 et dure jusqu'à la fin du siècle. Avec 3 000 personnes (10 % de la population de la ville) et 137 maisons en bois et en pierre, Poznan devient le principal centre juif de la Grande Pologne. Ses rabbins sont identifiés dans tout le pays comme « les Gaons (Sages) de Poznan ». Malgré tout, en raison de cette relative prospérité, la communauté juive est régulièrement victime de discriminations et de violences : restrictions, interdictions de séjour, expulsions, meurtres, pogroms. Pendant les émeutes de 1577, vingt Juifs sont tués ; après un incendie en 1590 le quartier juif est abandonné pendant deux années. Au XVII^e siècle la communauté est victime des attaques de communautés jésuites, de pogroms consécutifs à une épidémie de peste, et de la guerre avec la Suède (1655-1660).

Sa population diminue sensiblement et la détresse économique s'accompagne d'un déclin social et culturel. Beaucoup de Juifs partent s'installer à Varsovie et ceux qui restent ne peuvent stopper le processus de



Poznan, gravure de Georg Braun et Franz Hogenberg, 1618.

désintégration de la vie communautaire, sociale et économique. Un autre incendie en 1764 détruit 76 maisons et fait de nombreuses victimes.

Même pendant les périodes de moindre violence, la communauté d'environ 3 000 membres n'est jamais considérée comme polonaise par les Polonais, ne bénéficie pas des mêmes droits, et croule sous le poids des charges et des impôts.

La situation change totalement en 1793 avec la venue des Prussiens : c'est l'émancipation. Les écoles élémentaires et secondaires sont désormais ouvertes aux Juifs, la germanisation s'accompagne de progrès économiques et culturels, en dépit de la résistance de la municipalité polonaise qui tente de maintenir les discriminations contre les Juifs. La population juive est en réalité simplement tolérée par la population polonaise, dont l'antisémitisme ne faiblira pas jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

En 1804, Napoléon reconstitue une Petite Pologne sous le nom de Grand Duché de Varsovie dont Poznan fait partie. Elle redevient prussienne après Waterloo en 1815.

La germanisation de la communauté reprend et est partiellement réalisée vers 1850 sous la pression des autorités prussiennes et malgré l'hostilité croissante des Polonais. Lorsque des représentants de la communauté juive sont élus à la municipalité en 1853, les Polonais sont pour la première fois en minorité. Les relations entre Allemands et Juifs s'améliorent nettement. Les relations entre la communauté de Poznan et celles de Prusse et d'Allemagne centrale en sont renforcées tandis que celles avec les communautés de l'est s'affaiblissent. La population juive augmente (environ 6 000 en 1860) et sa situation économique s'améliore notablement. Une importante synagogue est construite et des conventions rabbiniques s'y tiennent jusqu'en 1914.

La renaissance de la Pologne en 1918 suite à la défaite allemande entraîne l'annexion de Poznan ce qui porte un coup terrible aux Juifs qui avaient soutenu l'Allemagne pendant la guerre. De nombreuses émeutes et un antisémitisme violent, mêlé d'anti-germanisme entraîne le départ de la majorité des Juifs. Dans les années trente, la communauté juive de Poznan ne compte pas plus de 2 000 membres.

Beaucoup s'enfuient à l'arrivée de la Wehrmacht en 1939 et « Posen » devient la capitale du « Reichsgau Wartheland ». La synagogue est transformée en étable et les biens et avoirs des Juifs sont systématiquement spoliés. Les Juifs possédant les plus belles demeures sont tout simplement jetés à la rue.

De novembre 1939 jusqu'en 1944, des camps de concentration pour Juifs sont érigés dans la ville et dans ses environs. Détenus et déportés sont soumis au travail forcé dans les travaux publics, le bâtiment, dans des domaines agricoles et dans divers ateliers, avant d'être envoyés dans les camps d'extermination lors d'actions successives de liquidation.

Salomon Benjamin Latz

Salomon Benjamin Latz, fils de Benjamin Latz, notre ancêtre le plus célèbre, est né à Poznan en 1749. À cette époque le nom de famille n'était pas systématiquement en usage dans les familles, mais Salomon, citoyen connu pour sa piété et ses bonnes actions à Poznan y a laissé de nombreuses traces.

Notre arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père est également à l'origine d'une très nombreuse descendance disséminée dans le monde entier.

Rafal Witkowski, historien et vice-recteur de l'université de Poznan, nous a beaucoup aidés dans nos recherches. Lors du voyage en Pologne en 2018 avec Mick, j'avais acheté un livre qui retraçait l'histoire des Juifs de Poznan et notre ancêtre y tenait une place importante. Des échanges avec Rafal nous ont permis de retracer son histoire.

Il aurait eu deux frères, Fabian¹ et Samuel.

Il était marié à Blume, née David, avec qui il a eu 4 enfants :

- Samuel Salomon Latz (1775-1829), marchand marié à Pauline, née Kaul (ou Philip) avec qui il a eu David Latz né le 10 août 1816, Benno Latz né le 18 décembre 1817, Bertha Latz née le 8 juin 1819.
- Braenchen (Berta), mariée au rabbin Lazarus Zilz.
- Gittelche, dite Gette, mariée à Israël Marcus Wittowski.
- Michle Michelle (1790 - ?) mariée à Abraham Moses Cohn avec qui elle a eu Moses Abraham Cohn, né le 1^{er} mai 1811, Hirsh Abraham Cohn, né le 11 juin 1813 (après le décès de leur mère, les deux enfants mineurs vivent à Berlin avec leur grand-mère Cohn).

Il n'a pas eu d'enfants avec sa seconde épouse Malke, née Simon Spiro, qu'il épouse en 1813.

Nous savons qu'il était enregistré dans des documents officiels prussiens en tant que marchand, seule occupation professionnelle autorisée aux Juifs. Homme d'affaires réputé pour son intégrité, il faisait commerce de cuir

¹ Une des branches américaines de la famille descend de Fabian ; Miguel Latz (voir le chapitre qui lui est consacré) est un de ses descendants.

pour la sellerie. Ses affaires sont très florissantes en partie grâce à l'armée napoléonienne qu'il a fournie en selles de chevaux. C'était un homme apprécié pour sa générosité et ses actions charitables.

Son histoire est très liée au développement de la ville, à son rayonnement intellectuel en particulier grâce à la grande estime que lui accordait Rabbi Akiva Eger, le Gaon de Poznan qui faisait partie de l'élite des savants talmudistes, personnage incontournable tant auprès des Juifs que des Prussiens.

À l'arrivée de ce dernier à Poznan, Salomon Benjamin Latz, bien que n'ayant pas l'accord de toute la communauté juive, était parmi les autorités venues l'accueillir. Ils sont devenus très proches et Salomon Benjamin Latz ayant suivi son enseignement deviendra rabbi à son tour.

Il marie sa fille Braenchen à Rabbi Elazar Zilz un des proches du Rabbi Eger.

Sur son testament rédigé en 1828 en allemand avec l'alphabet hébreu, il lègue sa fortune à tous ses héritiers, à l'exception de deux legs à une institution charitable : 3 000 thalers pour acheter un terrain sur Markest Strasse 69, et 3 540 thalers pour un autre terrain sur Breslaner Strasse 243 avec pour objet la création d'un hôpital pour les Juifs pauvres et d'un institut pour l'enseignement du Talmud, établissements qui devront porter son nom.

Il obtient l'accord de Rabbi Akira Eger d'être son exécuteur testamentaire. Il précise qu'une part importante de sa fortune devra être consacrée à l'hôpital.

En ce qui concerne la part destinée à ses héritiers, il exige de ses enfants qu'ils protègent l'héritage de ses petits-enfants encore mineurs — enfants de sa fille Michelle décédée. Si l'un des enfants venait à mourir, l'héritage reviendrait à ses héritiers directs. Toute contestation devant le tribunal ou le rabbi est proscrite. Il désigne deux de ses amis comme tuteurs d'Abraham et Moses ses petits enfants mineurs.

Dans un codicille il ajoute deux jours plus tard que sa seconde femme Malke, qui n'avait pas apporté de dot et à qui il avait déjà légué 150 thalers, recevrait 450 thalers supplémentaires.

Rabbi Akira Eger prononce son éloge funèbre et commence immédiatement à exécuter le testament, il achète les terrains et lance la construction. Le gendre de Salomon Israël Wittowski apporte 200 thalers, Samuel son fils 250.

Au dos de son portrait, dont mon frère possède une reproduction, il est indiqué qu'il s'est vu confier la charge de ministre des Finances à la cour du roi Stanislas August. Il faisait donc partie de ces « Juifs de cour » qui au XVIII^e siècle ont occupé des positions similaires dans de nombreuses principautés allemandes. Le fait qu'il ait occupé ce poste ne contredit pas les témoignages qui le décrivent comme un homme pieux, certes riche, mais modeste et généreux.

Grâce au capital ainsi constitué, hôpital et école sont financièrement autonomes. C'est alors que les notables de la communauté ont voulu s'immiscer dans le fonctionnement de l'institution et ont tenté d'obliger le rabbi Eger à en transférer la propriété à la communauté. Un procès a eu lieu, Eger a gagné car le gouvernement avait vérifié que tout était bien géré. Il rédige alors la charte de l'hôpital qui contient 78 articles et est enregistrée auprès du gouvernement.

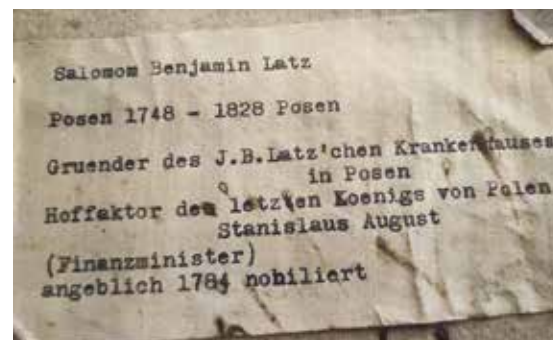
Lors de l'épidémie de choléra en 1831, plus de six cents personnes moururent dans la population chrétienne, alors que les Juifs furent majoritairement épargnés grâce à l'action de Eger. Des décrets furent promulgués pour imposer des règles de conduite et d'hygiène pendant l'épidémie, des distributions de nourriture aux pauvres furent effectuées. Quand l'empereur Frédéric Guillaume III apprit le grand dévouement du rabbi Akira Eger pour les membres de sa communauté, il lui envoya une lettre de remerciements portant sa signature.

De sa fondation à la Première Guerre mondiale, l'hôpital ne cesse de se développer, la qualité des soins et le confort de cet établissement n'ont pas d'égal dans toute la Pologne.

La propriété de la Fondation Samuel Benjamin Latz a été transférée à l'état polonais le 6 février 1959, en vertu d'un décret du 24 avril 1952, mais elle était déjà placée sous administration de la ville dès 1950. Il y a une plaque commémorative à l'entrée du bâtiment, avec une inscription en allemand



Portrait de Salomon Benjamin Latz.



Salomon Benjamin Latz, Posen (Poznan) 1748-1828 Posen, Fondateur de l'hôpital S.B.Latz, Hoffaktor (Ministre des Finances) du dernier roi de Pologne Stanislas August prétendument anobli en 1784.



Benno Ernst Latz.

mais avec les dates en hébreu, et une autre plaque en hébreu à la mémoire de Miguel Latz (cousin éloigné à la destinée remarquable : voir son histoire en annexe) descendant de notre ancêtre par son frère.

Entre la fin du XVIII^e siècle et jusqu'au début du XX^e siècle, la famille Latz colle à son époque. Elle se déploie dans le monde de la finance, du commerce avec des rencontres dont on ne sait pas apprécier l'importance, et en même temps elle poursuit son ancrage en se déployant vers les villes, et notamment Berlin, en accédant à des professions autrefois réservées aux non juifs, comme la médecine ou l'architecture.

Cette histoire publique de l'origine du nom Latz nous a permis de repérer de nombreux Latz de par le monde et on a ainsi découvert dans les archives d'Ellis Island — entrée principale des immigrants qui arrivaient aux États-Unis — que plus de deux mille Latz y avaient été enregistrés.

Benno Ernst Latz

Mon grand-père, que je n'ai pas connu, est né le 2 août 1878 à Berlin. Il décède le 2 octobre 1953 à New York. C'est assurément le personnage le plus complexe de la famille.

Benno est le plus jeune de la fratrie. Martha née en 1873, Richard en 1875 seront déportés et mourront à Auschwitz.

Ils sont les enfants d'Emil Latz (petit-fils de Salomon Benjamin Latz de Poznan) homme d'affaires, et de Natalie Mannheimer. Ils sont nés tous les trois à Berlin et nous n'avons trouvé aucun document relatant leur vie d'adolescents, et de jeunes adultes, hormis quelques photos. À la mort de son père Emil Latz, sa mère épouse le Baron Rudolf von Vellnagel.

Benno suit sa scolarité au lycée français de Berlin, étudie l'histoire et la philosophie à l'Université de Leipzig, et commence sa médecine à Berlin, devient médecin en 1903. C'est dans la capitale du nouvel empire allemand qu'il commence sa carrière, comme chercheur à la Charité (hôpital le plus ancien et le plus prestigieux de Berlin), comme le montrent des publications de cette période. En avril 1906 il épouse Annita Marx (1887-1929) déjà convertie à la religion protestante.



Portrait de Natalie Mannheimer.



Rudolf von Vellnagel, deuxième
mari de la mère de Benno.



Annita Marx, ma grand-mère.



Annita, Gottfried mon père et Dolly
sa sœur.



Benno à droite avec sa mère
Natalie Mannheimer.

Il devient ensuite co-directeur à Bad-Hombourg d'une clinique réputée dans le traitement des maladies gastro-intestinales et des troubles de l'alimentation. De nombreux et célèbres patients de toute l'Europe, en particulier de Russie, y sont traités.

C'est dans cette ville que naissent leurs quatre enfants : Gottfried, mon père, 1907-1971, Maria Dorothea, dite Dolly, 1908-1959, Helmut Edmond dit Eddie, 1910-2009, Hans dit John, 1918-1990.

Après la Première Guerre mondiale, à laquelle il a participé comme médecin militaire, la famille déménage à Wiesbaden. Il devient l'un des principaux médecins du Nerotal Sanatorium spécialisé dans les maladies internes, métaboliques et nerveuses.

Annita ma grand-mère meurt en 1929. Nous avons peu d'éléments sur elle : issue d'une famille de riches bijoutiers, elle était de santé fragile, se préoccupait beaucoup de sa ligne et de sa santé — peut-être était-elle atteinte de tuberculose. Elle était déprimée et serait morte de chagrin : Benno aurait eu beaucoup de maîtresses.

Bien que converti au protestantisme, la situation de Benno devient difficile dès 1933 : harcèlement, actes malveillants, soupçons et insultes se succèdent.

Très peu d'information également sur leur vie familiale, leurs enfants et leurs études.

En 1935 il quitte le Nerotal Sanatorium sous la pression du régime nazi non sans avoir publié en 1933-1934 « *Mon Allemagne* » tiré à 200 exemplaires signés, un livre profondément patriotique dédié aux soldats de première ligne non aryens qui avaient été fiers de se battre pour leur pays pendant la Première Guerre mondiale, ce qui explique probablement pourquoi il a été confisqué.

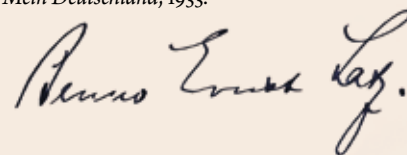
En 2016, la bibliothèque de l'Université libre de Berlin a contacté Geoff Latz, le petit-fils du Dr. Latz, donc mon cousin germain, pour lui remettre le livre de notre grand-père. Geoff Latz l'a fait traduire en anglais par Angela Boyce qui écrit : « Le patriotisme de Benno Latz est tellement évident qu'il pouvait à première vue être interprété comme ultra nationaliste, d'autant plus qu'il a été écrit à une époque où les nazis étaient arrivés au pouvoir. »

« Mon Allemagne »

Mon pays, ma patrie allemande, terre de mes ancêtres,
comme je t'aime, au plus profond de mon âme !
Comme tout en toi m'est familier !
Je te vois, te respire, te touche, te goûte.
Et j'entends ta langue merveilleuse
qui remplit mon esprit de noblesse.
Le père prit le garçon par la main
et le conduisit au sommet d'une montagne.
Nous contemplâmes une vaste vallée.
Le soleil brillait. C'était un jour de printemps.
Les gens se promenaient, foule colorée.
Dans le lointain sonnaient les cloches d'une église.
De ce moment sacré apparurent ces mots :
"Que par ton zèle et ton honnêteté et ta droiture
tu te montres digne de ce paysage précieux !
Ici tu respirez l'air splendide de la patrie.
Être Allemand oblige à être bon et noble en pensées.
Les Allemands sont un peuple élu.
Enfant fortuné, tu es né allemand.
Tu dois mériter cette rare faveur !
N'oublie jamais que tu es un Allemand ! »
Mon cœur juvénile s'emplit de fierté ;
J'étais allemand de la tête aux pieds.
Ce peuple, mon peuple ! Cette terre, ma terre !
Votre langue, ma langue ! Votre bonheur, mon bonheur aussi !
Vivre avec vous, quel cadeau merveilleux de la Providence !
Mourir pour vous, quel doux honneur !
J'ai parcouru le vaste monde et ses palais,
ses pyramides, ses rivages ensoleillés,
les Sept Merveilles d'un nouveau monde.
J'ai entendu les sons de langues étranges
Et me suis nourri de l'intelligence d'esprits étrangers.
J'ai observé, appris, gardé des trésors secrets.
Et me suis rassasié des bienfaits de notre Créateur.
Et pourtant, au centre de l'immense univers,
dans le conte de fées que mon imagination inventait,
la Patrie germanique formait un refuge.
Elle était mon centre du monde,
l'origine et la destinée de la vérité,
la sagesse de toute action, l'ultime beauté.
Et ainsi, juste et bon,
mon pays, ma Patrie, ma demeure adorée,

avec la langue allemande et le peuple allemand,
avec la nature allemande et la culture allemande. [...]
Le Kaiser nous appela, et tous les braves répondirent.
Quatre années durant, debout sur le champ de bataille,
fiers d'avoir été choisis
pour tenir la ligne de front et protéger le pays.
Notre place était là au premier rang,
nous n'avons pas faibli, animés par le devoir,
l'amour inné pour la patrie,
pour son peuple, pour la femme et l'enfant, pour les mœurs allemandes,
pour toutes les bénédictions que nous recevions tendrement,
au bord de la tranchée, dans la terre déchiquetée. [...]
Nos ancêtres bien-aimés établis en Allemagne
depuis des centaines d'années, à jamais loyaux pour le sol natal,
nous ont ordonné d'être les meilleurs gardiens du patrimoine,
de bons fils de la Terre de nos Pères.
Ce que nos ancêtres nous ont légué,
nous l'avons fidèlement conservé comme héritage sacré,
nous l'avons toujours gardé, sans jamais le moindre doute,
sachant qui nous sommes et ce que nous désirons, [...]
Car nous sommes Allemands, Allemands aujourd'hui et toujours,
car nous étions Allemands et nous le resterons. [...]
Aujourd'hui nous sommes écartés de notre peuple.
Désespérés, la tristesse s'empare de nos cœurs.
Comment est-il possible que la malédiction nous ait frappés,
que la parole de l'autorité nous sépare de notre terre sacrée,
que dans l'affliction nous suffoquions de honte ?
Humbles devant Dieu,
nous nous mettons à genoux devant cette énigme.
Allemands, nous proclamons en conscience :
qu'Elle ait raison ou tort, notre Patrie ! [...]
Respectons le Bien que nos pères nous ont laissé,
enseignant aux fils à enseigner une sagesse nouvelle,
aimons notre Patrie allemande encore plus ardemment,
ne soyons pas attristés par ces mauvais jours,
ayons confiance en l'avenir, qui resplendit et brille,
avec le peuple auquel nous appartenons,
car nous sommes Allemands, Allemands pour l'éternité !

* Extrait du livre de Benno Ernst Latz, *Mein Deutschland*, 1933.



En 1936 Benno devient directeur médical du Sanatorium Apolant à Bad Kissingen (Menzelstrasse 8), fondé par le Dr Edgar Apolant, un médecin juif de Berlin. Il doit quitter l'hôpital en 1937, travaille une année dans le privé. En 1938 il semblerait que tous ses biens aient été saisis — des œuvres d'art comme un Gainsborough, un Canaletto, des gravures de Dürer, des meubles, des bronzes, du marbre et de précieuses collections de livres anciens, biens qu'il aurait achetés avec Martha sa sœur. Est-ce que ces trésors lui ont servi de monnaie d'échange pour quitter l'Allemagne ?

Il émigre aux États-Unis, à New York, via Rotterdam, le 28 octobre 1938, ouvre un cabinet, épouse Ethel Bamberger qui a déjà un fils. Il sera naturalisé en 1944. En 1946, son adresse à New York était 3 East 74th Street.

Sa deuxième épouse lui a survécu pendant plus de vingt ans : elle est décédée le 9 novembre 1977 à l'âge de 86 ans à Philadelphie

Un courrier venant de Munich, daté du 7 novembre 1960, adressé à mon père Gottfried, stipule que tous ses biens revenaient à sa deuxième femme ². De quels biens s'agit-il ? De ceux qu'il aurait pu sauver lors de son exil ? De ceux qu'il aurait acquis après son arrivée aux États-Unis ? Nous l'ignorons...

Le seul objet que je conserve de mon grand-père Benno est son sceau, avec une Licorne, que nous avons retrouvé au milieu des bagues de ma mère et de ma grand-mère : il aurait été donné à l'époque à Salomon Benjamin Latz pour le remercier des bienfaits qu'il aurait prodigués à sa communauté.

L'histoire familiale raconte que Benno aurait contraint mon père à partir en Australie, ce qui à l'époque était une destination très lointaine, car il ne supportait pas le voir se lancer dans une carrière artistique et notamment faire des bandes dessinées ce qui était tout à fait novateur. Gottfried était très doué pour le dessin humoristique, il suffit de voir le cadeau qu'il a fait à Mick pour ses 14 ans, un vrai livre, avec des citations en latin et des dessins géniaux.

On raconte aussi qu'à ma naissance en 1953, quand ma mère est venue nous présenter à sa famille à New York, il n'aurait pas voulu nous rencontrer ; qu'il aurait été en possession de tableaux de maîtres ; qu'il a rayé mon père de son testament (sur lequel ne figuraient pas non plus mes tantes et oncles) ; qu'il a miraculeusement réussi à échapper à la déportation.



Bague et sceau de Benno.

² Le courrier fait référence au testament de Benno, établi le 2 octobre 1953, quelques jours avant sa mort.

Quelques lettres en allemand et en français retrouvées dans les archives familiales apportent de maigres informations, heureusement de première main, et de nombreuses photos attestent d'une ressemblance évidente entre Benno, mon père et ses frères, et même mes enfants.

À travers trois lettres manuscrites que Benno a écrites de New York, en français en 1945 à Hilda Mattéi, sa nièce et en allemand en 1949 à sa fille Dolly, ma tante, on découvre ce qui s'est passé concernant la mort de sa sœur et de son frère, et ce qui semble être une obsession pour lui : que sont devenus ses biens, ses tableaux, ses livres, etc.

Martha sa sœur aînée (1873-1944) a d'abord été mariée à Carl Meschelsohn (1860-1916), avec qui elle a deux filles : Hélène dite Leni (1898-1920) qui se suicide et Hilda Mattei (1903-1998). Elle épouse ensuite Paul Moeser (1860-1943) dont c'est le deuxième mariage. Ils vivent à Wiesbaden.

Extraits de la lettre de Benno à Hilda :

27 JUILLET 1945

8 East 74th Street, New York

Benno vient d'apprendre par une amie que Martha, sa sœur, mère d'Hilda, a été déportée en Pologne après la mort de son mari Paul Moeser.

« Je suis consterné par cette terrible nouvelle car depuis son départ de Wiesbaden personne ne sait si elle est en vie ou anéantie. [...] Je vivais dans l'espoir de la retrouver en Allemagne et la pensais en sécurité après avoir épousé Paul « aryen à 200 % ». Je vous prie donc de me donner tous les détails. »

Extraits de la lettre de Benno à Hilda :

17 AOÛT 1945

8 EAST 74TH STREET, NEW YORK

En réponse à la lettre de Hilda :

« Je suis vraiment très heureux d'avoir renoué le contact avec vous et votre mari juge et trouve admirable votre odyssée à travers le monde entier. [...] C'est une aventure unique dont vous pourrez parler toute votre vie. [...] Je suis admiratif que vous ayez pu retrouver en France votre appartement, une vie ordinaire et votre travail quotidien après avoir été dans la résistance contre les puissances diaboliques de Mr. Hitler. [...] »



Benno à New York.

DR. BENNO ERNST LATZ

Dr. Benno Ernst Latz, a practicing physician with an office at 3 East Seventy-fourth Street, died yesterday in his home at 140 East Eighty-first Street. His age was 75.

Dr. Latz was born in Berlin and received an M. D. at the Medical School of the University of Kiel in 1903. He practiced in Berlin, Bad Homburg and Wiesbaden, and came to this country in 1938 to escape Nazi persecution.

He leaves his wife, Mrs. Ethel Bamberger Latz; three sons, Helmut, Gottfried and John Latz; a stepson, Edmund Bamberger; and a daughter, Dorothea Latz.

Annnonce du décès de Benno à New York.



Martha Latz-Meschelsohn.



Martha, Hilda et Leni.



Hilda et son père Carl Meschelsohn.



Famille Meschelsohn.

J'espère que votre mari pourra vous aider à faire toutes les recherches pour établir les faits de la déportation de ma sœur Martha, et connaître les noms des coupables. Je pense qu'à votre place, j'irais à Wiesbaden car il n'est sûrement pas très difficile de découvrir qui a donné l'ordre de déportation. [...] Je vous conseille également de réclamer toutes les choses volées — meubles, tapis, objets d'art, belles peintures — et d'essayer d'obtenir une indemnisation de \$50 000 à \$100 000 par le gouvernement français en énumérant toutes les valeurs des biens. Je vous rappelle avoir envoyé moi-même chez Martha, en octobre 1938, plusieurs boîtes qui contenaient tous mes objets de valeur que j'avais à Bad Kissingen, valeurs personnelles, décorations de mon bureau et objets d'art, bronzes, peintures, gravures, tapis persans, collection de pièces de monnaie et mille autres choses de haute valeur et de goût exquis, le tout difficile à évaluer mais d'une valeur supérieure à \$157 000. [...] Tout avait été déposé dans une des chambres sous les toits. [...] Si vous êtes un peu énergique et active, je vous dédommagerai un jour, mais vous devez d'abord remplir un questionnaire de demande de restitution. [...] Je vous assure vous écrire davantage sur ma vie et celle de mes enfants. »

Extraits de la lettre de Benno à Dolly :

NOVEMBRE 1949

« Vers la fin de sa vie, Paul Moeser, devenant de plus en plus insupportable et en proie à de violents accès de colère menaçait souvent Martha physiquement. Il faisait souvent allusion à ses deux femmes juives. Aussi longtemps qu'il fut en vie, les nazis n'ont pas osé s'en prendre à ma sœur, mais elle a subi les humiliations habituelles concernant les Juifs. [...] Toutefois, il la protégeait du monde extérieur, même si c'était souvent de manière ridicule. À sa mort, les nazis s'en sont pris à elle et elle n'a même pas pu se rendre à l'enterrement de son mari, elle a été arrêtée et déportée. Avant de monter dans le train, elle a réussi à envoyer une lettre d'adieu à Marie Stierheim (une amie de la famille) en y joignant les derniers billets qu'elle avait sur elle car elle savait qu'ils ne lui serviraient plus à rien. Je n'ai pas réussi à savoir où elle fut tuée. L'on ne sait rien non plus de son amie Bertha Baer. Ce que je sais sur la tragédie de Wiesbaden est très succinct. [...] Autant que je sache, ce sont les enfants Moeser qui se sont emparés des biens de Martha. Elle possédait quelques beaux tableaux de Reba (un fakir indien), un grand paysage grec de Herther qui provenait encore de l'héritage de mes grands-parents de Mannheim. [...]



Martha Latz-Moeser, ma grand-tante.



Margarete Hedwig Freiin von der Osten
femme de Richard Latz.

J'avais aussi fait envoyer une grande caisse que j'avais dû laisser au sanatorium, remplie de divers objets. Il y avait des livres de valeur, qui étaient dans ma bibliothèque, des manuscrits en écriture M..., des œuvres littéraires, une étude généalogique très bien documentée sur la famille et l'expulsion des Juifs de Vienne en 1680 et leur installation à Berlin, ce qui m'avait beaucoup intéressé.

Il y avait aussi divers cadeaux d'une certaine valeur que j'avais reçus pour mon 60^e anniversaire, le 2 août 1938. Le peintre Dreileiden [?] avait exécuté pour cette occasion une magnifique copie du portrait de notre ancêtre Salomon Benjamin Latz (1748-1828).

Comme par hasard, un de ces ouvrages, le grand manuscrit de M... [?] de Georg Witkowsky (690 pages) qui se trouvait dans la caisse est réapparu, et m'est revenu. Certaines choses ont donc dû être (re)vendues, d'une manière ou d'une autre. [...] Il y avait aussi deux gravures de Dürer, le magnifique *Grand cheval* (*Das grosse Pferd*) et le très beau *Croissant de lune* (*Mondsichel*). »

Martha a été déportée à Theresienstadt en janvier 1944, à l'âge de 71 ans, pour mourir quelques mois plus tard à Auschwitz.

Son frère Richard (1875-1943) a connu également un destin tragique. Il meurt le 19 avril 1943 au camp d'Auschwitz. On ne sait pas grand-chose de sa vie, ni de sa profession. Il épouse Margarete Hedwig Freiin von der Osten (née en 1885) fille de Julius Ottomar Hermann baron von der Osten — Sacken, très grande lignée d'aristocrates, avec qui il aura deux enfants Renate (Wolfes) et Holger Lussman (Latz). Ce dernier prendra le nom du deuxième mari de Margarete à la mort de Richard. On imagine que Benno devait également croire que ce mariage protégerait son frère, mais on n'a retrouvé ni lettres ni documents, seulement quelques photos.

Les seules informations concernant Richard viennent de la même lettre que Benno a écrite à Dolly en 1949 à propos de Martha :

« Elle a beaucoup souffert à cause de son frère Richard [également le sien...]. [...] Il fut arrêté à Berlin et accusé de graves délits, je ne sais pas précisément de quoi il s'agissait, il me semble qu'il avait enfreint les lois raciales. En effet, il avait essayé de prouver que Rudolf von Vellnagel ³ était son vrai père. Si seulement, il s'était adressé à moi ! Je lui aurais procuré les documents. [...] Je ne sais pas non plus comment il est mort. »

³ À la mort d'Emil Latz le père de Martha, Richard et Benno, leur mère Natalie Manheimer épouse Rudolf von Vellnagel de la cour du Roi de Wurtemberg.

Les enfants de Benno et Annita : Gottfried, Dolly, Helmut et John

Dans les papiers de Correns, nous avons retrouvé la demande de naturalisation Belge (du Congo Belge) de mon père écrite avant ma naissance en 1953.

Notice Biographique

Sa notice biographique rappelle qu'il est né le 4 avril 1907 à Bad-Homburg, qu'il est un colon-plantier apatride d'origine allemande, résident à Kalahe, immatriculé à Mutadi le 15 octobre 1948, Vol. XVII folio 91 n° 904, marié à Lisa Ernestine Meyer le 21 février 1951 à Costermansville (Bukavu de nos jours).

Mon père Benno Latz, docteur en médecine, demeure 140 East 81st New York, naturalisé américain, né à Berlin le 2 août 1878, veuf de Marx Annita, remarié à New York.

Ma mère Annita Marx, née le 22 septembre 1887 à Hamburg, décédée à Wiesbaden (Allemagne), de nationalité allemande.

Ma sœur Maria-Dorothea Latz, née le 11 mars 1908, à Berlin, célibataire, secrétaire, demeure 53 Paseo Bona Nova, Barcelone (Espagne), apatride d'origine allemande.

Mon frère Helmut Latz, né à Berlin le 2 juin 1910, marié, ouvrier, demeure 33 Mellor Street à Bradford (Grande-Bretagne), apatriide d'origine allemande a sollicité la naturalisation anglaise.

Mon frère John Latz, né à Bad-Homburg le 12 février 1918, gérant de la Comituri, Matadi (Congo Belge) ; origine allemande, naturalisé sujet Britannique.

Mon fils Michaël, John, Egon Latz, né à Usumbura le 30 juin 1951.

Position sociale et résidences à l'étranger

Après avoir fait mes études au lycée de Bad-Homburg Vor der Höhe, et de 1925 à 1927 à l'École supérieure de Commerce à Frankfort-sur-le-Main, je suis parti en 1927 pour l'Australie où j'ai travaillé dans des élevages de moutons et dans des cultures de blé.



Gottfried mon père (1907-1971), carte d'identité.



Photos de Gottfried, Dolly, Helmut et John
vers 1925.

Séjour en Australie du 28 mai 1927 au 4 juin 1930 : Fermes aux États de Victoria et Nouvelle Galle.

Du 9 février 1931 au 18 juin 1932 : j'ai résidé à Amsterdam (Hollande) Prinsengracht 929 Centrum, où j'étais employé de la Maison WYNOFF VAN GULPEN and LARSEN (produits chimiques et transports fluviaux) ;

De juillet 32 à avril 34 en qualité de secrétaire de direction j'ai fait de nombreux séjours à Rotterdam, Bruxelles et Bâle.

Du 19 avril 1934 au 10 août 1935 j'ai résidé à Amsterdam à Keizergracht n° 693, et travaillé au service de la N.V. Industrie Associatie.

D'août 1935 à septembre 1935 voyage et séjour à Mombasa (Kenya) en qualité d'employé à l'OLD AFRICAN TRADING COMPAGNY, ainsi qu'à Dar-es-Salam (Tanganyka Territory) jusqu'à mars 1936, date de mon arrivée à Usumbura (Ruanda-Urundi).

Voyages en Europe et en Amérique de juin à octobre 1948 : du 25 juin 1948 au 14 juillet 1948 à Bruxelles, du 11 août 1948 au 21 août 1948 à Barcelone (il a retrouvé sa sœur Dolly), du 21 août 1948 au [?] 1948 aux États-Unis, Manhattan Towers, Broadway New York 24 (où il a rencontré ma mère).

Je suis planteur au Congo Belge.

Motifs de départ d'Allemagne

Ayant séjourné en Australie, Hollande, Belgique, Suisse, je n'avais aucune situation en Allemagne. En outre depuis l'avènement de Hitler, le sort des Juifs était en péril et je ne désirais plus rentrer en Allemagne. Je me suis occupé à faire sortir ma famille d'Allemagne : mon père est installé en Amérique, ma sœur en Espagne, un frère en Angleterre et un autre au Congo Belge. Nous n'avons plus du tout d'attache avec notre pays d'origine.

Ma carte de résident permanent délivrée à Léopoldville le 3 novembre 1949 me renseigne comme apatride, il en est de même sur le laissez-passer n° 27 du 5 mai 1948 qui m'a permis de me rendre pour des congés en Europe et en Amérique.

J'ai en outre acquis de Monsieur Yves de Bonhome les droits qu'il détenait sur un terrain sis à Tshabondo (territoire de Kalehe) d'une superficie de 60 hectares, ainsi que les droits qu'il détenait sur un terrain sis à



Portrait à la pipe.



Gottfried et Benno.

Tchiganda (territoire de Kabare) d'une superficie de 35 hectares, ces deux terrains suivant contrat de bail emphytéotique avec le Comité national de Kivu. Je ne possède aucun autre bien immobilier au Congo Belge ou à l'étranger.

Position sociale et résidences au Congo-Belge et Ruanda-Urundi. Avoirs et références

Planteur, arrivé et immatriculé à Usumbura (Ruanda-Urundi) le 24 mars 1936.

Réside à Nyanza (Ruanda) du 24 mars 1936 au 1^{er} mai 1938, au service de l'Old-East.

Réside à Kigali (Ruanda) du 4 mai 1938 au 25 octobre 1940, au service de l'Old-East (interné du 11 mai 1940 à septembre 1940).

Réside à Kisenyi du 24 octobre 1940 au 7 mai 1945.

Réside à Kabare du 15 mai 1945 au 20 juin 1948.

Réside au cours d'un voyage en Europe et en Amérique à Bruxelles, Hôtel Siru, rue des Croisades du 25 juin 1948 au 14 juillet 1948.

Réside à Kabare du 2 novembre 1948 au 21 septembre 1950 (au retour de New York où il a rencontré ma mère).

Réside à Kalahe du 26 septembre 1950 à ce jour.

Depuis octobre 1940 je m'occupe exclusivement d'agriculture, sur mes concessions personnelles, et sur celles de Monsieur Robert de Hemptine à Mutesa (Kabare, Congo-Belge).

Je possède un compte courant à la Banque du Congo-Belge à Costermansville no 652.

À Bibongwe, territoire de Kisenyi (Ruanda) je possède une concession de 24 hectares à usage agricole, faisant l'objet d'un contrat de bail emphytéotique de trente ans avec le Gouvernement du Ruanda-Urundi, enregistré à la Conservation des Titres fonciers du R.U. à Usumbura au Vol.E.VIII folio 45 du 25 mai 1945, ainsi qu'un hectare et demi de reboisement à Bilongwe, suivant contrat de location L.3022 pour cinq années à dater du 7 juin 1946.

Épouse

Meyer Lisa, Ernestine, née à Homburg le 30 juillet 1920, fille de Meyer Egon et de Hess Martha, décédés, sans profession, apatride d'origine allemande, résidant à Kalahe. Mariage célébré à Costermansville le 26 février 1951.

Mon fils

Latz Michaël, John, Egon, né à Usumbura le 30 juin 1951.

Motifs pour acquérir la qualité de Belge

J'ai quitté l'Allemagne à l'âge de 20 ans. Ma famille est dispersée en plusieurs pays et continents.

J'ai trouvé un excellent accueil depuis mon arrivée sur les territoires africains de la Belgique, et j'y ai tous mes intérêts.

Y étant depuis 14 ans, y ayant toutes mes relations et activités, je considère la Belgique comme ma véritable patrie, dans une atmosphère de paix et de tolérance. Je me fixe définitivement au Congo Belge. Je parle couramment les trois langues nationales, français, allemand et flamand.

Pendant la dernière guerre je n'ai jamais laissé aucun doute sur mes sentiments envers la Belgique et ses Alliés.

Dès le 22 décembre 1938, j'ai offert mes services au corps des volontaires européens.

Après le 10 mai 1940, j'ai été interné et libéré en septembre.

J'ai voulu m'engager dans l'armée anglaise du Kenya, cette offre n'a pu être agréée, mais il m'en a été donné acte.



Dolly Latz en 1952.



Fume cigarette de Dolly.

Dorothea Latz, dite Dolly (1908-1959)

Dolly étudie la pédagogie à l'université de Francfort, suit les cours de théâtre de Max Rheinhardt à Berlin, quitte l'Allemagne en 1933 pour enseigner à l'école Montessori de Rome puis part à Barcelone. Sous le pseudonyme de Daniela Landa, elle écrit des critiques littéraires pour la publication *El Día gráfico*, travaille également comme traductrice et éditrice dans la collection « *Poésie dans la main* » d'Éditorial Yunque, dirigée par Juan Ramón Masoliver. De 1939 à 1940, elle prépare des éditions bilingues de poèmes de Rainer Maria Rilke, Friedrich Schiller et Franz Werfel ; dans ce cas, elle signe Dorotea Patricia Latz.

Devenue une figure importante de la scène théâtrale de l'après-guerre à Barcelone, Dolly a longtemps coopéré avec le Teatre de Chambre de Barcelone ; dès 1951-1952 elle participe à la production de plusieurs pièces données au Teatre Romea.

En 1955, elle réussit à faire subventionner par la mairie de Barcelone les représentations de théâtre classique qu'elle proposa pour le Teatre grec de Montjuïc dont elle dirige les saisons 1955 et 1956, avec l'intention d'offrir « petit à petit le cycle complet du théâtre grec, qui comprend environ trente-sept œuvres ». À cette fin, elle fonde la compagnie de théâtre Ciudad Condal, avec des acteurs et actrices professionnels de premier plan.

Tout au long des deux étés, dans des saisons qui vont de la mi-juin à la fin septembre elle présente, en 1955, *l'Electra* de Sophocle, les *Troyens* d'Euripide, *Prométhée enchaîné* d'Eschyle et *l'Antigone* de Sophocle, en 1956, *Médée*, *Iphigénie en Tauride* et *Hippolyte*, tous trois d'Euripide. Entre-temps, en juin 1955, la compagnie présente la comédie de Claude-André Puget, *Los días felices* au Windsor Teatre.

Très peu d'information sur sa vie personnelle, à part qu'elle était homosexuelle et très catholique, qu'elle vivait avec une dame également très catholique et qu'elle employait un long fume-cigarette que j'ai retrouvé dans les affaires de mon père, qu'elle était une très belle femme au visage anguleux. Gottfried avait beaucoup d'affection pour elle. Ils se reverront

lors de son long congé de la fin d'année 1948. Mick se souvient encore de Gottfried lui annonçant la mort de sa sœur le 14 octobre 1959.

Nous avons retrouvé quelques photos avec ses frères, d'autres prises à Barcelone, des articles de presse jaunis et la lettre que Benno lui écrit en 1949 qui dénote une affection respectueuse et surtout une complicité littéraire.

« Ma très chère Dolly

J'ai eu grand plaisir à lire ta traduction de ces exquis nouvelles que sont *Les crimes des Idiots*. [...] Élisabeth Mulder a-t-elle tiré son inspiration des entrefilets ou bien lui as-tu fait part de ton expérience avec les enfants difficiles ? Les œuvres d'Élisabeth ont-elles été traduites en anglais ? Envisagerait-elle éventuellement de les faire publier ? Ici, ce n'est pas facile de trouver un éditeur ; la plupart du temps, on doit faire appel à un agent, qui gagne de l'argent. Et les honoraires ne sont pas négligeables ! [...] L'année Goethe ! Tu es la seule à en faire quelque cas ! J'en attendais beaucoup mais malheureusement je ne sais pas vraiment comment continuer. [...] J'ai beaucoup écrit sur Bettina von Arnim et son implication dans la vie de Goethe. J'ai transposé le personnage de Bettina à celui d'une jeune femme, descendante de Bettina, qui décéda dans des circonstances mystérieuses. (Pour des raisons politiques ?) C'est grâce à elle que je suis tombé sous le charme de Goethe. »

Helmut (1910-2009)

Helmut a peut-être été jardinier ou travailleur agricole en Allemagne. Son fils Geoffrey, un de mes nombreux cousins anglais avec qui nous avons correspondu pour l'écriture de ce livre, pense qu'il a essayé de partir de Rotterdam en 1938 au moment où son père Benno s'embarquait pour les États-Unis, juste avant la fermeture des frontières, mais les frontières ne ferment qu'en 39, il y a donc un problème de dates. Quoi qu'il en soit il est d'abord refoulé aux frontières, revient en Allemagne puis aidé financièrement par mon père et Otto Marx (beau-frère de Benno) qui réside à Londres, il arrive à prendre l'un des derniers trains, tiré par la main dans un wagon par un ami — il racontait à ses enfants qu'il avait été sauvé par un ange.



Dolly Latz, ma tante.



Gottfried, Helmut et John
mes oncles.



Helmut.



Helmut et deux de ses filles.

Arrivé en Angleterre à Folkestone, en provenance de Douvres, il est d'abord interné, en tant que citoyen allemand (« *alien enemy* »), dans un camp de prisonniers à Tadcaster dans le Yorkshire, numéro 1016 des 1026 prisons pour les prisonniers de guerre, et il y aurait passé 18 mois.

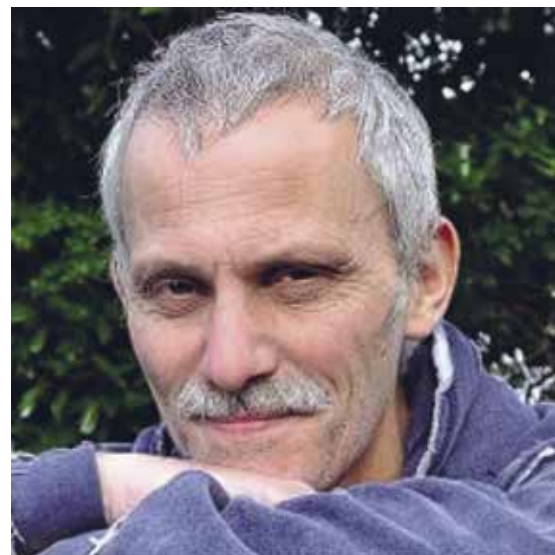
D'Helmut il devient Eddie, est envoyé dans une fonderie, où il souffre d'asthme et de bronchites à répétition. Puis il est transféré dans une ferme et rencontre sa future femme Muriel dans un bar. Elle travaille pour la RAF, vient de Huddersfield, également dans le Yorkshire et a déjà un fils. Son premier mari était peut-être mort pendant la guerre. Muriel et Eddie auront 12 enfants ensemble.

Ils vivent à Bradford, la famille est prise en charge par les aides sociales, passe quelques années dans des maisons de secours, ou dans des caravanes et n'arrête pas de déménager. Quand Geoffrey a 3 ou 4 ans, ils partent vivre dans le Kent à Sheerness sur l'île de Sheppy où il y a 3 prisons, beaucoup de maisons ouvrières et des caravanes. Geoffrey cite ce conte pour enfants : « *There was an old woman who lived in a shoe, she had so many children she didn't know what to do !* ». ».

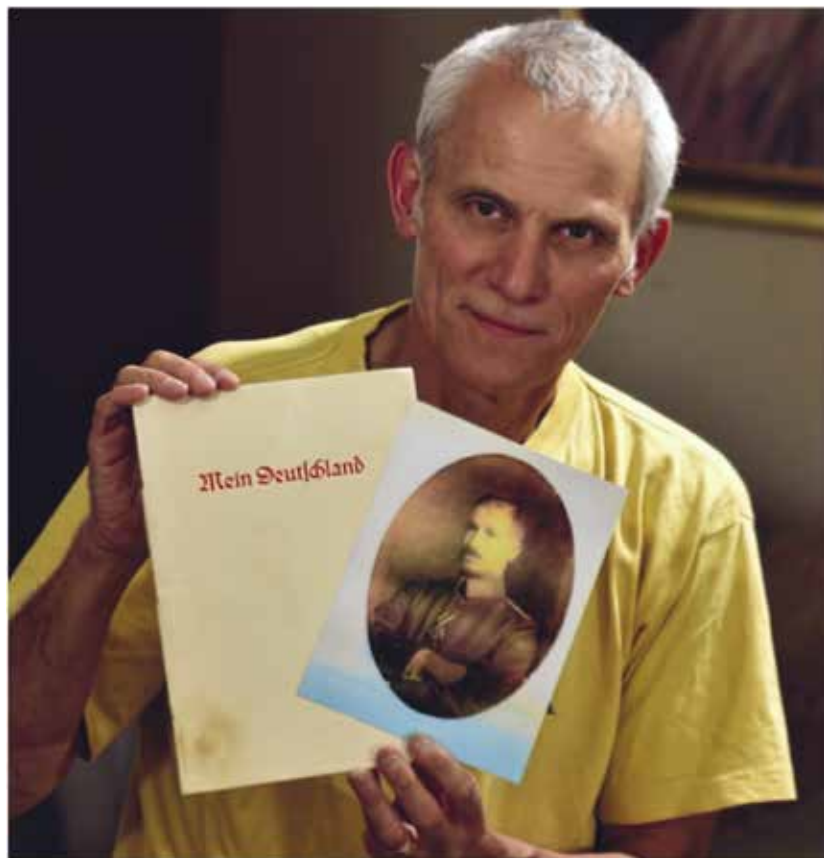
La vie a été difficile pour cette grande fratrie — John, le frère aîné d'un autre mariage / Paul ? / Diane 4 janvier 1947 / Ian 18 avril 1948 / Vivienne 28 avril 1949 / Wendy 6 août 1950 / Stephen 3 août 1952 / Annette 2 janvier 1954 / David ? / Julian ? / Adrian 13 août 1957 mort / Geoffrey 18 juillet 1959 / Nigel 7 décembre 1961, mais les souvenirs sont joyeux et ils étaient toujours en train de rigoler. Eddie parlait peu de son enfance, de sa vie en Allemagne avec son père Benno. Il disait seulement qu'il fallait se tenir à carreau.

Geoffrey mon cousin est artiste et le onzième des douze enfants. Il est né à Bradford en 1959. Ses frères et sœurs ont tous leur propre maison, dans le Yorkshire, mais ils ne se voient pas beaucoup car ils sont trop nombreux pour des réunions familiales. Il a deux filles avec Ann sa compagne.

Il travaille pour ses sculptures avec des objets de récupération et du fil de fer. Une de ses œuvres — *The Battle of Verdun* — a été exposée à Bradford et grâce à un article paru dans *The Telegraph and Argus* (en octobre 2016) il a été contacté par la bibliothèque de l'université de Berlin qui lui a ensuite été remis un exemplaire, le numéro « 94 » du livre de notre grand-père « *Mein Deutschland* ».



Geoffrey Latz.





John Latz.



John et Barbara.

Hans dit John (1918-1987)

John avant son départ d'Allemagne en 1938 étudie dans une école de commerce de Hamburg.

C'est mon père qui le fait venir à Tshabondo. Il avait un peu de condescendance à son égard, et John quant à lui considérait son frère comme un vrai sauvage qui avait construit une maison loin de tout et de tous.

Il avait passé deux années à Londres de 1942 à 1946, avait eu un comportement très courageux pendant la guerre, et avait servi en héros dans la Royal Air Force : parachuté en Hollande après le débarquement, il sera le seul survivant de ce parachutage. Il était devenu très Anglais dans sa façon d'être.

Il épouse Barbara Mabel qui le rejoindra ensuite à Léopoldville (Kinshasa) fin 1948. Ils avaient une blanchisserie à Élisabethville (Lubumbashi) au Katanga. Ils ont eu deux fils nés au Congo-Belge : Peter, en 1949 à Léopoldville, et Anthony en 1962 à Élisabethville. Les enfants ont été envoyés pendant plusieurs années à l'école en Rhodésie, pays de l'apartheid à l'époque, ce qui a certainement eu des conséquences sur leur éducation. Peter venait en vacances à Tshabondo.

En 1956 ils viennent passer une année à Londres, puis retournent à Élisabethville. Après 1960 John devient journaliste — il a même écrit des articles pour Le Monde. On pense qu'il a été enrôlé par Moïse Tshombé lors de la sécession du Katanga. Et lorsque celui-ci a perdu, il a dû fuir. Il est condamné à mort pour cet engagement, échappe in extremis au peloton d'exécution, est expulsé du Congo en 1966 et s'installe en famille à Bruxelles où il travaille pour une entreprise de distribution de vins et spiritueux, l'entreprise Fourcroy qui appartenait à des anciens du Congo, qu'il connaissait. Il en devient responsable commercial.

À la mort de John, en 1987, Barbara ira vivre en Nouvelle-Zélande avec ses fils. Peter a eu quatre enfants avec Kate. Antony vit au Vietnam et les deux frères ont coupé tout lien entre eux.

Hilda Mattei, née Meschelsohn, la cousine germaine de Gottfried mon père

Elle est la fille de Martha Latz, sœur de Benno mon grand-père, et de Karl Meschelsohn, premier mari de celle-ci. Elle tient une place importante dans la vie de mon père, son cousin germain, qui l'admirait beaucoup. Petite j'adorais une photo d'elle en patineuse.

Née en 1903, elle épouse d'abord Gunther Herz, un allemand qui l'aide à quitter l'Allemagne, puis un Italien dénommé Konsky rencontré à Paris, dont elle divorce pour épouser Matthieu Mattéi et part vivre avec lui en Afrique. Ce juge français Mattéi a dû se justifier car son autorité administrative trouvait qu'il ne manifestait pas assez son allégeance au gouvernement de Vichy. Il était socialiste et franc-maçon au Grand-Orient.

Elle finit sa vie avec un homme qu'elle n'épousera pas, et décède en 1998.

Son œuvre créatrice est principalement inscrite dans le mouvement esthétique des années vingt. Les artistes de sa génération sont Louis Schanker, Jose Maria Garcia Banon, Josef Braun, Kenneth A. Linn et François d'Albignac. Elle est l'une des figures de proue des « Artistes de l'empire français » dont l'utilité saute aux yeux de la critique en mai 39. Ils sont salués « en tant qu'artistes voyageurs qui rapportent de nos possessions lointaines des œuvres dont l'esprit impérial de la France devrait tirer un grand profit ; ses bustes de Soudanais et d'Arabes — sujets difficiles — sont des œuvres de premier plan ». (*L'Intransigeant* 27 mai 1939).

Pierre Mornand, écrivain français, conservateur à la Bibliothèque nationale de France, historien et romancier, bibliophile et critique d'art a su apprécier la carrière d'Hilda Mattéi sur une vingtaine d'années de 1939 à 1956. Il écrit :

« Le talent d'Hilda allie la grâce à la puissance ; les statues, les bustes, dont elle a pris les modèles en Afrique Noire, ont une admirable force expressive, une vie intense et caractéristique. À la sculpture, Hilda ajoute l'art de la céramique qu'elle pratique avec une rare ingéniosité décorative ; oiseaux aux plumes décoratives, poissons aux écailles magiques, vertes, pourpres, bleu paon combinées en accords de la plus singulière somptuosité. »



Hilda en patineuse.



Hilda en belle ténébreuse (Londres, 1922).



Hilda Studio Harcourt.

Elle travaille également pour des commandes d'état. En 1961 elle réalise le bas-relief de 5 m × 4 m qui orne à Neuilly la façade du Groupe Scolaire du Commandant Charcot.

Nous aimions recevoir chaque année sa carte de Noël, toujours du même format, une véritable œuvre unique.

À sa mort, je suis devenue sa légataire. Non sans mal j'ai pu prendre connaissance de ses directives et ouvrir son coffre. Je devais remettre à une de ses amies, Laure, qui habite Paris, un diamant monté sur une bague, qui s'est avéré être un faux, mais que Laure porte toujours. J'ai dû gérer la vente de toutes ses œuvres qui sont parties aux enchères, sauf une sculpture achetée par Laure. J'ai conservé quelques œuvres et acheté des bronzes, cuivre, céramiques. Le fruit de la vente est revenu au Musée juif de Berlin selon les dernières volontés de Hilda. Elle avait une très haute estime d'elle-même, ce qui agaçait un peu ma mère.

Un très beau camée difficilement portable m'est revenu, et elle m'a donné également à la fin de sa vie une bouteille de parfum, qui datait de 1923, qu'elle avait acheté quand elle était danseuse à Paris et qu'elle avait trimballé toute sa vie dans ses bagages.



Œuvres de Hilda Mattéi.



Carte soleil.

Cartes de Hilda.



Carte coq.



Carte éléphant.



Carte oiseau.



Carte léopard.



Carte hibou.



Carte danseuse.

L'histoire du petit camée que m'a offert Hilda

Le camée est une pierre fine ciselée de façon à former une figure en relief (par opposition à l'intaille) et comportant ou non des couches superposées de couleurs différentes. Les Romains, notamment, ont produit de remarquables camées en tirant parti des superpositions de tons de l'agate, de l'onyx, de la sardoine. Celui-ci, faisant partie d'un ensemble, représente Terpsichore, la muse de la danse.

Hilda a écrit son histoire :

« Il aurait fait partie de la belle collection du Prince Del Drago de Rome, un ami de Natalie Latz née Manheimer, mère de Benno et ma grand-mère. La famille Manheimer était une très grande famille juive, bourgeoise et fortunée qui a joué au début du ^{xx}e siècle un rôle certain dans la société berlinoise. Leur grande fortune venait du grand-père qui était l'inventeur de la confection et avait monté le premier grand magasin de confection pour femmes et hommes où on vendait également des fourrures et beaucoup d'autres articles. Les fils n'ont conservé que la direction et sont devenus médecins, architectes, savants, hommes de lettres. On rencontrait dans leur belle maison des intellectuels, des artistes, on y jouait de la musique de chambre, le dimanche était un jour de réception internationalement connu.

Natalie ma grand-mère était une très belle femme et son grand ami le Prince Rudolfo Del Drago connaissant ses goûts pour des objets anciens lui a fait cadeau de ce beau camée de collection. Ernst Friedlander, un des beaux-frères de Natalie, connu dans le monde entier comme un magicien des bijoux et propriétaire de la maison Friedlander, a monté ce camée. En 1930 cette maison fêtait son centenaire et on pouvait lire dans les journaux allemands « 100 ans anniversaire de la maison Friedlander, 100 d'histoire de Berlin ». Il semble qu'elle le portait souvent alors qu'elle possédait d'autres bijoux extraordinaires dont certains lui avaient été offerts par le roi de Wurtemberg avant la guerre de 1914, quand elle était Dame à la cour de Wurtemberg. Elle habitait alors à Stuttgart avec son deuxième mari, Rudolf von Vellnagel, personnage très influent à la cour et grand ami du roi avec



lequel il se promenait souvent. Il était aussi populaire que le roi. (Aucune autre information concernant ce deuxième mariage. Elle est cependant enterrée aux côtés d'Emil Latz sous le nom de Natalie von Vellnagel.)

Natalie était joueuse et rien ne pouvait l'empêcher de fréquenter tous les casinos du monde où elle a perdu une grosse partie de sa fortune. Elle a vendu beaucoup de bijoux pour pouvoir continuer à jouer mais elle a donné le camée à sa fille Martha ma mère. Martha habitait Wiesbaden avec son deuxième mari. En 1937 j'étais à Cotonou (Bénin), sachant qu'elle ne pourrait me remettre les bijoux et les quelques souvenirs auxquels je tenais, elle charge un jeune diplomate hollandais en partance pour Lomé de me remettre un petit paquet qui contenait le camée et d'autres objets. Par malchance, ce diplomate a atterri au Libéria, donc très loin du Dahomey (Bénin) mais il m'a fait savoir qu'il y avait un paquet pour moi. Des années passent, la guerre, les Américains débarquent et je me trouve en Algérie à travailler pour la Croix Rouge américaine où ce diplomate hollandais m'a déniché pour me remettre le paquet. Je n'ai jamais su de quelle façon il avait pu me retrouver. Avec moi, ce camée a fait plusieurs fois le tour du monde, mais je ne le portais pas souvent. Il allait très bien sur une robe beige.

Lors d'un banquet à la villa Médicis à Rome, le professeur Morteux, directeur et inspecteur général des musées de Paris a admiré ce bijou et était étonné que je connaisse son origine. Il m'a invitée à Paris pour admirer alors la collection del Drago et j'ai pu constater que ce camée avait bien fait partie de cette collection de suite de danses de Terpsichore. J'ai même eu droit à une expertise du bijou. Une amie de Vienne que j'aimais beaucoup m'a priée que je le lui confie ainsi que d'autres souvenirs pour les mettre en lieu sûr. À sa mort j'ai pu le récupérer car il avait été vendu sans le certificat d'expertise par un mari indélicat.

Aujourd'hui je suis très heureuse de pouvoir le donner à Arinna. Natalie Latz était son arrière-grand-mère et elle ne possède aucun autre souvenir de cette prodigieuse famille dont la longue histoire mérite bien d'être racontée, mais peut-être un autre jour ! ».

Ce camée est magnifique, je devrais peut-être penser à m'offrir une petite robe beige pour le porter ?

Lilli et Stefania Marx, les cousines de Gottfried

Elles sont les filles d’Otto Marx, frère d’Annita Marx ma grand-mère et d’Alice Gotthelft.

Lilli (1914-1999) n’a pas eu d’enfants. Sa sœur Stefania Léonore (1916-2013), épouse Felice Benuzzi⁴, et a eu deux filles.

Lili émigre très jeune en Italie et milite au sein du parti communiste. Elle travaille longtemps pour différents journaux, en charge de la presse internationale, dont la Stampa : elle parle italien, français, allemand, anglais. Elle a vécu à Rome toute sa vie et venait tous les ans nous voir à Correns. Absolument incapable de cuisiner, elle choisissait la période de congés de sa cuisinière pour venir en villégiature au « Domaine des Aspras » dont le nom, pour elle prestigieux, lui permettait de briller auprès de ses amis.

Sa garde-robe, peu adaptée aux promenades dans les vignes, m’impressionnait, et en particulier ses sandales vertes à hauts talons.

⁴ Voir en fin d’ouvrage le chapitre qui lui est consacré.



Lilli Marx.



Stefania Marx-Benuzzi.

Chapitre 3

Histoire de Lisa Meyer, ma mère



**Nehmias Hermann Meyer
(1830-1894).**

Les éléments qui suivent proviennent en grande partie de la biographie que ma cousine Madelaine a écrite en préambule au *Recueil de lettres d'une vieille dame juive de Hamburg, de 1937 à 1943, à sa fille Martha, émigrée en Argentine* (Anna Hess. *Briefe einer jüdischen Hamburgerin an ihre tochter in Buenos Aires, von 1937 bis 1943*) et des nombreux échanges que nous avons eus Madelaine, Mick et moi.

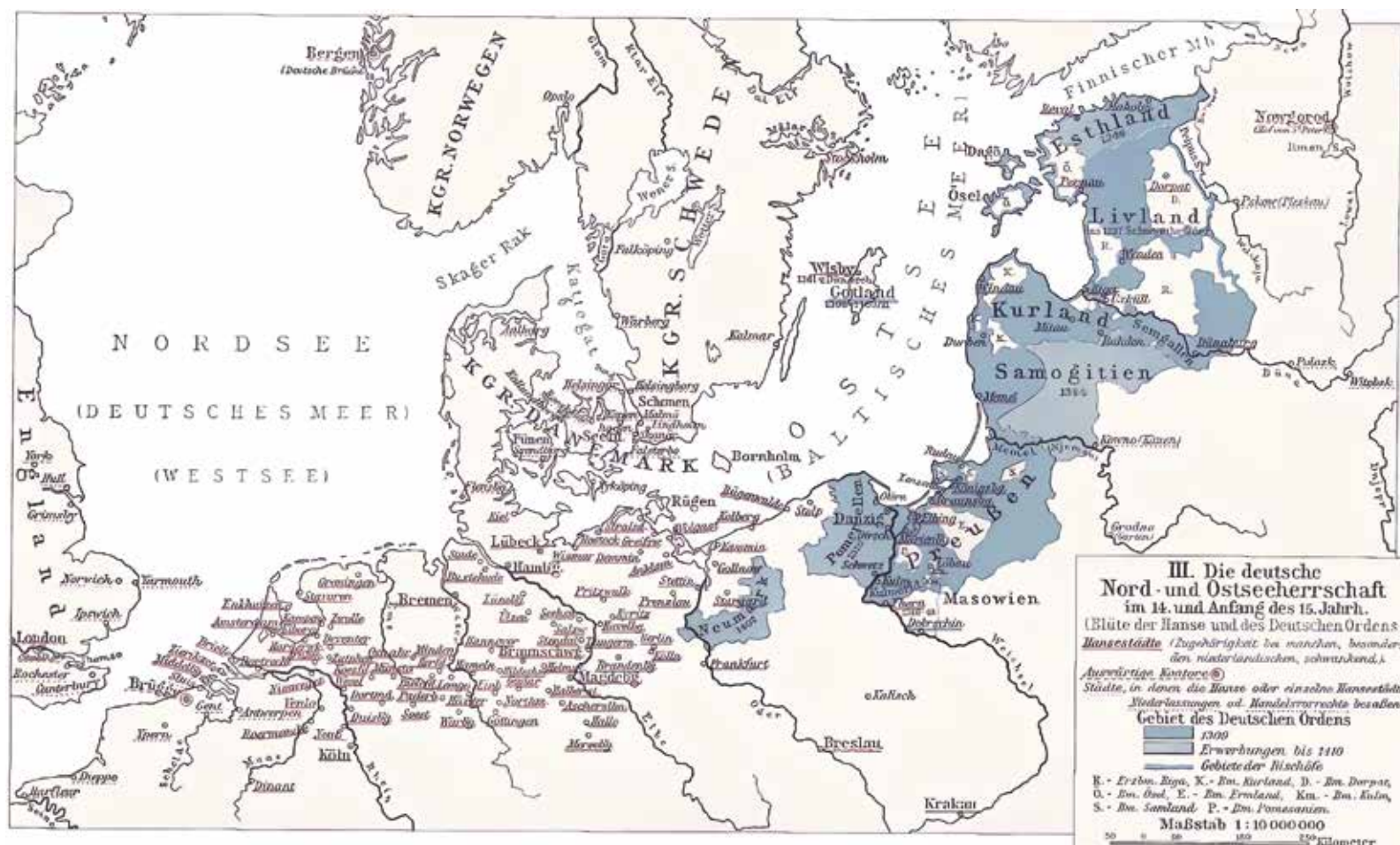
Dans notre génération nous sommes les derniers de la lignée Meyer-Hess.

Du côté des Meyer

Les Meyer sont originaires de la ville hanséatique de Toruń (Thorn) en Pologne. La « Hanse » était l'association des villes marchandes de l'Europe du Nord — autour de la mer du Nord et de la mer Baltique. Créée au Moyen Âge, cette confédération de plus de 200 villes a été florissante jusqu'au milieu du XVII^e siècle. Comme les Juifs n'avaient pas le droit de posséder de terre ni d'exercer certains métiers, seuls leur restaient accessibles le commerce et la banque.

Nehmias alias Hermann Meyer (1830-1894) s'installe à Berlin, il y épouse Jenny et ils ont deux enfants, Ludwig et Rose mon arrière grand-mère.

Rose Meyer (1867-1920) épouse Ernst Eduard Meyer (1857-1919), son cousin germain, fils du banquier Louis David Meyer. Ils habitent au 68 Unter-den-Linden, l'avenue la plus luxueuse de Berlin. Il ne travaillera jamais et ils passeront leur vie en villégiature ne s'intéressant pas du tout



Carte des villes hanséatiques.



Rose et Ernst Meyer.



Victor à Cuba en 1951.

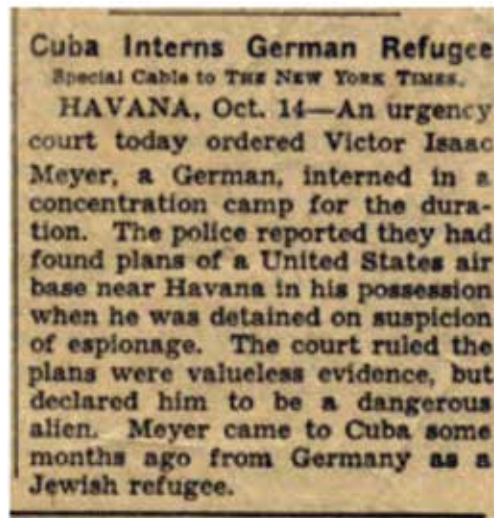
à leurs trois enfants : Victor, Egon et Henriette. Egon est mon grand-père maternel.

Victor Isaac Meyer (Berlin 1886 - Cuba 1964)

Adolescent, Victor est envoyé à Halberstadt dans l'est de l'Allemagne dans une famille d'accueil, son père ne souffrant pas son homosexualité.

Il fuit l'Allemagne et le nazisme et s'installe en tant que réfugié juif à Cuba. Il sera rapidement incarcéré car les autorités le prennent pour un espion allemand : elles trouvaient étrange qu'il note absolument toute information concernant ses déplacements dans la ville, alors qu'il avait simplement un très mauvais sens de l'orientation et avait peur de se perdre.

Sa sœur, Tante Henny, ayant eu connaissance de son sort dans la presse dut payer les autorités pour le sortir de prison. Il finira sa vie à Cuba.



Article du *New York Times* du 15 octobre 1942 .



Victor à la Havane en 1942.

Egon (Berlin 1889 - Buenos Aires 1948)

Egon, notre grand-père, est peu endurci en affaires. Son père déjà grand dilettante fortuné ne lui avait sûrement pas transmis la fibre commerciale.

Henriette Meyer (Berlin 1892 — New York 1979)

Henriette (qu'on appelait Tante Henny) s'est mariée avec un gynécologue de grande renommée, Carl Hartog (Berlin 1877-1931), qui décède très jeune, la laissant jeune veuve avec deux petites filles, Marianne et Ursula. Elle quitte Berlin avec ses filles en 1934 pour vivre avec la tante de Carl, Clara Rosenheim, à Paris. En 1938, elle émigre dans le Queens à New York. Elle a été active pour « *Selfhelp* », une organisation aidant les immigrants juifs à trouver du logement et du travail. Elle a également aidé ses proches à se rendre aux États-Unis.



Egon Meyer.



Egon mon grand-père et Henriette sa sœur.

Œuvre de Madelaine Linden, collage virtuel imprimé sur plaque d'aluminium : Egon mon grand-père et sa mère Rose Meyer.





Heymann Jacob Hess.



Fanny Spiro.

Du côté des Hess

Heymann Jacob Hess (1798-1861), né dans le ghetto de Moisling, est établi en tant qu'importateur de tabac dans cette petite ville proche de Lübeck - les Juifs n'avaient pas le droit de s'établir à l'intérieur de Lübeck. Il épouse Fanny Spiro de Hambourg (1821-1910) et ils ont cinq enfants, dont Josef Hess (1843-1922), époux de Anna Daniel née à Celle, petite ville de Basse-Saxonie.

Anna Daniel, mon arrière-grand-mère (1855-1943) vient d'une des premières familles juives à s'établir dans la banlieue de Celle au XVII^e siècle. C'est une petite ville de Basse-Saxonie dont le centre ville était interdit aux entreprises juives. La famille Daniel obtient cependant un permis d'installer la banque au centre ville en 1845, au motif qu'elle ne peut pas recevoir des personnalités importantes en banlieue.

Anna épouse en 1883 le commerçant Hambourgeois Josef Hess, à la Synagogue de Celle. Ils s'établissent à Hambourg et ont trois enfants : Martha, ma grand-mère, que sa mère appelait Muckchen, Ernst et Rudolf.

Martha Hess (1891-1949) épouse Egon Meyer en 1914 et ils ont également trois enfants : Dieter, Egbert, le père de Madelaine, et Lisa ma mère.

La famille Hess-Meyer n'était pas une famille juive observante : on fêtait Noël, on n'allait pas à la synagogue, on ne célébrait pas les fêtes juives mais on connaissait tout de même de nombreuses expressions en yiddish. Bien que convertis comme la plupart de leurs amis ou apparentés au protestantisme, ils n'étaient cependant pas complètement acceptés dans la société hambourgeoise en raison de leur origine juive. En réalité cela ne faisait pas si longtemps qu'ils avaient obtenu le droit d'étudier et d'exercer des professions comme médecin ou avocat.



Anna et Joseph Hess
mes arrière grands-parents.



Martha ma grand-mère
et ses frères Ernst et Rudolf.



Martha et Egon.



**Martha et Egon
à Mar del Plata en 1944.**

Nos grands-parents Martha et Egon et leurs trois enfants

Dans les années trente, la situation en Allemagne devient de plus en plus difficile pour les Juifs et pour Egon, mon grand-père, le fils préféré de ses parents berlinois.

La famille subit les effets tragiques de la montée du nazisme en Allemagne. Lisa ma mère racontait que le jour où elle dut exhiber l'étoile jaune, elle en était très fière, car elles étaient peu nombreuses dans son cas parmi ses copines.

La réaction de son entourage fut radicale ... on s'en doute.

La famille décide de quitter Hambourg pour s'installer en Espagne, sauf Dieter qui vouait une aversion tenace à l'égard d'Egon et de ses colères : il aimait sa mère plus que tout et la protégeait. Il vécut très douloureusement l'atmosphère de violence conjugale qui régnait chez ses parents. Lisa, elle, admirait beaucoup son père !

C'est donc Egbert qui, dès ses 17 ans, est contraint d'assumer les responsabilités de chef de famille, au moment où celle-ci est en pleine crise. D'abord le conflit permanent entre Dieter et son père qui n'accepte pas l'homosexualité de son fils, ensuite la ruine provoquée par la disparition des bijoux et d'autres biens de famille confiés par Egon à un escroc, puis le refus de Anna de quitter Hambourg. Mon arrière-grand-mère, malgré la montée des périls, refuse fermement de les rejoindre en exil et parvient encore à vivre quelque temps grâce aux revenus de la vente de l'affaire familiale.

Martha, Egon, leur cadet Egbert et la benjamine Lisa partent donc en 1934 à Barcelone en liquidant pratiquement tous leurs biens. Dieter leur rendra visite seulement une fois au cours des deux années qu'ils y passeront.

Martha, femme très coquette et habituée à une vie de luxe sans contrainte, était assez frivole et dépensait de l'argent sans se rendre compte que leur situation financière avait fortement évolué.

Le choix catalan s'avère donc être une erreur. Il s'agit maintenant de trouver un moyen de quitter l'Espagne.

Egbert part en éclaireur en Argentine et embarque comme passager de troisième classe sur un bateau transportant de l'ail d'Espagne le 10 juillet 1936, sept jours avant le déclenchement de la guerre civile.

Martha rentre à Hambourg en train, pour voir sa mère Anna via la Suisse et essayer de trouver un peu d'argent ; de leur côté Lisa et son père partent en voiture vers Hambourg, voiture qu'ils sont obligés d'abandonner aux « rebelles ». Ils continuent à pied, tentent de franchir la frontière espagnole par le Perthus. Egon est arrêté car un homonyme est recherché. Il fait un malaise cardiaque au milieu d'un tunnel et Lisa, du haut de ses 16 ans arrive à convaincre la police de les laisser passer. Elle soutiendra son père pendant 18 km. Des années plus tard, Lisa me racontait que cet épisode lui donnait encore des frissons.

Ils attendent à Hambourg l'argent du passage vers l'Argentine. Dès qu'Egbert a suffisamment épargné il fait d'abord venir Egon fin 1936 et au printemps 1937 Martha et Lisa. Il a déployé une énergie incroyable à garder la famille très soudée mais aussi à rechercher les membres de la famille comme les amis éparpillés de par le monde (ma cousine Madelaine a repris le flambeau).

Une fois installé à Buenos Aires, Egon travaille dans une banque comme gardien de la chambre forte au sous-sol : pour la première fois, il occupe un emploi. Cela n'a pas duré très longtemps, il préférait nettement aller au cinéma.

La famille vit simplement mais en sécurité grâce à Egbert et Lisa qui travaillent.

Egon meurt en 1948. Martha part rejoindre ses enfants, Dieter et Lisa qui habitent New York. Elle s'y suicidera en juin 1949.



Les enfants Meyer :
Dieter, Egbert et Lisa ma mère.



Dieter, Egbert et Lisa adultes.



Martha ma grand-mère et ses trois enfants.

L'aîné de la fratrie, Dieter (1915-2004)

Dieter était très proche de sa mère dont il était le confident. Resté à Hambourg au départ de sa famille, nous savons peu de choses sur sa vie de jeune homme, hormis quelques anecdotes.

On sait qu'Egon malgré sa profonde aversion pour son homosexualité n'avait pas eu le « courage » de le bannir comme ses parents avaient banni Victor son frère, en l'envoyant dans une famille à l'Est de l'Allemagne.

On raconte qu'il avait eu un premier amant à Barcelone en 1936 lorsqu'il était venu voir ses parents, un certain Fritz Löwe — ami de ses parents de Hambourg qui avait créé avec son frère « Emelco », la première firme de pubs de cinéma.

Dieter quitte l'Allemagne pour la Hollande en 1940 où il est employé de bureau, part quelques mois en Argentine et passe la majeure partie de sa vie à New York. Il travaille pour la Panam, employé au sol. On raconte que lors d'un cambriolage de son appartement à Greenwich village, il était prêt à se faire déposséder de tous ses biens sauf de la chevalière de son père portant le monogramme EM. Il aurait ensuite fait faire une copie qu'il a portée toute sa vie.

Il s'est retrouvé quelques fois au chômage et en grande dépression, et il semble que Lisa qui avait d'abord logé chez lui à New York ait dû l'aider financièrement une fois partie retrouver son père en Afrique. Elle n'avait pas dû raconter à Gottfried que Dieter avait un compagnon : dans la longue correspondance de Gottfried à Lisa entre fin 1948 et fin 1949, il conseille à Lisa d'aider Dieter à trouver une compagne et surtout de le laisser vivre sa vie. Très proche de ma mère, de mon frère Mick et de moi-même tout au long de sa vie, Il venait pour tous ses congés à Correns, et il finira ses jours non loin de Lisa.



Dieter Meyer
mon oncle.





Egbert Meyer, mon oncle.



Egbert, mannequin à Barcelone.

Egbert (1917-1995)

Dès l'âge de 17 ans, il fait vivre sa famille en exil en travaillant à Barcelone comme mannequin pour la grande photographe Margaret Michaelis puis comme maquettiste pour des magazines.

Arrivé à Buenos Aires, il travaille d'abord comme vendeur d'œufs dans la rue puis entre comme apprenti dans une entreprise d'import-export de céréales. Il épouse Hanna Spiess (1921-2003) une amie intime de Lisa. Ils déménagent à Montevideo en 1946 avec leur fils Danny pour fuir la dictature de Perón, c'est dans cette ville que Madelaine naît en 1954. La famille se réinstalle à Buenos Aires en 1958. Quand Perón reprend le pouvoir en 1973, ils quittent définitivement l'Amérique du Sud. Egbert faisait partie de ces immigrés assimilés parlant parfaitement l'espagnol, alors que sa femme Hanna ne s'est jamais intégrée et vivait dans la peur.

Quand ils habitaient à Lausanne, ça l'amusait qu'on lui dise « Bonjour Monsieur Simenon », ce dernier habitant juste en dessous de chez eux.

Il travaille pour le groupe Nidera, groupe multinational de négoce, l'équivalent du groupe pour lequel travaille à Paris l'un des fils de Mick, Raphaël. Ce dernier a même rencontré des cadres qui avaient connu Egbert.

Quand Gottfried et Lisa sont rentrés d'Afrique il les a beaucoup aidés au démarrage des Aspras.

Lisa ma mère (1920-2001)

Lisa a été malheureuse en Espagne, elle était asthmatique et souffrait d'une sorte de paralysie qui la forçait à être souvent alitée. Depuis cette époque elle détesta la musique arabo-andalouse qui passait alors en boucle lorsqu'elle était malade. En Argentine à son arrivée, à 17 ans, Lisa suit des cours de gestion et de comptabilité. Puis, elle travaille dans une entreprise et surtout, elle décide d'apprendre l'anglais en ne lisant que des ouvrages en anglais et au bout de quelques mois, son niveau est suffisant pour s'évader à New York. Elle voulait fuir la société sud-américaine, trouvait la vie en Argentine étouffante et se sentait brimée. Elle rejoint Dieter en 1945 à



Lisa ma mère
et Hanna la femme
d'Egbert.



Lisa.



Lisa, ma mère.



Lisa, Martha et Egon.



Lisa et Martha à Mar del Plata en 1944.

New York, loge chez lui dans un premier temps, travaille comme secrétaire dans une entreprise de peausseries. Sa connaissance de l'espagnol est un atout.

Martha les retrouve en avril 1949 à la mort de son mari Egon : elle s'y suicide deux mois après son arrivée.

Pendant son séjour new-yorkais, elle est retournée en vacances à Buenos Aires, donc peu de temps avant la mort de son père. On apprend dans deux lettres écrites par Martha à Dieter que Lisa leur avait fait la surprise de venir les retrouver à Mal del Plata où ils étaient partis en pension au bord de la mer où Egon se reposait.

Martha raconte avoir été étonnée de l'apparition de sa fille qui chamboulait leur vie tranquille :

« Lisa est vraiment une personne fantastique, et nous nous étonnons toujours son père et moi d'avoir une telle fille. [...] Sans elle la vie est plus tranquille, mais c'est dommage qu'elle n'ait pas pu rester plus longtemps. [...] Elle répand de la vivacité autour d'elle, sans qu'elle s'en rende compte, mais c'est sa nature. »

Lisa, peut-être par l'intermédiaire d'un ami, rencontre Gottfried à New York en 1948 venu d'Afrique prendre des vacances en Europe et aux États-Unis. Commence alors une longue correspondance dont on n'a retrouvé que les lettres que mon père lui adressait.

Mes cousins : les enfants d'Hanna et Egbert

Mon cousin Danny, né en 1945, quitte l'Argentine à 18 ans pour suivre des formations commerciales à Zurich, Hambourg, puis Rotterdam. N'étant pas du tout à l'aise en Europe, il décide de revenir en Argentine, se marie en 1971 avec Marian, une Hollandaise très élégante, et part avec sa femme vivre à Sao Paulo, au Brésil. En 1978 ils adoptent Mélanie, qui s'est suicidée récemment. Danny est mort en 1994. C'était un garçon charmant, toujours très élégant, et aimant la vie. Son père ne lui a pas survécu, il décède un mois après.

Ma cousine Madelaine, la mémoire de la famille Meyer-Hess, est née en 1954 en Uruguay. Elle a vécu de 1956 à 1957 à Zurich, puis de 1958 à 1972 à

Buenos Aires. Elle part sur un transatlantique pour l'Europe tout de suite après son bac, entre à l'école hôtelière de Lausanne, travaille un temps dans des hôtels en Suisse où elle s'ennuie, part à Bruxelles dans une maison de chasseurs de têtes, puis dans une agence de relations publiques, puis à New York où elle travaille illégalement pour la maison de couture Jean Patou. Elle décide enfin de vivre à Hambourg en quête de ses racines et elle commence à interviewer des membres plus ou moins proches de la famille pour en reconstituer l'histoire et continue à amasser beaucoup d'informations sur la famille proche et moins proche.

Elle loge chez une cousine de ma mère et de son père, trouve très vite du travail dans une agence de relations publiques, épouse Frank, un journaliste, et commence à la fin des années quatre-vingt tout un travail de recherche autour des lettres écrites par notre arrière-grand-mère Anna restée à Hambourg pendant la guerre, à sa fille Martha, notre grand-mère. Ces lettres avaient été conservées par Egbert son père. Artiste plasticienne, Madelaine fait des montages photos et expose dans des galeries. Avec son mari Frank ils viennent d'adopter un réfugié syrien de trente ans, Adi.

Tout au long de l'élaboration de ce livre familial Madelaine a été d'une disponibilité et d'une patience à toute épreuve.



Danny et Madelaine Meyer mes cousins.



Œuvre de Madelaine Linden
Wir schwiegen, collage virtuel imprimé
 sur plaque d'aluminium 80 × 80 cm,
 pièce unique.



Œuvre de Madelaine Linden, *Im himmel unter der erde*,
 collage virtuel imprimé sur plaque d'aluminium 80 × 80 cm,
 pièce unique.

L'histoire d'Anna Hess

Si Dieter, Egbert, Martha et Lisa sont en sécurité à New York et en Argentine, ce n'est pas le cas pour Anna Hess leur mère, mon arrière-grand-mère, qui a refusé de quitter Hambourg.

Sa vie jusqu'à sa mort en déportation à Theresienstadt¹ en 1943 nous est miraculeusement connue grâce aux 164 lettres qu'elle a adressées à sa fille Martha, dès son départ en Argentine en 1937. Anna lui a écrit une fois par semaine jusqu'en 1943, les dernières lettres n'arrivent qu'après la guerre. Egbert les avait toutes gardées.

C'est donc seule qu'Anna reste en Allemagne alors que ses trois enfants ont quitté Hambourg.

Martha en Argentine, Rudolf qui erre à travers l'Europe et ne parvient pas à subvenir aux besoins de sa femme Ella Löwit — fille du grand rabbin de Milan — et de leur fils Roland ; eux partent finalement en Italie, alors que lui se cache dans un monastère en Belgique jusqu'à la fin de la guerre. Ernst, qui avait épousé Vera Sonnenberg, fille d'un riche pelletier,

¹ Theresienstadt (Terezin) était dans le protectorat de Bohême et Moravie, créé de toutes pièces en 1939 par le III^e Reich ; la ville est aujourd'hui en Tchéquie.



Anna Hess mon arrière grand-mère.

s'est vu dans l'obligation de vendre à bas prix la firme familiale H.J. Hess & Söhne d'import de tabac — créée par son père — à un acheteur aryen qui devra selon une clause verser une pension à vie à Anna et César (frère cadet de Josef). Ernst et Véra partent pour la Hollande en 1937 puis pour Buenos Aires en 1949. Comment ont-ils vécu ou survécu à l'occupation nazie des Pays-Bas ? Nous l'ignorons encore.

Le contrat avec cet acheteur aryen n'est évidemment pas honoré, Anna se retrouve sans ressources malgré le peu d'argent qu'Egbert peut lui envoyer d'Argentine. Elle décide alors, secondée par deux de ses neveux restés en Allemagne, d'intenter un procès en 1940 contre l'acheteur indélicat, procès qu'elle gagne contre toute attente le 12 janvier 1941. Les documents de ce procès hors normes *Hess contre Myohl* sont consignés au tribunal de Hambourg.

Elle loge dans une pension pour dames et s'y trouve bien, mais ensuite doit errer de pension en pension, de chambre en dortoir, pour finalement être déportée à l'âge de 88 ans à Theresienstadt le 9 juin 1943. Elle mourra à Auschwitz le 28 septembre de la même année.

Le livre d'Anna Hess

Recueil de lettres d'une vieille dame juive de Hamburg, de 1937 à 1943, à sa fille Martha, émigrée en Argentine [Anna Hess. Briefe einer jüdischen Hamburgerin an ihre tochter in Buenos Aires, von 1937 bis 1943] est publié par Madelaine en 2017.

Ce sont les lettres du quotidien d'une vieille dame juive qui s'intéresse surtout à sa famille mais a de nombreux amis et surtout beaucoup de relations.

Au fur et en mesure qu'elle écrit, son horizon se rétrécit. La situation devient vraiment difficile et dangereuse, elle commence à parler des camps d'internement, des persécutions et des disparus.

On apprend qui quitte ou essaie de quitter Hambourg, qui est interdit de travail comme beaucoup de médecins juifs, qui s'est suicidé, souvent par



Couverture du livre de Madelaine Linden.

déduction quand, par exemple, les meubles de tel ou tel sont mis en vente aux enchères.

Elle savoure toutes les nouvelles d'Argentine et console sa fille qui se plaint apparemment de la chaleur et de l'humidité, ou bien lui donne des conseils de santé. Elle se dit la plus heureuse des mères car elle a des enfants qu'elle aime et qui l'aiment.

Ses lettres sont à première vue banales mais sans qu'elle ne se plaigne jamais on apprend que sa vie est de plus en plus fragile, que sa pension alimentaire n'est plus versée, qu'elle doit déménager malgré son âge de pension en dortoir, qu'elle n'a plus de vie privée mais qu'elle a pu quand même conserver son fauteuil bleu dans le dortoir.

Dans ses dernières lettres elle parle d'un « voyage en Pologne » et dans sa toute dernière lettre qu'elle est contente « d'entamer le long voyage » et que les jours d'attente sont enfin finis.

Elle adresse cette dernière lettre en juin 1943 à une amie en Suède.

Ses lettres, aujourd'hui conservées dans les archives de la ville de Celle vont être traduites en français.

La première lettre

HAMBURG, LE 14 AVRIL 1937,

« Ma chère Muckchen,

À partir de maintenant nous dépendons de cette correspondance pour nous voir réunies et cette situation n'est pas vraiment réjouissante. Mais je ne veux pas me plaindre ni geindre car cela ne changera rien à notre séparation ; tout au contraire, je serai heureuse de recevoir de ta part et des tiens de bonnes nouvelles. Ton départ ainsi que celui de Lisa, je l'ai apparemment surmonté. Il a été adouci par la joie que vous aviez toi et Lisa à l'idée de quitter ce pays et la hâte que tu avais à trouver une nouvelle patrie, portée par l'espoir et pleine de bonnes résolutions. J'ai bon espoir que tes résolutions et désirs se réalisent et tu réussiras à construire avec Egon et les enfants une vie nouvelle. À toi, en particulier je te souhaite de reconstruire un foyer et de trouver une nouvelle patrie. Ces pensées adoucissent le chagrin dû à ton départ.

Je me languirai toujours autant de mes chers enfants tant que je serai en vie, car ma vie sans toi est comme une vie sans soleil, et malgré tout je suis une mère heureuse, car très peu de mères ont une relation aussi intime et affectueuse avec leurs enfants. Je suis infiniment reconnaissante d'avoir pu passer ces 10 derniers mois en ta compagnie ; ce fut pour moi un véritable miracle et une grâce divine. En pensée, je t'accompagne toi et Lisa dans ce long voyage et je n'ai jamais eu autant de hâte à avoir des nouvelles et d'intérêt pour les lignes maritimes. Je suis impatiente de recevoir de tes nouvelles dimanche et c'est aussi quelque chose que je devrai apprendre : attendre plus longtemps pour avoir de tes nouvelles. Et même si, ce sera difficile pour toi, tu dois tout me raconter, dans les moindres détails ; tes joies et tes peines, les choses agréables et celles qui le sont moins. Uniquement de cette manière, nous pourrons rester unies, malgré l'éloignement. Tu le sais bien je ne suis pas une femme faible, je suis endurcie et un cœur de mère peut tout partager avec ses enfants.

Et oui, ma Muckchen, depuis ton départ, rien de nouveau. J'ai souvent l'impression que la vie s'est arrêtée mais ceci est peut-être aussi une illusion, comme, lorsque me penchant par la fenêtre, je crois t'apercevoir, de ton pas énergique contourner rue Fontaine d'Andreas et venir vers moi. Dieter aussi est parti il y a 4 jours, et aussi douloureux que soit son départ pour moi, je me console en pensant qu'il valait mieux que je me déshabitue à sa présence.

Dimanche, il est passé en coup de vent pour m'offrir un magnifique caoutchouc, afin que je puisse prendre soin de quelque chose. Dimanche après-midi, il est venu prendre le thé et nous avons pris congé, ce qui fut très dur. J'espère que ce cher enfant connaîtra le bonheur. J'ai reçu une carte de sa part dans laquelle il n'est pas très prolixe.

Et maintenant, voici les derniers événements depuis ton départ. Mme Marum et Mme Stein se sont empressées de me rendre visite juste après ton départ, comme tu peux le voir, pour me consoler, ce dont je me serais bien passée. Et le même soir, je reçus de la part de Hermann et Käte Goldkraut un merveilleux azalée rose, accompagné de quelques mots gentils ; c'est vraiment touchant et très attentionné. Samedi matin, ce sont Albert et Lizzi qui sont passés avec un pamplemousse très impressionnant, aussi pour me consoler. Dimanche Ernst m'a rendu visite. Je suis également allée prendre le café chez lui ; mardi soir, j'étais chez lui pour le souper avec les

Liepmann. Je n'ai jamais aussi bien mangé, d'autant que le menu n'avait pas été composé par la maîtresse de maison, toujours aussi économe... Du sauté de veau !

Lorsque j'étais là-bas, Vera a appelé et après plusieurs coups de téléphone a annoncé qu'elle passerait, à la plus grande joie d'Ernst. Hier après-midi nous avons joué au bridge chez Mme Ascher. Ce n'était qu'un tournoi d'un jour ; les prochains auront lieu dans 2 ou 3 semaines, étant donné que Mme Weiss et Mme Ascher ont d'autres occupations.

Le pull pour Dieter est maintenant terminé ; j'ai commencé à faire une couverture au crochet. Elle est blanche comme la tienne ; elle sera pour moi ou Minka. Voilà, ma chère Muckchen, j'en ai terminé, je n'ai plus rien à raconter. Comment as-tu trouvé Egon, est-il satisfait de son travail ? Et que devient Egbert, toujours aussi gai et heureux de vivre. Pour moi il est un rayon de soleil, lorsque je me l'imaginer, et les rayons de soleil doivent toujours rayonner. Et Lisa, que dit-elle de tout cela ? Qu'elle n'oublie pas la Olle (la vieille).

Voilà ma chère Muckchen, je t'embrasse et embrasse Egon de ma part.
Ta maman. »

La dernière lettre

² Mme Arensberg était une amie de la famille qui avait fui déjà depuis des années et elle a parfaitement compris que cette lettre était adressée à Muckchen. Comme il n'y avait plus de bateaux entre l'Allemagne et l'Argentine, Anna s'est dit que c'était le seul moyen d'envoyer de ses nouvelles. Anna devait très bien savoir aussi que les lettres étaient censurées : elle donne plein d'informations sans que l'on puisse dire qu'elle en donne. Elle imaginait retrouver son fils Rudolf dont elle n'avait plus de nouvelles dans le camp, et Lieschen sa sœur qui avait été déportée bien avant. Les Meyer sans nouvelles depuis 1941 ont reçu cette lettre qui a mis une année à arriver. L'expression « ce grand voyage » était l'expression utilisée pour dire « être déporté ».

8 JUIN 1943

HAMBOURG 13 / BENNECKSTRABE 13

MME AHRENSBERG / BENERGATAN 42 / STOCKHOLM / SUÈDE

« Chère Mme Ahrensberg²

Ma chère Martchen,

En toute hâte, je dois vous informer qu'aujourd'hui nous sommes enfin en partance pour ce grand voyage prévu depuis longtemps. Je suis en partie contente qu'il en soit terminé de cette incertitude (si oui ou non nous allions voyager).

Une fois ce long voyage derrière nous, tout ira bien mieux et l'espoir éventuel de revoir Rudolf et Lieschen me donne du courage et de la force pour surmonter encore cette épreuve. Ce qui doit advenir adviendra et ce que beaucoup ont pu accomplir, je veux aussi pouvoir le faire. Alors ne vous faites pas de soucis pour moi.

La plus vive souffrance et la plus grande privation ce sont bien celles de ne pas avoir de vos nouvelles pour longtemps, mais je ne perds pas l'espoir qu'un de ces jours j'en recevrai et vous aurez des miennes. Si Dieu le veut bien, que des bonnes ! Je vous adresse à vous et aux Hess tous mes meilleurs vœux et mes constantes prières, afin que tout aille bien pour vous tous et que vous puissiez aller de l'avant.

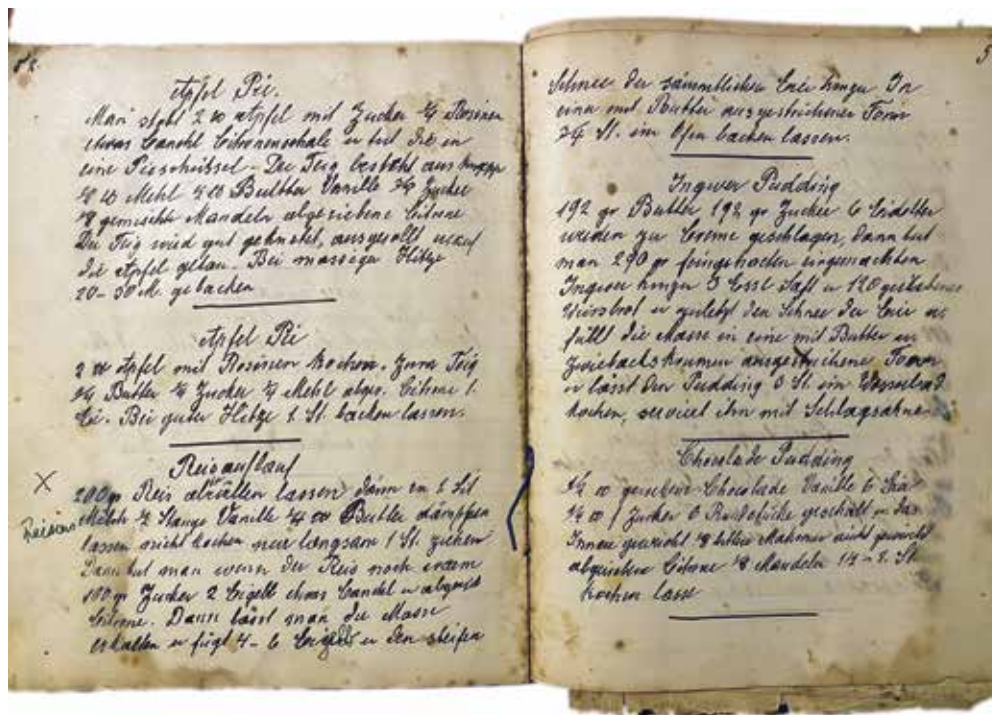
Et tout en étant si loin de vous, je vous accompagne de mon amour profond et fidèle. Saluez de ma part, chère Mme Ahrensberg, votre aimable famille à qui je souhaite le meilleur.

Votre Anna Hess. »

Il reste en plus de ces lettres de mon arrière-grand-mère quelques bijoux que je porte, certains ont été transformés pour mes filles, et un livre de recettes, les douceurs d'Anna Hess, complétées par ma grand-mère puis par ma mère et traduites par Dieter mon oncle de New York.



Les bijoux de famille.



Le livre de recettes d'Anna Hess.



Le Château au chocolat légendaire.

Le « Château », gâteau au chocolat de Noël

Pour 1 jaune d'œuf, il faut :

25 gr de beurre,

25 gr de sucre

25 gr d'amandes râpées

25 gr de chocolat râpé

blanc d'œuf à monter en neige

Mélanger beurre et jaune d'œuf, puis le sucre, les amandes et le chocolat râpé et enfin intégrer le blanc d'œuf, le tout bien homogène !

Cuisson 3/4 h au bain-marie

Rote grütze (Compote de fruits rouges)

des cerises (dénoyautées)

des framboises

des myrtilles

des fraises

des groseilles

Tous les fruits (frais ou surgelés) en quantités à peu près égales

Mélanger le tout, ajouter du sucre selon convenance,

Faire cuire environ 15 minutes.

Ajouter à la fin de la cuisson soit de l'agar-agar soit de la maïzena dissoute dans un peu d'eau,

Réserver au frigo et manger frais

Crème d'oranges dite « Crème Mamie »

1/4 litre de jus d'orange

un petit verre de vin blanc ou de cognac

4 œufs

100 gr de sucre

zeste orange/citron

3/4 cuillère Maïzena

1/4 crème fraîche fouettée

Mélanger le jus d'orange et l'alcool

Mélanger le sucre, les 4 œufs (jaune + blanc) et le zeste ;

Mélanger le tout, ajouter la maïzena, mettre au bain-marie à feu doux tout en fouettant jusqu'à ébullition ;

Laisser refroidir et ajouter la crème fouettée.



Chapitre 4

Gottfried et Lisa



Gottfried mon père.

< James Thiriar, *Congo, Tabula Historica*, Centre d'Information et de documentation du Congo belge et du Ruanda-Urundi, 1955.

À 20 ans en 1927, il part en Australie, son père refusant de le voir s'engager dans une carrière artistique. Il voulait faire les Beaux-Arts ou plutôt apprendre à dessiner et faire des caricatures, ce qui était impensable dans ces familles de commerçants ou encore de médecins devenus respectables. Il passe là-bas quatre à cinq ans, devient berger à cheval du côté de Perth. Puis ses copains l'incitent à rentrer en Europe et, un soir de grande beuverie, ils l'embarquent complètement ivre dans un cargo. Il passe une année en Hollande où il est embauché comme secrétaire administratif de la « Old East », qui importe, entre autres denrées du café, et pour laquelle il a dû aller plus tard au Kenya, à Mombasa. Il quitte ensuite la Hollande pour le Rwanda.

Agriculteur à Tshabondo en 1936, 1 038 m d'altitude, dans la province du Nord Kivu, il fait du quinquina, du café et probablement un peu de riz. À Mutenda au Rwanda, au nord-est du lac Kivu, à 30 km de Kisangani, il a une exploitation de pyrèthre avec un bail emphytéotique de 99 ans. Elle couvre à peu près 10 ha. Cet insecticide naturel produit par des fleurs cultivées sur les hauts plateaux du Rwanda a disparu dans les années soixante avec la naissance de la pyrèthrine de synthèse, mais revient aujourd'hui à la mode pour l'agriculture bio qui a besoin de pyrèthrine naturelle.

La collecte de la fleur de pyrèthre est longue et s'effectue quotidiennement pendant la floraison. Le séchage, dans des séchoirs chauffés avec de l'air chaud de bois brûlé, dégage une forte odeur de miel chaud. Une fois séchées les fleurs sont broyées et vendues dans des sacs.

À Tshabondo il y avait aussi une menuiserie où on fabriquait des meubles d'après ses dessins et on a retrouvé d'ailleurs de nombreuses esquisses de meubles de jardin.



Gottfried en Australie, à cheval.



Vue de Tshabondo, Nord Kivu.



Tonte des moutons en Australie



Vue du Kahuzi.



Cueilleuse de pyrèthre.

Les camions de Gottfried portaient chargés de café, de sacs de pyrèthre et de meubles vers Bukavu — anciennement Costermansville — sur la rive sud-ouest du lac Kivu, République Démocratique du Congo.

En 1948, des amis, les Heymann lui recommandent d'aller faire un tour « dans la civilisation ». Il est le seul blanc à habiter à Tshabondo, à une journée de voiture de Bukavu. Il part donc quelques mois, traverse l'Europe, rend visite à sa sœur Dolly à Barcelone, part à New York, revoit son père avec sa nouvelle femme Ethel. Nous ne savons rien de cette rencontre, seules quelques photos l'attestent.

Et il rencontre Lisa ! Et nous n'avons pas retrouvé de photos de cette rencontre.

Il rentre chez lui à Tshabondo et de fin 1948 au milieu de l'année 1950, Gottfried et Lisa vont correspondre. De cette correspondance, nous n'avons retrouvé que les lettres de Gottfried qui nous renseignent avec force détails sur sa condition d'agriculteur, sur la situation politique de ces colonies belges, sur leur relation et leur vie à venir.



Modèles de meubles de l'atelier de menuiserie de mon père.



12 DÉCEMBRE 1948

« Beaucoup de départs sont difficiles mais New York a été le plus dur. J'ai beaucoup lu pendant mon retour, et ce vieux Nietzsche est bien rafraîchissant, et quel Allemand ! Je pense que juste un petit brin de philosophie de temps en temps ne te ferait pas de mal, juste pour te montrer que n'importe quelle doctrine politique est purement et simplement de la théorie aussi vieille que l'humanité. Ma chère, j'ai rarement rencontré quelqu'un d'aussi aimable et d'aussi intelligent que toi avec de grandes idées et en même temps les pieds sur terre, et j'aurais aimé passer plus de temps avec toi. [...] Il faut vraiment avoir une occupation choisie qui peut aller de la vie maritale et des activités charitables à la création d'objets. Je ne crois pas que tu sois faite pour profiter des choses passivement, moi je ne le suis pas mais ça peut être différent pour les femmes. Je suis tellement désolé que tu sois dans une période de *Weltschmerz* [souffrance psychologique, mélancolie du monde] et que tu en arrives à penser qu'il n'est pas utile d'être jolie. C'est un pur non-sens et je suppose que tu le sais. Et arrête avec tes fichues cigarettes et ne bois pas... Essaie de te procurer les livres de Will Durant *L'histoire des civilisations*, *Étude de l'histoire* de Trevilian, essaie de trouver en allemand ou en anglais *Max Havelaar* un roman néerlandais écrit par Multatuli, je suis sûr que tu vas adorer et si tu aimes je pourrai te donner d'autres titres parmi mes livres favoris... Et surtout, raconte-moi tes chagrins, nous essaierons de les surmonter. »

28 NOVEMBRE 1948

« Les choses ne sont vraiment pas faciles avec la distance et je ne veux pas que tu soies aussi déprimée. [...] Ta vraie nature va prendre le dessus. Tu dois t'adapter à ton environnement et tu comprendrais mieux si tu devais vivre seule en Afrique. [...] Tu as beaucoup de bon sens et je suis revenu très changé après ce voyage. Le propriétaire de l'exploitation dont j'étais le manager n'a pas suivi mes consignes en mon absence et j'ai démissionné. La situation était pourtant remarquable, j'avais construit une jolie maison, c'est le film que je t'avais montré. C'est triste mais je suis trop vieux pour avoir un patron. Actuellement les nouvelles concernant le pyrèthre sont très bonnes. Je vais gérer ma propre exploitation, j'ai beaucoup de matériel. Il y a une petite maison et avec quelques transformations elle sera très jolie. Le climat est rude à 2 400 m d'altitude, mais c'est l'une des meilleures régions pour le pyrèthre. D'habitude on pouvait faire un bon profit et fin 49 je serai en pleine production. [...] La quinine peut bien marcher aussi. Les papayes



Gottfried à Barcelone avec Dolly en 1948...

par contre ne valent plus rien, comme la bourse. Je vais commencer à fabriquer des meubles et des jouets. J'étais tellement occupé que je n'ai pas pensé à faire les fournitures dont j'avais besoin.

Je suis content que Truman soit réélu. [...] J'ai perdu 8 kg et tout va bien. Je me lève à 4 h le matin et pars à 4 h 30 et je vois la lune disparaître derrière la fumée rouge du volcan. [...] J'espère que ta mère va mieux et que ton nouvel appartement sera moins bruyant. As-tu reçu le sac à main en vannerie que je t'ai envoyé ? »

12 JANVIER 1949

« Ton anglais n'est vraiment pas très bon et je ne comprends pas comment quelqu'un d'aussi bête peut gagner 90\$ par semaine alors que moi pauvre producteur je suis loin du compte et taxé d'exploitant par les autochtones. [...] La photo que tu as envoyée est trop moche et en demande une plus réussie. »

17 JANVIER 1949

Il est étonné du nombre de questions qu'elle peut poser sur sa vie. Et s'inquiète toujours de l'arrivée du sac à main en vannerie. Il trouve que Lisa le met trop sur un piédestal.

Il commence la fabrication de ficelles, de cordes puis de tapis.

Il ne comprend pas comment elle peut être aussi déprimée et l'engueule quand elle se plaint alors qu'Heidi, qui est venu lui rendre visite à New York, trouve qu'elle est une personne très intelligente. [Heidi était peut-être leur lien à New York...]

16 AVRIL 1949

Lisa semble très impatiente de recevoir ses lettres, et lui aurait posé beaucoup de questions, mais il est trop paresseux pour y répondre... il n'a pas envie d'écrire. Contre l'avis de ses amis, l'excitation (de cette vie possible à deux) semble être retombée. Malgré sa mélancolie suicidaire, il écrit quand même... Les plantations sont finies et il commence la cueillette du café, de la quinine. Son compte en banque est au plus bas... Il vend les premiers tapis en cordes (peut-être du sisal). L'atelier de menuiserie est très rudimentaire, mais l'osier marche bien et il fait beaucoup de paniers à bébés...



...et à New York avec Benno mon grand-père et Ethel sa femme américaine.

« Je suis étonné que la situation économique aille si mal aux États-Unis. Je te promets d'écrire quand je serai de meilleure humeur. Le sac de mon père est bien arrivé, as-tu reçu le tien à Perry Street ? »

1^{er} MAI 1949

Lettre de condoléances pour la mort de Martha la mère de Lisa (venue habiter New York après la mort de son mari, et qui s'y est suicidée). Il constate que la fragilité de Martha est le résultat de cette époque épouvantable et que surtout Lisa ne doit pas culpabiliser si Martha s'est suicidée ; il est persuadé que les trois enfants Meyer ont fait de leur mieux.

La lettre est pleine de douceur. Lisa lui parle de Dieter son frère très affecté par la mort de leur mère, qui en plus vient de perdre son travail, et elle ne sait comment l'aider car il souhaite devenir décorateur.

5 JUIN 1949

Lettre de Heidi (que Lisa avait conservée avec toutes les lettres de Gottfried)

Il lui raconte que son ami Ladski [surnom de Gottfried] ne parle que d'elle. Il la pousse à quitter Dieter et à commencer une nouvelle vie, qu'il n'y a rien de pire que ce qui s'est passé [le suicide de Martha]. D'après lui, elle voit loin, elle est intelligente, elle fait de l'argent et pourrait en faire cent fois plus en Afrique. Il dit que Ladski s' imagine inférieur et incapable de lui offrir une vie aussi belle que la sienne aux États-Unis, alors qu'il est instruit, intelligent et qu'il travaille comme un fou. Heidi pense qu'ils peuvent former une belle équipe, l'un étant le complément parfait de l'autre.

11 JUIN 1949

« À mon tour d'espérer recevoir certaines lettres qui ne semblent pas arriver. Eh bien ma chère, je suis d'accord je t'ai écrit beaucoup de choses sans queue ni tête, et il est probable que tu en as assez de moi. J'y ai fait allusion, je n'étais pas dans ma meilleure forme, plutôt occupé à rassembler mon courage et penser à l'avenir. Cela m'arrive périodiquement et je dois admettre que ce n'est pas trop à mon avantage. Maintenant le courage dont j'ai besoin te concerne, ma chère. As-tu déjà envisagé de te marier, en général, et avec moi en particulier ? Tu vois, pas vraiment le genre concours d'élégance, ciels tropicaux, soirées de pleine lune sur la véranda avec

boissons fraîches et tam-tam, mais plutôt vivre avec un planteur malappris accaparé par sa plantation, vraiment très égoïste. Pas de quoi faire des vers. Si c'est le cas, eh bien, qu'en dis-tu ? En lisant cela, s'il-te-plaît, imagine que je me tiens devant toi ou plutôt que je m'agenouille devant toi, bégayant, rasé de près, sur mon trente et un avec un bouquet de fleurs. Eh bien qu'en dis-tu ?

Malheureusement, ma toute belle, ce n'est pas aussi simple que ça. Il y a de sérieux obstacles : moi-même, ma position et le simple fait de pouvoir rentrer au Congo. [...]

En vivant aux quatre coins du monde on fait beaucoup de rencontres mais on se fait peu d'amis. Et tout ce qui nous est arrivé, à nous et à nos familles, depuis 1914 n'était pas propice à la sécurité qu'on devrait être capable d'offrir. Cette question de la sécurité est vraiment le principal souci. Je suis parti de rien et c'est seulement en 1939 que j'ai pu finalement commencer à mettre en œuvre ce que j'ai toujours désiré, une ferme ou une plantation qui soit à moi. [...]

Et pour terminer, quelques mots au sujet de nos familles. D'abord j'aimerais que tu rencontres mon père, il pourrait te rendre visite un jour, ou toi le rencontrer à son cabinet, Dr B. Latz, 3 East 74 Th Street. Il est comme un poisson hors de l'eau mais c'est un charmant vieil homme. »

Il poursuit sur sa famille, ses frères et sœur, ses cousins, son oncle Otto en Angleterre, et un long paragraphe sur Dieter et ses problèmes...

« Avant de partir pour mes congés, j'étais Africain à 200 % et j'avais oublié trop de choses. [...] Et bien sûr quand je suis revenu, j'ai été frappé par notre façon de vivre si pauvre et primitive en la redécouvrant, plutôt avec tes yeux qu'avec ceux du planteur que je suis. [...] Deux mois plus tard, j'ai replongé dans le travail et les soucis locaux au point que mes vacances m'ont semblé être plus un rêve que la réalité. Toute vie a ses moments de lumière et d'ombre, où que ce soit. Voilà, ma toute belle, je ne peux en dire plus, je ne peux en dire moins. C'est à ton tour. »

19 AOÛT 19949

« Grand plaisir d'avoir reçu ta collection de photos... très bien, très bien. Mon boy était très intrigué par ces quantités de nudité. [...] J'ai perdu beaucoup de poids. [...] On ne peut pas dire la même chose de toi, n'est-ce pas ? [...] Tu auras la vie rude quand tu viendras, rien n'est prêt. [...] Maintenant à propos de mon père et de tous ses discours. Il

est assez amusant mais ne le prends pas trop au sérieux. [...] Habiter à Costermansville est un non-sens, à moins d'avoir un bon travail. Il y a des centaines de femmes qui vivent dans la brousse, beaucoup toutes seules et elles aiment ça. [...] Je veux démissionner de mon travail et travailler ma propre terre. [...] Si tu n'es pas heureuse on vendra et on partira en Uruguay ou aux États-Unis [...] Mais d'abord viens voir. Je t'ai prévenue mais apparemment tu as décidé par toi même, mais tu vas voir c'est pire. [...]

Maintenant ma chère, je suis un gars sans espoir pour les anniversaires, les fêtes, les mariages ou les enterrements. En fait pour tout te dire je n'ai presque jamais été dans une de ces choses là, donc je n'ai aucune idée quoi faire, que dire, comment se comporter. Tout ceci pour te demander de m'excuser pour cet anniversaire de ce premier rendez-vous avec une certaine dame un jour mémorable. [...] Je suppose que nous sommes en effet fiancés, je devrais te faire un cadeau et je pensais faire réaliser une bague avec l'emblème de la famille. Mon père m'a donné l'original venant de son aïeul, je l'aime beaucoup, mon frère a la même. [...] Merci de m'envoyer la dimension de ton doigt. Je porte la mienne sur le deuxième doigt de la main gauche. Ce n'est peut-être pas du tout la chose à faire, dis-moi sur quel doigt je devrais la porter.

Je vais voir le consul et m'occuper de tous les papiers, ne t'inquiète pas pour l'argent que je vais devoir déposer, et qui peut être restitué si tu dois quitter le pays. Après trois convocations à la police on est expulsé. Il faudra faire attention. [...] Le divorce existe mais il n'y a pas de règle contre les concubines car il y a beaucoup de musulmans et la plupart des autochtones ont de deux à quatre femmes. [...] Je ne peux que répéter que je t'ai prévenue. Je suppose qu'une fois que tu as le visa il va falloir se marier officiellement. »

[Humour ironique et grinçant de Gottfried vis-à-vis de Lisa...].

27 AOÛT 1949

« Je suis allé voir pour le visa et le mariage. [...] Il faut que tu t'occupes d'obtenir un visa pour le Congo Belge. [...] Ils reconnaissent ici que je suis sans nationalité et tu devras faire pareil et vérifier que tes papiers le montrent ainsi. [...] Il y aura encore beaucoup à faire avant ton arrivée... tapis, meubles, etc. que nous allons devoir fabriquer quand les machines seront arrivées, la plupart ont quitté les États-Unis. [...] Ici pas de concerts avec 2 500 personnes et pas de pompe à essence tous les km. »

31 AOÛT 1949

« Il semble que tout le monde me délaisse. [...] Mon frère est sans doute fâché parce que je l'ai engueulé d'avoir eu un nouveau Latz. [...] Samedi je vais partir à Kisenyi (Rwanda), en bateau, au nord du lac Kivu pour me reposer. J'irai voir la plantation de pyrèthre à Kanjundo et je vais réfléchir si je reste encore avec mon patron. [...] Il veut faire de l'élevage de cochons, poules, moutons et lapins et il ne le fera pas sans moi. Un des avantages est d'avoir un salaire à la fin de chaque mois. [...] Situation idéale près de Costermansville et le lac. Tshabondo sera notre caisse d'épargne. [...] Ma maison est petite mais confortable et je n'ai besoin que d'une meilleure cuisine et d'une baignoire pour ton arrivée. Le patron n'est pas très sympathique, bien que je travaille avec lui depuis presque neuf ans. C'est un Belge noble, mouton noir de sa famille avec un passé dont il vaut mieux ne pas discuter. [...] Sa femme est une Russe. [...] Tu seras à trois quarts d'heure d'un concert, du cinéma et il y a deux ou trois personnes sympathiques à connaître. »

30 SEPTEMBRE 1949

« Les Belges prétendent être un peuple civilisé. [...] Mais à une condition c'est que tu prennes un Visa aller/retour. En plus de la possibilité de ne pas aimer le pays, les gens et les conditions. [...] Il faut penser à l'insécurité, aux risques d'une maladie, au statut d'immigrant. Même aujourd'hui je ne peux pas acheter de la terre ici. Quelqu'un de retour de Léopoldville m'a dit, après avoir vu le Gouverneur, que si l'Allemagne ne paie pas ses dettes, même les propriétés des Juifs allemands pourront être confisquées. J'en ai vraiment marre de l'attitude belge et je pense sérieusement partir. [...] Pourquoi pas en Australie que j'ai adorée. Heidi c'est différent il a un très bon travail avec une grande maison gratuite, des vacances payées. La vie est dure et tout est incertain. [...] Ici tu vas rester un « outsider ». Je pense aller au Kenya en février acheter du bétail. »

19 NOVEMBRE 1949

« J'ai eu tes lettres des 5 et 10 octobre, toutes assez tristes, mais c'est inévitable. [...] Alors tes questions. [...] Le visa, refusé. Ça explique mon attitude. [...] J'ai écrit en Australie pour savoir ce qu'on peut faire avec les moutons. [...] Mais entre UNO (ONU) et les socialistes ce pays devient une vraie pagaille. [...] La dévaluation nous touche, les prix ont perdu 20 %. [...] On a eu une énorme sécheresse pendant très longtemps et maintenant

il pleut tellement que mes nouvelles terrasses plantées sont descendues de la colline avec les plantations. [...] Les routes ne sont qu'une longue traînée de boue. [...] Demain je me lève tôt pour aller par la route à Kisenyi car les éléphants font des dégâts aux plantations de pyrèthre et je vais devoir leur tirer dessus. »

30 NOVEMBRE 1949

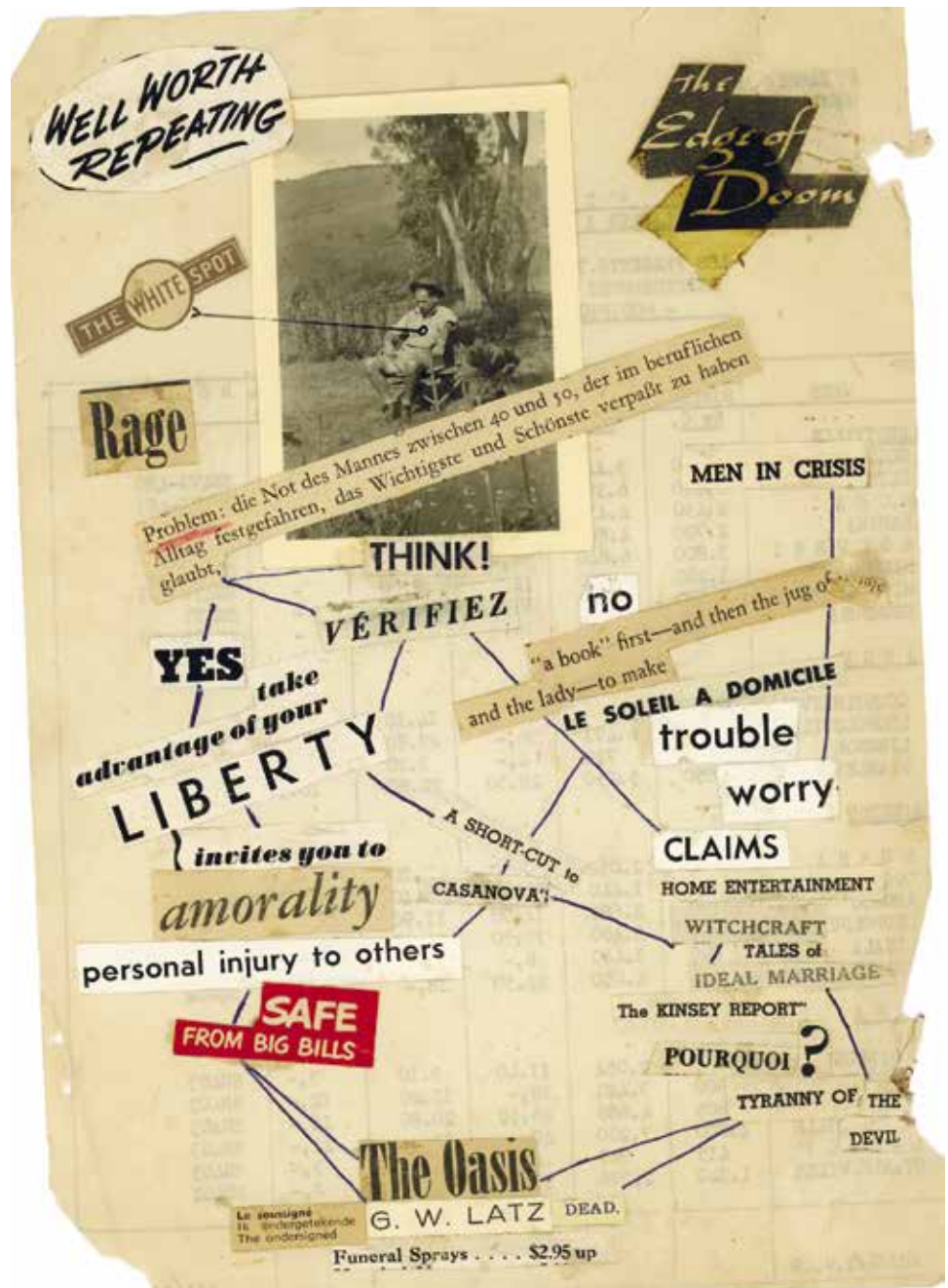
« Tellement triste de ne plus avoir tes lettres dans cette fameuse BP334. [...] Je viens de rentrer de Kisenyi. J'essaie de trouver quelqu'un pour me remplacer ici, je n'aurai ainsi plus qu'à surveiller de temps en temps. Quelqu'un d'autre m'a demandé de faire pareil. [...] Ça serait pas mal. Plein de travail, mais à quoi bon ? [...] Je suis dans une telle humeur que tout me semble un non-sens. Tout pourrait être si bien si je n'étais pas un tel idiot. [...] Toi qui es tellement courageuse de tout risquer, juste parce que tu m'aimes et moi sans honte de te tenter. »

6 DÉCEMBRE 1949

« J'ai entendu dire qu'Helen [la femme de Heidi] arrivait, donc je me suis pressé d'acheter des fleurs pour elle, à Usumbura, afin de passer avec Heidi sa dernière soirée libre. [...] Le lendemain à son arrivée, je suis parti discrètement. J'ai eu ton télégramme et discuté avec Heidi qui me dit que je me bats contre un fait accompli. Helen m'a donné ton cadeau. [...] Lundi à Costermansville j'ai invité le jeune couple à dîner. J'ai eu ta lettre et j'ai reçu ma carte de résident, j'aime mon numéro d'enregistrement : 159, donc maintenant je m'occupe de la naturalisation. [...] J'ai commencé les travaux, les fondations. Apparemment tu es amoureuse et la logique est 100 % absente. [...] Tu vas droit à une grande déception. [...] Chaque fois que je commence à me mêler de la vie des autres c'est un désastre. [...] Le voyage est très bon marché Montevideo — Mombasa, même en ire classe et ça doit prendre 3 à 4 semaines. [...] Mon frère est maintenant à Matadi. Je pense acheter une nouvelle voiture en février/mars, les transports seront moins fatigants. [...] En mars j'espère aller au Kenya en voiture et si tu insistes à ne pas m'écouter on pourrait se retrouver à Mombasa. [...] J'aime beaucoup les paysages d'Afrique de l'est, je les préfère aux montagnes ici. [...] Quand j'aurai de l'argent, je m'installerai dans un paysage ouvert, je quitterai ces collines boueuses et j'aurai de nouveau un cheval. »



Gottfried, l'homme à la pipe.



Affiche de Gottfried pour l'arrivée de ma mère en Afrique.

« Je viens de finir une lettre à Lisa en lui disant de laisser tomber. [...] Je ne suis pas un homme pour elle, je le savais depuis le début et ça s'est confirmé en te voyant si heureux avec Helen. Je ne peux pas lui offrir cette joie et cette confiance mutuelle et c'est pourtant cela qu'elle mérite. Lisa est ire classe et elle ne mérite rien d'autre que le meilleur. [...] Pour Noël je devrais aller à Tshabondo car des machines sont arrivées. [...] Je n'ai pas encore d'endroit pour habiter là-bas. [...] Joyeux Noël et j'espère vous voir bientôt. »

En synthèse, ces extraits de lettres tapées à la machine ou écrites à la main, quelques fois indéchiffrables, montrent le caractère rude de Gottfried qui est également moqueur et attentif. Ses moqueries portent sur, à la fois, les connaissances de Lisa sur son français qui est inexistant et sur son physique pulpeux. Par ailleurs, on perçoit son affolement à l'idée de s'attacher à cette femme « étrangère ». Il s'appuie sur ses amis, Verna Bondi et Heidi pour comprendre ce qui lui arrive. (Verna Bondi, pour la petite histoire, est l'amant de Lilly Marx la cousine de Gottfried qui vit en Italie).

Il confirme finalement sa demande en mariage, Lisa arrive donc au milieu de l'année 1950. Ce dut être une aventure de quitter NY et de partir en Afrique pour le rejoindre ! Ils étaient très différents mais s'admiraient beaucoup. Elle quitte cependant une vie citadine dans laquelle elle s'amuse beaucoup, très empreinte de la culture moderne de cette époque où jazz, concerts, expositions de peinture étaient son quotidien. Elle part retrouver un vieux garçon, de 13 ans son aîné, au caractère très affirmé, et qui allait la contraindre à vivre à son rythme.

Ils se marient en février 1951. À partir de ce moment j'appellerai Lisa Mamie.

Gottfried ne voulait avoir que quatre garçons ! Quand Mick est né, il offre à Lisa un diamant ! Michaël est un joli prénom qui a la particularité de se décliner dans toutes les langues (diminutif compris). Or, au moment de la naissance de mon frère, le couple Lisa et Gottfried tanguait : le choix de Mickaël était le plus adéquat ; il s'est appelé tour à tour Mickaël jusqu'à ce que Mamie maîtrise le français et Michel jusqu'à l'adolescence ; ensuite,



Lisa, Mamie.

de nouveau Mickaël, prénom qui en imposait plus. Mais pour les intimes, le diminutif Mick a traversé le temps, sa famille et ses amis proches l'appellent ainsi.

Depuis ma petite enfance, j'ai décliné mon prénom, Arinna, avec 2 n, en expliquant toujours la même histoire : à ma naissance mes parents n'arrivaient pas à s'accorder sur le choix de mon prénom. Pour ma mère c'était Monique (joli prénom !) et mon père, en souvenir d'une amourette, a proposé Yvonne. Les délais de déclaration de naissance couraient et mettaient une pression supplémentaire. Mon père arriva avec le nom « Arinna » qui ravit ma mère et qui devint ainsi un prénom. La réaction de la famille d'Argentine et des États-Unis, sans oublier quelques pays d'Europe, a été unanime : quel prénom curieux... ça vient d'où ? Comment voulez-vous qu'elle s'en sorte ? Pourquoi lui imposer un tel handicap ?

Bref, je ne me sentais pas particulièrement brimée. Verna Bondi l'ami de mon père m'a donné de plus amples explications, j'ai pu compléter ma connaissance sur l'empire des Hittites et la place importante du sanctuaire dédié au dieu soleil dans la ville d'Arinna.

Lisa, ma mère, Mamie

Mamie en arrivant en Afrique ne parle quasiment pas français, elle l'apprend avec le « Boy ». Nous parlions swahili Mick et moi, avant même de parler français. Mes parents aussi parlaient cette langue, mais nous parlaient un français qu'ils maîtrisaient mal. Mon père était fâché avec le féminin et le masculin, et du côté de ma mère ce n'était pas mieux. En Argentine, elle parlait espagnol, mais pour elle, la langue de la liberté était l'anglais. Quand elle rencontre Gottfried, elle trouve son anglais épouvantable et surtout pense que ses années passées en Australie, où il gardait des moutons, ne lui avaient pas servi à grand-chose de ce point de vue. Comme ça ennuyait beaucoup Mamie, alors que toute leur correspondance était en anglais, ils parlaient donc entre eux en allemand !



Histoire d'un berceau, simple panier qui a fait le tour du monde à plusieurs reprises

En octobre 1953, j'avais exactement six mois et Mick deux ans, Mamie décide de partir à New York pour nous présenter Mick et moi à sa famille. Elle revoit Dieter, son frère aîné et loge sûrement chez lui, et Egbert marié à son amie de Buenos Aires Hanna, est venu spécialement d'Argentine avec Danny notre cousin. Madelaine n'est pas encore née. Elle souhaite également rencontrer son beau-père Benno Latz mais l'histoire familiale dit qu'il aurait refusé. Précisions difficiles à apporter car il est mort en octobre 1953 peut-être quelques jours après notre arrivée.

Très long périple donc, avec en plus des tracasseries administratives, Mamie étant apatride.

En prévision de ce long voyage, mon père avait façonné au Burundi un panier en osier rigide de 75 cm sur 50 cm environ. Je ne sais si aujourd'hui cela serait encore possible de voyager avec un objet aussi encombrant.

Ce panier est d'abord parti de Tshabondo puis Bukavu, Bruxelles et New York. Il paraît que j'étais parfaitement heureuse dedans.

Il s'est avéré très vite trop petit et Mamie décide de le laisser à NY afin qu'il puisse servir à d'autres enfants et plus particulièrement à Lois et Marianne les deux enfants de Tante Henny (sœur d'Egon, mon grand-père, qui a très généreusement subventionné la famille à plusieurs reprises).

Puis on oublie le panier jusqu'en 1979 où Dieter, en vacances aux Aspras, me raconte mon premier voyage. De retour à New York il retrouve le panier chez les Van Leer et l'envoie à Correns. Mamie le bichonne, change la garniture et nous l'expédie au Brésil où nous vivons Olivier et moi, et où Célène est née : elle s'y trouve bien dedans jusqu'à 3 mois. Célène a ainsi parcouru le Minas Gérais en « Coccinelle » lors d'un voyage avec Mamie venue nous visiter. Puis on réexpédie le panier à Correns. Claire y passera ses premiers mois, il partira ensuite dans le déménagement pour Aix-en-Provence, sera prêté à Gwenola (fille de Ninon et Christian) pour y accueillir son fils. Claire l'utilisera à la naissance de Jean. Son volume étant quand même un obstacle pour un couple voyageur, il devient un joli panier en attente de nouvelles missions.



Le berceau voyageur.

Et Mamie, à Tshabondo, en femme intrépide et entreprenante, chargeait les camions de Gottfried, qui revenaient de leurs livraisons de café et de pyrèthre, avec des tissus, du riz, des légumes et des produits de première nécessité qu'elle revendait aux quelque dix comptoirs qu'elle gérait.

Ils recevaient souvent du monde à dîner, Tshabondo était une étape sur la route. Ma mère servait des repas très chics, sur une belle table. La vaisselle était verte et il y avait de l'argenterie qui, je crois, ne valait pas grand-chose. Je me souviens de salade de crabe et d'avocat, même si nous mangions rarement avec les convives à table. C'était Jean, le boy, qui s'occupait de nous.

Je me souviens lorsque Mamie m'emmenait au village avec elle, j'allais jouer avec les enfants et mangeais avec eux du *bougari* (farine de manioc trempée dans une sauce de viande). Je savais que je n'aurais plus faim une fois rentrée à la maison et que je me ferais gronder, mais c'était tellement délicieux.

Parfois c'est le boy Roger, le *pichi* (cuisinier) de Mamie qui me ramenait repue à la maison. Il me mettait sur ses épaules et je m'endormais la joue sur sa tête, j'adorais ça.

Plus tard Mick et moi étions internes à Bukavu, à une journée de route environ. J'ai le souvenir d'une belle ville coloniale, assez chic, et qui pour moi était le comble du raffinement.

Mamie jouait au bridge à l'hôtel Kofonia et y faisait je crois beaucoup de parties ! Face à cet hôtel, il y avait l'Île aux lapins, où les jeunes belges amenaient leurs copines...

Le collège, qu'on nommait Athénée, était un bel établissement et l'internat se trouvait en contrebas, près du lac. Je ne comprenais jamais ce que l'on me demandait. Je rêvais d'avoir des seins, alors je plissais mes robes au niveau de la poitrine, pour faire semblant. Je rêvais aussi d'avoir des talons hauts alors je mettais mes chaussettes en boule dans les talons de mes chaussures et forcément j'arrivais toujours en retard ayant quelques difficultés à marcher. Nos parents ne venaient pas souvent, c'était si loin et la route si étroite qu'il fallait organiser la circulation : les jours pairs on circulait dans un sens, les jours impairs dans l'autre sens et quand il pleuvait



Gottfried et Mick à l'aéroport de Bujumbura.



Mon père, ma mère, mon frère Mick et moi à Tshabondo.





La maison de Tshabondo.



Arinna.

la route s'embourbait. Il fallait faire un passage dans le fossé pour sortir les camions, ça hurlait, les gens s'agglutinaient pour assister au spectacle. Et moi, j'étais toujours malade en voiture ce qui obligeait Mamie à emporter plusieurs tenues pour me changer.

Des années plus tard elle avait toujours, comme un récit établi, ce même discours un brin suranné sur sa vie quand elle parlait aux gens qu'elle rencontrait : « L'Afrique, les dix plus belles années de ma vie ! » .

Elle était une vraie aventurière, pas intellectuelle mais pragmatique. Le *Times* ou le *New Yorker* étaient sa bible. Convaincue qu'elle n'était pas intelligente, elle avait aussi un complexe énorme d'avoir dû quitter l'école. La réussite pour elle, c'était que ses enfants aillent un jour à l'université ! Tous les deux avaient beaucoup d'admiration pour tous les universitaires !

David Latz

Dans une de ses lettres — du 6 décembre 1949 — Gottfried évoque un enfant métis dont il avait à s'occuper bien que ce ne soit pas le sien, et il ajoute même que c'est un miracle qu'il n'en ait pas. Cet enfant est placé chez des pasteurs protestants.

David est né le 24 septembre 1949 à Gisenyi au Rwanda où vivait mon père qui l'a reconnu. Sa mère serait morte en couche, mais David est persuadé que c'est une légende. Il a passé ses premiers mois dans l'orphelinat de Kisangani, dont s'occupait Sœur Louise. Mick et David sont allés des années plus tard chercher des informations, ils n'ont trouvé que l'orphelinat mais aucune archive. Puis il a été élevé au Burundi chez des pasteurs protestants danois, à 50 km au nord du Rwanda dans une belle maison, où d'autres enfants vivaient également. Il a appris dès son plus jeune âge à parler danois, et a rencontré les enfants des pasteurs qui venaient en vacances voir leur père. Il a poursuivi ses études jusqu'au lycée à Usumbura. Il semblerait qu'il ait eu l'interdiction de nous parler, à Mick et à moi. Mon père passait le voir régulièrement, ma mère également. Quand Lisa arrive en 1950 au Burundi, elle propose à Gottfried de l'élever, il refuse.

David quitte l'Afrique en 1960 et part vivre au Danemark où il poursuit ses études. Il se marie trois fois avec des Danoises.

Il devient apprenti mécanicien tout en suivant des cours, il habite Copenhague. Son patron au bout de deux ans lui propose de vendre des voitures, puis il devient commercial pour une entreprise qui construit des voitures pour handicapés.

À la mort de mon père, David contacte Mamie pour toucher sa part d'héritage sur les Aspras.

Mon frère et moi faisons sa connaissance à l'automne 1972, je suis allée le voir ensuite au Danemark.

Il a deux enfants d'un premier mariage, Martin et Christina. Il se sépare de Marianne qui part avec leur fille, lui a la garde de Martin. Il ne revoit qu'accidentellement lors d'une balade en forêt sa fille qui est gynéco au



David et Marianne.



David et Arinna aux Aspras à Correns.

Danemark. Martin, qui vit à Chypre, a 55 ans et n'a jamais voulu d'enfant. Il donne des cours de poker sur le net.

David épouse ensuite sa deuxième femme qui ne peut pas avoir d'enfants. Il divorce d'elle quelques années plus tard et perd toutes ses économies dans cette séparation. Elle demande quand même à adopter Martin qui n'a jamais revu sa mère.

Il épouse ensuite Annette avec qui il a deux fils, Simon et Lasse. Elle le quitte après des vacances à Correns, et c'est David qui garde les enfants. À 67 ans il vient habiter à Carcès et travaille comme commercial pour la cave des Aspras. Un de ses fils vient de le rejoindre.

30 juin 1960

À partir d'une observation attentive d'un document datant de fin 1959, soit un peu plus de 6 mois avant les élections de mai 1960, et de l'Indépendance du Congo le 30 juin 1960 « *Mapatano ya nakulima wenyi kutaka kuendelea* » (Association Rurale Progressiste des agriculteurs congolais et belges qui vivent en dehors des grandes villes et qui veulent continuer à travailler ensemble), il apparaît que les membres de cette association A.R.P sont reconnaissants aux Belges pour ce qu'ils ont apporté au Congo dans tous les domaines, qu'ils souhaitent voir les Belges continuer leur action dans un Congo gouverné de plus en plus par ses habitants, qui souhaitent préserver toutes les composantes de la société clanique. Mon père qui militait dans cette association ARP a cependant pris la mesure de l'imminence des dangers et la famille quitte Tshabondo en 1960 dès la proclamation de l'Indépendance.

Nous avons perdu tout ce que mes parents avaient construit, mon père qui aura passé vingt-quatre ans en Afrique et ma mère dix ans, se sont retrouvés, à 53 ans pour mon père et 40 ans pour ma mère, à ne pas savoir où aller et ne pas avoir un sou d'avance pour réinvestir ailleurs. J'imagine leur angoisse. Ils avaient heureusement pu obtenir la nationalité belge, ce qui veut dire que Mick et moi-même sommes nés apatrides.

En explorant les documents concernant leur départ du Congo, une longue correspondance fait état de la vente de leur propriété de Tshabondo.

Ils ont été abusés et partiellement payés. Ces lettres sont émouvantes car elles montrent leur sincérité et leur incapacité d'action tant la situation au Congo est confuse — ni police ni justice.

La famille quitte donc l'Afrique. Partis du Burundi, nous avons traversé le Tanganyika (la Tanzanie d'aujourd'hui), puis le Kenya jusqu'au port de Mombasa et remonté le Canal de Suez pour atteindre Brindisi, dans les Pouilles, au sud de l'Italie. Mamie a accompagné le bateau en chameau pendant deux jours le long du Canal. J'ai aimé ce long voyage qui a duré plusieurs semaines, c'était merveilleux. Nous avons vu défiler de nombreux paysages fascinants, des lions, des massaïs, des bergers... Quand ma mère conduisait, mon père qui adorait commenter, racontait des histoires. C'était très doux dit-elle. J'adorais les pique-niques que nous faisions. Sur la plage à Mombasa, j'ai perdu un petit lion en bois. J'avais aussi un oiseau. Je l'ai toujours.

Nous sommes arrivés à la fin de cette année 1960 à Rome où nous avons passé Noël et où habitait la cousine de Gottfried, Lily Marx. Nous logions à l'hôtel, il faisait froid, il pleuvait. Le souvenir que j'ai de Rome est quand même un épisode cocasse : celui d'un amoncellement de type pyramidal de chaises et tables que Mick et moi avions empilées, et qui s'est écroulé, ameutant ainsi tout le personnel de l'hôtel chargé de nous surveiller pendant que nos parents essayaient de régler leurs problèmes. Quand ils sont revenus, nous avons failli être renvoyés !

C'est en janvier que nous sommes allés à Saint-Paul-de-Vence voir Hilda Mattéi, cette fameuse cousine que mon père admirait tant. Hilda vivait très confortablement avec son compagnon Marcel et leur chien Chocolat.

Pendant que nos parents prospectaient dans la région à la recherche d'une exploitation agricole, nous étions pensionnaires à Menton. L'internat, un ancien sanatorium converti en orphelinat, était une immense bâtisse surplombant la mer. Le lieu était pourtant sinistre. Et moi qui ne savais même pas lire à presque 8 ans !

Gottfried reprend contact avec tous ses anciens partenaires professionnels en Europe pour essayer de retrouver ses droits, et un travail. Ils





Vue de la terrasse des Aspras.

trouvent d'abord un domaine à Gonfaron, mais achètent finalement les Aspras à Correns.

Gottfried ne savait pas faire le vin, et même s'il avait un côté colon entrepreneur le vin à cette époque était de la piquette : la vigne n'était pas son truc. Il a été conseillé la première année par un certain Bianco un italien qui avait fait une fois du vin dans sa vie en Italie. En 1970, 10 % du vin était en bouteilles, le reste en vrac. En 1975, après la mort de mon père, Mamie a commencé à vendre son vin dans toute l'Europe. Les 12 hectares d'origine sont devenus 17ha.

Histoire des Aspras

Ce domaine de vignes entourait une vieille maison en mauvais état de style piémontais que mes parents ont petit à petit rénovée.

Une longue correspondance de Mamie avec ses frères fait état d'importants problèmes d'argent mais grâce aux aides d'Egbert et Dieter ils ont pu démarrer une nouvelle vie.

Ces débuts en France ont été difficiles pour moi. Je ne comprenais pas grand-chose à la France. Nous vivions au milieu des caisses. Quand je suis arrivée à Correns, tout juste avant mon huitième anniversaire, je ne savais toujours pas lire et j'ai redoublé mon CP. Alors Mamie m'a appris à lire avec un petit livre qui relatait l'histoire de l'éléphant Horn (j'adorais cette histoire...).

Je me souviens que le jour de mon anniversaire nous courrions avec des enfants de Correns dans la maison vide, où seules les malles en provenance d'Anvers occupaient tout l'espace. Maladroitement j'ai cassé un bol. Ça a été le drame. Mamie était très fâchée. Nous étions pauvres maintenant, disait-elle, et il fallait faire attention.

Mick se revoit encore nettoyer les marches de l'escalier et la première fois que Mamie lui a demandé de faire la vaisselle, il a beaucoup pleuré devant l'évier. Il a répondu à Mamie que c'était un boulot de boy et elle lui a donné une claque ! Mamie disait que pour notre éducation c'était le bon moment de quitter l'Afrique.



L'entrée du domaine des Aspras en 1975.



Lisa et Gottfried.

À la fin de la première année scolaire, lors d'une sortie, nous avons longé nos plantations de vignes et l'instituteur avait fait rire toute la classe en se moquant de mon père qui utilisait des traverses de chemin de fer pour faire pousser ses vignes en palier.

J'ai eu ma revanche en allant chercher chez elle une copine, la fille des boulangers. Je m'étais aperçue qu'ils avaient caché le récepteur de télévision derrière un emballage en carton sur lequel était collé une fausse bibliothèque. Ingénument j'avais demandé qui lisait ces excellents livres.

Mamie a débuté en s'engageant sur l'exploitation, jusqu'au jour elle s'est pris les pieds dans un pied de vigne, le tracteur avançait de manière inexorable vers elle. Elle s'en est sortie avec une jambe cassée et la certitude qu'elle avait peu de chance de réussir dans la viticulture.

En plus des Aspras elle a commencé à travailler pour la 7^e flotte américaine. Elle voyageait beaucoup en train, toujours en seconde classe, elle partait longtemps, Italie, Espagne et elle me manquait beaucoup. C'était



Mamie.



long. Madame Alloz venait nous aider le midi et le soir et c'est Mick qui cuisinait pour nous trois.

Une fois j'ai assisté Mamie pour vendre des marchandises sur les bateaux qui mouillaient dans la baie de Villefranche. Elle m'a demandé de monter dans une des deux chaloupes qui devaient accoster aux bateaux arguant que mon anglais était suffisant pour vendre des appareils photo. Ce qui arriva, arriva, le fait qu'il y ait une jeune fille qui vende du matériel photo était une curiosité et la vente fut un succès... Mamie travaillait dur et nous sommes sortis de la précarité grâce à son travail et aux résultats qu'elle obtenait.

La vie aux Aspras était un peu triste, les allées et venues de Mamie ponctuaient notre vie.

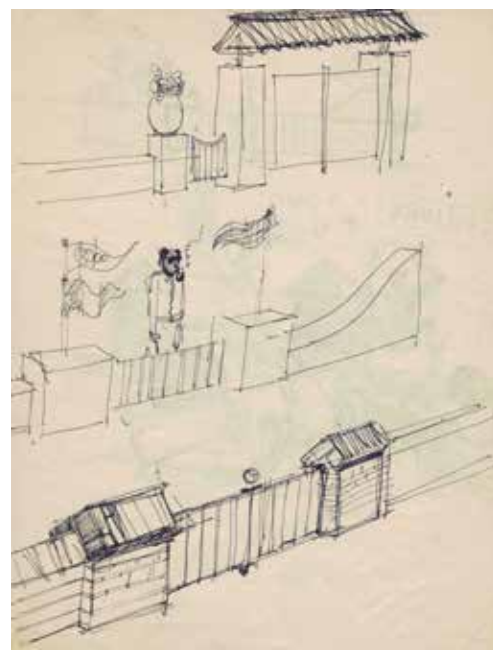
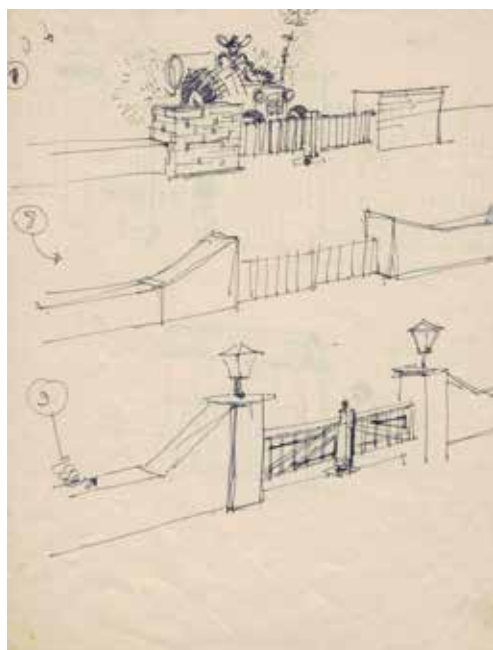
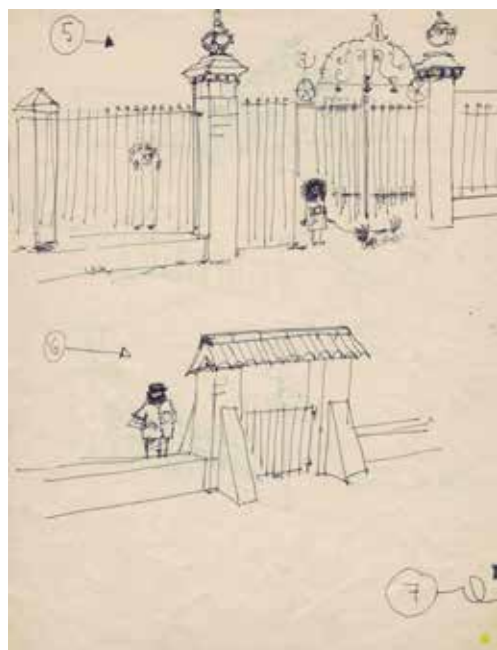
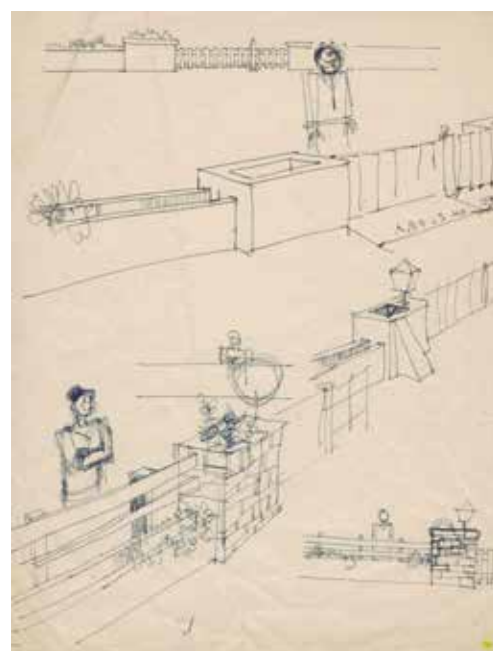
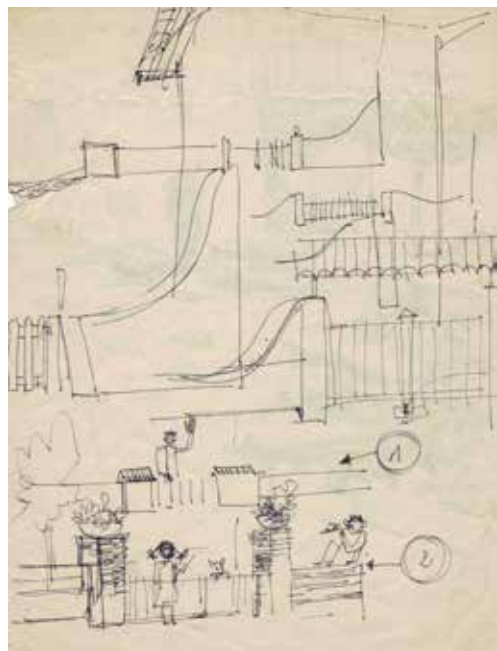
Mamie voulait absolument un portail pour l'entrée des Aspras et elle espérait que Gottfried lui en ferait la surprise à un de ses retours. Au lieu de ça, pour la calmer, il a dessiné le fameux portail tant attendu, très joli du reste, mais c'était à Mamie de le faire faire.

L'été nous ramassions des pêches très tôt le matin, nous les rangions ensuite dans des cagettes, puis chargions la 404 Break, verte, et Gottfried allait les vendre à la criée à Solliès-Pont. Il y avait beaucoup de personnes qui aidaient sur le domaine, notamment Madame Bianco qui ne savait ni lire ni écrire. Elle n'avait pas d'heure chez elle, et parfois dès 5 heures du matin elle attendait au pont des Aspras que quelqu'un passe en voiture pour la conduire chez nous.

Avec mon premier salaire de cueilleuse de pêches, je me suis acheté un maillot de bain bleu et blanc.

Actuellement, Le domaine est géré par mon frère Mick et ses trois fils (Raphael, Sébastien et Alexandre).

Mon frère Mick et ses trois enfants.





Tous les projets de portail de Gottfried
pour les Aspras.



Chapitre 5

En guise de conclusion ou d'introduction pour les prochaines étapes !

Nous avons rédigé cet ouvrage avec le sentiment de faire œuvre utile pour les familles Latz et Meyer. Nous avons pris beaucoup de plaisir à le faire. C'est le plus important pour moi et pour tous mes amis engagés à mes côtés dans cette aventure.

Beaucoup de chapitres de cette histoire familiale restent à écrire, comme par exemple :

l'histoire de Nathalie Manheimer, mère de Benno, donc mon arrière-grand-mère, qui a d'abord été mariée à Emil Latz, puis à Rudolf von Vellnagel de la cour du roi de Wurtemberg et qui est enterrée au côté de son premier mari dans l'un des cimetières juifs de Berlin ;

celle de Martha Latz, sœur aînée de Benno, d'abord mariée à Carl Meschelsohn, puis à Paul Moeser, « aryen à 200 % » comme l'a écrit Benno, et qui a été déportée et exécutée sitôt son mari mort ;

la vie de Richard Latz, frère cadet de Benno, époux et divorcé de Margareth Edwig Freiin von Östen fille d'un grand dignitaire allemand, ce qui n'a pas empêché sa déportation et son exécution.

Sans oublier les recherches en cours de ma cousine Madelaine Linden sur les Meyer-Hess.

Ce livre me conduit à prendre conscience de l'extraordinaire richesse de toutes ces vies tourmentées et, pour certaines, finalement heureuses.

Je me suis promenée au cœur de ces histoires comme dans un labyrinthe, promenade qui m'a permis d'appréhender l'infini et la proximité.

Annexe 1

Des ancêtres et collatéraux aux destinées extraordinaires

Au cours de nos recherches, deux destins extraordinaires sont apparus dont Jean-Paul s'est fait l'historien. Il s'agit de Miguel Latz, grand-oncle de Benno, à la vie digne d'un film d'aventures et de Felice Benuzzi, mari d'une cousine germaine de Gottfried, qui a accompli des exploits hors du commun.

En voici le récit.

L'identité de Miguel Latz (son nom de naissance est Jacob Färber) son ascendance retrouvée et, avec l'aide de Jose Matiella, un descendant d'un de ses frères, sa vie quasiment année après année a pu être reconstituée. Les seules périodes sur lesquelles il a été impossible de recueillir des informations sont son enfance à Poznan, avant qu'il n'émigre, et les quelques années où il retourne sur le sol natal, après la guerre de Sécession.

Le fait qu'il ait abattu un homme est le point de départ des investigations ; mais celles-ci ont rapidement montré qu'il ne s'agit là que d'un épisode parmi beaucoup d'autres, dans une vie pleine de rebondissements : Miguel Latz a assurément eu un destin que l'on peut qualifier, sans galvauder le terme, d'extraordinaire.

Jacob M. Färber, un destin hors du commun

Parenté

Salomon Benjamin Latz (1749-1829), Poznan, l'une des figures tutélaires de la communauté juive de Poznan a plusieurs frères identifiés dont Fabian Benjamin (né vers 1755).

Jacob Färber (1844-1920) est l'arrière-petit-fils de Fabian. Il est le fils de Salomon Färber (décédé le 4 juillet 1875) et de Röschen Latz (morte le 23 mai 1876).

Jacob M. Färber naît à Poznan, en Prusse¹ le 4 février 1844. On ne sait rien de sa vie en Prusse. Par contre, son passage dans le nouveau monde a laissé de multiples traces qui ont permis de reconstituer sa vie.

¹ À l'époque, la ville est en Prusse ; en 1871, elle est en Allemagne. La ville est aujourd'hui en Pologne.

Jacob Färber débarque à New York le 13 juillet 1861. Il n'a pas encore dix-sept ans. Trois mois plus tôt, les 12 et 13 avril, les armées confédérées ont attaqué Fort Sumter en Caroline du Sud, ouvrant un conflit qui va se révéler parmi les plus meurtriers de l'Histoire.

L'émigration allemande aux États-Unis est un phénomène ancien et massif : entre 1850 et 1860, ils ne sont pas moins de 7 millions à fuir le pays pour s'installer aux « Amériques ». En 1860, les États-Unis comptent 5 millions d'Allemands, soit plus de 16 % de la population totale qui se monte alors à 31 millions ; ils sont plus nombreux que les esclaves, qui sont alors un peu moins de 4 millions.

Parmi les émigrants allemands, de nombreux Juifs qui fuient les restrictions que leur impose la Prusse à partir de 1822 (métiers interdits, limitation du nombre de mariages juifs...) et les persécutions.

Jacob trouve à s'employer à Syracuse, au nord de l'État de New York, près du lac Ontario, chez Danziger Frères. Une des tantes de Jacob, Caroline, femme de Julius Latz, est une Danziger ; il est donc probable qu'il ne soit pas parti à l'aventure mais avec une lettre de recommandation ou une promesse d'embauche en poche...



Engagé volontaire durant la guerre de Sécession

Mais il ne reste que quelques semaines chez les Danziger ; en effet, le 4 novembre 1861, à Cortland (New York), il s'engage dans le 76^e régiment de volontaires de New York².

Pourquoi s'est-il engagé ? A-t-il vu dans cet acte une façon de s'intégrer dans le pays ? En tant que Juif ayant vécu des persécutions, a-t-il pu toucher du doigt la ségrégation et l'esclavage ? Était-il un adolescent révolté qui ne supportait pas les contraintes d'un travail qui ne l'intéressait pas ? Seul indice, l'usine Danziger est une usine textile qui a reçu une commande pour fabriquer des uniformes pour les armées de l'Union. A-t-il été entraîné par des soldats chargés de récupérer les uniformes commandés ? S'est-il pris d'amitié avec certains d'entre eux ?

Quelles qu'aient été ses motivations, Jacob Färber ne conservera pas un mauvais souvenir de son passage chez Danziger puisque quarante ans plus tard, en 1901, il éprouvera le besoin de venir saluer ses désormais vieux employeurs...

Durant sa brève existence (3 ans), le 76^e régiment de l'armée du Potomac va participer aux principales batailles de la guerre, de Fredericksburg (13 décembre 1862) au siège de Petersburg (juin 1864-mars 1865), en passant par celle de Gettysburg qui marque un tournant dans le conflit ; les Nordistes stoppent alors l'avancée de l'armée confédérée du général Robert Lee.

Lors de la bataille de Gettysburg, entre le 1^{er} et le 3 juillet 1863, le 76^e régiment est le premier à être engagé ; ses pertes sont considérables. Si l'on en croit plusieurs journaux³, Jacob participe au combat. Pourtant, son dossier militaire indique qu'il est porté déserteur quelques jours auparavant, le 29 juin. Où est l'erreur ? Dans son dossier militaire ? Ce qui est

² Trois Jacob Färber apparaissent dans les effectifs du 76^e régiment de New York ; le premier s'est engagé le 11 avril, le deuxième, le 4 novembre, avant d'être porté déserteur le 29 juin 1863, quant au troisième, sa fiche ne comporte pas de date d'engagement, mais il est porté déserteur le 20 août 1862. Le premier ne nous concerne pas puisque Jacob Färber n'a débarqué qu'en juillet.

³ The Bolivar Bulletin (Tennessee) du 7 janvier 1895 et The Cape Girardeau Democrat du 12 janvier.



Jacob Färber en uniforme yankee.

tout à fait possible, les dossiers étant renseignés plus ou moins longtemps après les combats sur la base d'indications qui peuvent être floues et contradictoires. À moins que le Bolivar Bulletin et le Cap Girardeau Democrat n'aient voulu « embellir » la saga en faisant de Jacob Färber un vétéran de cette bataille décisive pour l'issue de la guerre ? Il se peut également qu'on doive cet « embellissement » à Jacob lui-même.

Quoi qu'il en soit, on apprendra plus tard qu'il n'est pas déserteur, mais qu'il a été fait prisonnier et qu'il est détenu à Belle Isle, une île sur la James River à Richmond en Virginie.

Belle Isle, Virginie

En raison du nombre considérable de prisonniers, les confédérés sont contraints de multiplier les lieux de détention ; c'est dans ce contexte qu'ils acquièrent un terrain de 54 acres en 1862 à Belle Isle. L'île ne comporte alors d'autres bâtiments qu'un hôpital et une usine métallurgique dont une partie a été cédée aux Confédérés.

Le camp est réservé aux soldats et sous-officiers ; il accueille des prisonniers à partir de juin 1862. Les conditions de détention sont particulièrement rudes ; les soldats sont détenus par groupes de vingt dans des tentes coniques, exposés au froid glacial comme aux chaleurs étouffantes ; la surpopulation est extrême⁴ et la prison est sous la férule du capitaine Henry Wirz qui sera pendu après la guerre pour les traitements infligés aux détenus d'Andersonville.

À l'automne 1863, lorsque Jacob Färber y est incarcéré, le Richmond Enquirer signale que le nombre de prisonniers oscille alors entre 6 000 et 8 000 personnes et que sévit une épidémie de variole. La presse nordiste s'empare du sujet et fait de Belle Isle un exemple de la cruauté des confédérés.

Un certain, John Ransom fait partie des détenus ; dans son journal il note :

« Temps orageux et désagréable. Entre quinze et vingt-cinq morts chaque jour ; ils sont enterrés juste à l'extérieur de la prison sans cercueil, enroulés dans une toile ».

En 1864, entre la surpopulation et la situation économique désastreuse dans l'ensemble du Sud, la nourriture manque. Le 11 février 1864, il évoque les bagarres qui éclatent entre des hommes qui sont « comme autant de loups affamés parqués ensemble ». Alors que Richmond, capitale des États confédérés, est menacée par les Yankees, les autorités du Sud décident de la fermeture de Belle Isle et du transfert des prisonniers vers Andersonville⁵ (Géorgie), Danville (Virginie) et Salisbury (Caroline du Nord). La fermeture du camp est effective en octobre.

Jacob Färber a la chance, relative, d'avoir été libéré avant le transfert ; s'il avait été transféré à Andersonville, il aurait à nouveau été sous la coupe d'Henry Wirz. Sur un total de 45 000 soldats ayant été incarcérés à Andersonville, près de 13 000 sont morts de malnutrition, de maladies, de violences entre détenus ou perpétrées par les gardes du camp.

Robert Kellog est un de ceux qui y ont été incarcérés ; dans son livre, *Life and Death in Rebel Prisons* publié en 1865, il témoigne de l'horreur qui régnait dans le camp :

⁴ À peine ouverte, la prison prévue pour 3 000 prisonniers en accueille déjà plus de 5 300. C'est ce que rapporte le Richmond Enquirer dans son édition du 11 juillet 1862.

⁵ Le camp d'Andersonville est aussi connu sous le nom de Fort Sumter.



Le camp de Salisbury (Caroline du Nord).

« Quand nous sommes entrés, l'horreur que nous avons découverte nous a glacé le sang et notre cœur s'est arrêté. Devant nous se tenaient des êtres qui avaient été autrefois des hommes robustes, actifs, droits sur leurs jambes, et qui n'étaient plus maintenant que des squelettes avançant couverts de crasse et de vermine. Beaucoup de nos hommes, intensément troublés, s'exclamèrent sincèrement : « Est-ce cela l'Enfer ? », « Dieu nous protège ! », et tous pensaient que Dieu seul pourrait nous sortir vivants d'un endroit si épouvantable. Au milieu de cet espace, il y avait un marécage d'une étendue de 3 à 4 acres (de 1,2 à 1,6 hectare) dans les limites étroites du camp, et une partie de cet endroit boueux avait été utilisée comme lieu d'aisance par les prisonniers, le sol était couvert d'excréments, l'odeur qui s'en dégageait était suffocante. L'espace alloué à nos 90 hommes se trouvait situé près de cet endroit infect ; la manière dont nous allions survivre aux conditions d'un été chaud dans un tel environnement allait bien au-delà de nos préoccupations du moment ».

Le 10 novembre 1865, reconnu coupable de ces atrocités, Henry Wirz sera pendu à Washington D.C.

Le 11 février 1864, Jacob Färber figure à nouveau dans les effectifs de son régiment ; il a très probablement été libéré peu avant ; il est démobilisé deux semaines plus tard, le 24 février. Puisqu'il n'a pas été transféré vers les autres centres de détention, il a très probablement « bénéficié » d'un échange de prisonniers.

Il sort très éprouvé, physiquement et moralement, de sa détention⁶ ; il n'est donc pas étonnant qu'il ait alors souhaité regagner au plus tôt son pays.

Retour sur le sol natal

C'est donc courant 1864 que Jacob quitte les États-Unis pour retrouver le sol natal. Il avait émigré seul comme le montre la liste des passagers ayant accosté à New York en juillet 1861 et n'a donc pas de membres de sa proche famille de ce côté de l'Atlantique chez qui il aurait pu trouver refuge à l'issue de sa captivité... Il aurait pu regagner Syracuse et reprendre son travail chez Danziger. Mais son choix n'est pas celui-là : il regagne Poznan. Nous ne disposons d'aucune autre information sur cette période qui va durer presque huit ans.

Un rêve américain vite brisé

En janvier 1873, Jacob est à nouveau sur le sol américain. Selon les éléments de sa biographie rapportés par la presse, il passe quelques mois à Knoxville, dans le Tennessee, avant d'aller tenter sa chance dans le tout nouveau territoire du Colorado⁷.

Il ouvre une sorte de saloon, offrant le gîte aux voyageurs, chercheurs d'or et autres aventuriers ; ses affaires prospèrent si bien qu'elles font ombrage à son concurrent, un certain Stearns, dont l'établissement est situé plus bas dans le col.

Un jour, Sam Perry, un ami de Stearns, pousse la porte de Färber et commence à faire du grabuge. Färber réussit à s'en débarrasser après lui avoir offert un dernier verre. Vers 9h du soir, il entend du bruit dans la pièce voisine du bar : on tente d'enfoncer la porte. À travers l'huis à demi enfoncé, il voit Perry. Celui-ci est particulièrement menaçant, Färber tire une première fois, ce qui ne stoppe pas l'agresseur. Il tire une nouvelle fois, Perry s'écroule, touché au cœur.

Condamné mais aussitôt... évadé

Toujours selon le *Denver Rocky Mountain News*, Stearns fait courir des rumeurs mettant en cause son rival ; le juge Heliott convoque un jury composé de douze Mexicains dont un seul comprend l'anglais ! Plusieurs seraient en outre des amis de Perry. C'est dans ces conditions peu équitables⁸ que Färber est déclaré coupable d'homicide et condamné à cinq ans de pénitencier. Il est incarcéré à la Costilla County Jail à San Luis ; mais il y reste peu de temps. Il semble que la communauté juive allemande de la région se soit mobilisée pour lui faire parvenir de l'argent. Consigne lui est transmise de vérifier chaque nuit si sa cellule est verrouillée. Dans la seconde moitié du mois d'août 1874, la porte est effectivement restée ouverte, déverrouillée par le geôlier soudoyé... Färber est attendu à la sortie et emmené sans encombre en Arizona, à quelque 500 km de Costilla.

⁶ *The Representative*, édition du 6 février 1895.

⁷ Le Colorado n'entre dans l'Union en tant qu'État qu'en 1876.

⁸ Cette partialité du jury sera au cœur de la procédure qui verra le gouverneur Waite signer l'acte de « *full pardon* » en 1895.

49	Herbert	do	6	do	children	
50	Leail	do	14	do		
51	Caroline	do	2	female	baby	
52	Jacob Färber	57	male	farmer		
53	Henrietta	do	57	female	his wife	
54	Maria	do	59	do	woman	
55	Jos. Murphy	32	male	farmer		
56	Marie	do	38	female	his wife	
57	August	do	3	male	child	
58	Ed.	do	4	do	baby	
59	Jacob Färber	17	do	do	clerk	
60	Ed. Hunkle	35	do	do	farmer	
61	Wm. Witt	27	do	do	do	
62	Henrietta	do	26	female	his wife	
63	Ed.	do	5	male	do	
64	Caroline	do	1	female	children	
65	Marion Färber	34	female	farmer		
66	Henrietta	do	29	female	his wife	
67	Edward	do	6	male	do	
68	Henrietta	do	2	female	children	
69	August	do	9	male	baby	
70	Jos. Hunkle	31	do	do	farmer	
71	Caroline	do	23	female	his wife	
72	Ed.	do	6	male	baby	

Liste des passagers ayant accosté le 13 juillet 1861.
« n° 59, Jacob Färber, 17 ans, clerk ».

Aucun autre membre de sa famille n'y figure.

Miguel Latz, « his life is a romance »

Färber passe quelques mois en Arizona sous le nom de Miguel Latz. Il délaisse son prénom de Jacob pour la forme mexicaine de son second prénom, Michael, et adopte le nom de sa mère, Latz ; il traverse ensuite la frontière et gagne Magdalena, une bourgade de l'État de Sonora au Mexique. C'est une petite cité à environ 85 km de la ville frontière de Nogales, à moins de 200 km de Tucson.

Après les éprouvantes épreuves subies aux États-Unis, la chance est maintenant de son côté ; il va devenir l'une des personnalités les plus en vue et les plus influentes du nord du Mexique. Aujourd'hui, sa maison et son jardin remarquable sont des lieux signalés dans les guides touristiques⁹.

D'abord employé dans une affaire de négoce, il devient rapidement assistant du directeur avant d'être repéré par un riche Mexicain qui lui propose de prendre la direction d'une de ses affaires¹⁰.

Le 6 avril 1877, Miguel Latz épouse, sous ce nom d'emprunt, Ana Dávila dans l'église Santa Maria de Magdalena¹¹. Ana souhaitait qu'il embrasse la religion catholique, mais cela ne se fera pas. Le 24 mars 1879, il acquiert la nationalité mexicaine¹².

Ana est d'une grande et ancienne famille de l'État de Sonora ; ceci a très probablement joué un rôle important dans le développement fulgurant des affaires de Miguel Latz.

En effet, en quelques années, Miguel construit un véritable empire. Sous l'enseigne « Miguel Latz y Hermano », il importe et vend du matériel pour les mines et pour l'agriculture, gère des magasins généraux à Magdalena (La Abudancia), Nogales et Santa Ana, des

⁹ Les guides touristiques rapportent l'histoire selon laquelle la maison serait le départ d'un réseau de galeries souterraines courant sous toute la ville...

¹⁰ En 1918, lorsque Miguel Latz est inculpé d'intelligence avec l'ennemi, la déposition de Mme Angelina Charouleau nous apprend que Miguel Latz a travaillé pour son frère, José Pierson ; celui-ci l'a embauché sur la recommandation de Barron M. Jacobs (1847-1936) ; ce dernier et son frère Lionel sont parmi les premiers négociants et banquiers de l'Arizona dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

¹¹ Le mariage civil avait eu lieu un an auparavant, le 6 avril 1876. Les indications portées sur cet acte sont à prendre avec circonspection : elles font de Miguel Latz un citoyen américain, ce qu'il n'a jamais été ; par ailleurs on y lit qu'Ana Dávila a 25 ans, alors qu'en réalité, elle en a 32 ou 33 (elle est née en 1843).

¹² Certificat n° 635 signé du président mexicain, Porfirio Diaz.



carrosseries à Magdalena et Nogales, une banque, des entrepôts de produits alimentaires et une quincaillerie en gros à Magdalena ¹³. Il est propriétaire de la Terrenate Flour Mill ¹⁴, une minoterie qui exporte vers le Colorado et l'Arizona et de la mine d'or La Cordobaña à Santa Ana ¹⁵, un des actionnaires de la mine d'argent La Jojoba à Magdalena ¹⁶ et un des fondateurs d'une entreprise textile, la Compañía Industrial del Pacífico, « Los Ángeles » ¹⁷. Il est également le président de la banque of Magdalena dont il détient 2 % du capital ¹⁸.

Il représente par ailleurs les intérêts de la firme Studebaker dont il a favorisé l'implantation au Mexique ; en 1909, à l'occasion de la réception à Hermosillo de Mr Sumption, représentant de la firme pour l'Arizona, le Nouveau-Mexique et le Mexique, il déclare « Il n'y a qu'un dieu, Studebaker, et Miguel Latz est son prophète ».

Il est aussi le représentant de la Bank of British North America, de la Black Diamond Steel Co, de la Mutual and Travelers Insurance Co, de la Guerrero Mine, mais aussi de deux fabricants d'explosifs, The California Powder Works et Hercules Powder et même d'une marque de whisky.

Miguel Latz est par ailleurs actionnaire de la Sonora Gold and Silver Mining Company (1892), de la San Francisco Mine à Liano Station, de la Compania Minera Refugio, Latz, Pearce y Compania (1905) et de la Minera San Antonio (1906).

¹³ *Directorio General de la República Mexicana*, édition de 1903.

¹⁴ Nicolás Cárdenas García, dans *Agricultura comercial, industria y estructura ocupacional en Sonora (1900-1960)* relève que la minoterie de Terrenate avait un capital de 400 000 pesos et qu'elle employait 20 salariés. Le *Weekly Northwestern Miller* du 20 septembre 1895 note que « c'est l'une des plus importantes minoteries de la république. »

¹⁵ *Memoria de la administracion publica del estado de Sonora*, 1893, F.T. Davila,

¹⁶ *Anuario del comercio, de la industria, de la magistratura y de la administración*, Madrid, 1908, p. 555 [en ligne].

¹⁷ Sandra Kuntz Ficker, *Terceras Jornadas de Historia económica*, 2015, multig. [en ligne].

¹⁸ Ernesto Clark Valenzuela, *Agricultura comercial y grupos de poder en el Valle del Mayo, Sonora (1920-1940)*, thèse, 2013, multig. [en ligne].



Miguel Latz, notable parmi les notables

Miguel Latz est élu par ses concitoyens maire de Magdalena et nommé par Porfirio Diaz, alors président du Mexique, « *fiscal agent* » et préfet de l'État de Sonora. C'est un notable dont les allées et venues, à Nogales, Hermosillo, Tucson, Los Angeles ou autres, et les activités sont régulièrement rapportées par la presse¹⁹.

La famille mène grand train, n'hésitant pas à traverser l'Atlantique pour des visites en Europe ; ainsi le 27 avril 1895, Miguel Latz et sa femme embarquent à New York sur un steamer, le Fulda, à destination de Brême²⁰. Ils font ensuite un voyage de trois mois dans l'est et le nord des États-Unis. À son retour à Magdalena fin septembre, le couple donne une réception qualifiée de « quasi royale » par la presse locale. Au printemps 1903, Miguel et Anna séjournent deux mois à Mexico²¹. En juillet 1906, ils accueillent le mariage de Carmen Padrés, dont il est le parrain, et de James Marsland Lawton ; la presse locale classe la cérémonie parmi celles dont « on se souviendra pour leur splendeur... »

Dans un tout autre registre, Miguel Latz achète 27 taureaux au ranch Sierra Bonit en 1899²² ; en effet, il est propriétaire de plusieurs ranchs, dont l'hacienda La Aurora²³. Les bêtes n'étaient certainement pas destinées à la boucherie, mais à la corrida qui se pratiquait alors dans l'État de Sonora.

¹⁹ Et notamment par The Oasis.

²⁰ *New York Herald Tribune* du 27 avril 1895.

²¹ *The Border Vidette* du 4 avril 1903.

²² *Tombstone Prospector* du 3 novembre 1899.

²³ La Aurora : 280 hectares de terres irriguées par la rivière Tubutama ; le ranch emploie 15 personnes.



Magdalena : derrière les palmiers, la maison de Miguel Latz avec à gauche la banque.

Miguel et Frère (au singulier)

Miguel a deux frères, nés comme lui à Poznan. Peter, né en 1849 et Arnold, le cadet, né en 1854. En juin 1882, via Rotterdam, Peter rejoint son frère de l'autre côté de l'Atlantique ; Arnold lui emboîte le pas l'année suivante ; il débarque à New York en juin 1883 en provenance de Brême.

Arnold devient le bras droit de son frère Miguel. Il ne se mariera pas et n'aura pas de descendance. Peter est par contre traité comme un employé et n'est que le responsable de la branche de Santa Ana des affaires familiales ; d'ailleurs, l'entreprise distribuant du matériel pour les mines ainsi que la banque s'appellent Miguel Latz y Hermano, Miguel Latz et Frère ²⁴.

En 1888, Peter épouse à Hermosillo une jeune parisienne Amélie Léonides Tonella, fille d'Édouard Tonella, décédé au moment du mariage, et de Delphine Eulalie Langlois. Elle est mineure ²⁵, l'autorisation de mariage est signée par sa mère par-devant Me Celleau, notaire à Paris ; mais cette autorisation n'arrive pas à temps et c'est l'oncle de Léonides, Félix Tonella chez qui elle réside à Hermosillo, qui donne son consentement.

Elle parle français et italien (sa famille paternelle vient du Tessin), il parle allemand ; ensemble, ils parleront espagnol.

Si Miguel n'a pas de descendance ²⁶, ce n'est pas le cas de Peter et de Leonides qui ont quatre filles, Rosa (née en 1888), Delfina (1890), Maria (1894-1907) et Matilde (1898). Maria décède à 13 ans. Elle a une tumeur au genou, est amputée d'une jambe à Los Angeles et décède peu après son retour à Santa Ana.

²⁴ Et non Miguel Latz et frères.

²⁵ Jusqu'en 1907, la majorité est fixée à 21 ans pour les femmes et 25 ans pour les hommes.

²⁶ Notons cependant que *The Oasis* du 9 août 1899 lui attribue un fils ; si cette information est vraie, il ne peut s'agir que d'un fils adultérin puisque le testament d'Ana dit clairement que le couple n'a pas eu d'enfant.

Pedro, sa femme
et leurs trois filles.



Miguel Latz : blanchi vingt ans après sa condamnation

En 1883, Miguel Latz reçoit le consul américain, le général Warner P. Sutton. Les deux hommes deviennent de grands amis et Sutton fait jouer ses relations. Il obtiendra gain de cause et début janvier 1895, Miguel Latz peut à nouveau poser légalement le pied sur le sol américain : le gouverneur du Colorado, Davis H. Waite a signé un acte de « *full pardon* ». Quelque vingt ans s'étaient écoulés depuis sa condamnation !

« L'express de la Sonora Railroad transportait hier le señor Miguel Latz de la société Latz Bros., maire de Magdalena, État de Sonora, préfet du district et agent spécial du président Diaz. Alors qu'il traversait la frontière à Nogales, aux alentours d'une heure, le gouverneur du Colorado signait le pardon de James M. Färber, et, lorsque celui-ci a mis le pied sur le sol américain pour la première fois en vingt ans, il n'était plus señor Latz mais J.M. Färber ²⁷. »

Une fois blanchi Miguel Latz peut se confier ; jusqu'alors, seuls ses proches étaient au courant de ses incroyables aventures. Le « *full pardon* » qui lui a été accordé ne passe pas inaperçu et de nombreux journaux, tout autour du pays, se saisissent de cette « romance » : le Colorado Daily Chieftain, le Ogdensburg Journal (NY) et l'Indianapolis News, dans leurs éditions du 7 janvier 1895 sont les premiers à se saisir de l'affaire. Ils sont suivis par le Denver Rocky Mountain News et le Boston Daily Advertiser du 10 janvier 1895, The Bolivar Bulletin (Tennessee) du 11 janvier, The Cape Girardeau Democrat et le Macon Beacon du 12 janvier, The Sierra County Advocate (Nouveau Mexique) du 18 janvier, The Représentative du 6 février, El Tiempo (un journal du Nouveau-Mexique publié en espagnol) du 1er avril, le New York Herald Tribune du 27 avril, le Daily Inter Ocean, un journal de Chicago, du 3 mai, le Daily Journal and Tribune, un quotidien du Tennessee, du 19 mai ²⁸ et le Salt Lake City Herald du 1er juillet.

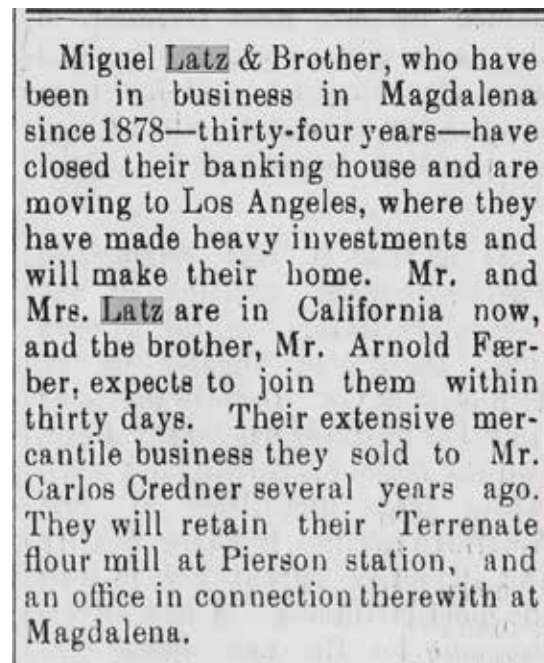
Miguel Latz est atteint de tuberculose, le climat chaud de Sonora ne lui convient guère. Il n'est donc pas étonnant que, dès son élargissement par le gouverneur Waite, il se rende à La Nouvelle-Orléans pour recevoir des soins appropriés ²⁹.

Il profite également de sa nouvelle liberté de circuler pour faire plusieurs séjours à l'hôtel Coronado, sur la presqu'île éponyme à San Diego. Ce luxueux hôtel est fréquenté par les personnalités et les stars et on peut le voir dans le film *Some Like It Hot* avec Marilyn Monroe ³⁰.

De Magdalena, Sonora, à Los Angeles, Californie

Entre 1910 et 1920, la situation au Mexique est très instable. L'État de Sonora est frontalier de celui de Chihuahua où sévit depuis une décennie Pancho Villa et sa bande.

Dans ce contexte, il n'est pas étonnant que les frères se séparent d'une partie de leurs actifs, et cherchent à s'implanter aux États-Unis. C'est ainsi que dès 1908 ils vendent leurs minoteries de Terrenate à Imuris ³¹ et de San Ignacio, puis début 1909, leur activité de négoce



The oasis, 16 mars 1912.

²⁷ Sierra County Advocate du 18 janvier 1895 ; ce journal contient le récit le plus long (4 colonnes) et le plus détaillé de cette « romance ».

²⁸ Notons que dans tous ces articles, Miguel Latz apparaît sous le nom de Fareber.

²⁹ The Indianapolis News du 7 janvier 1895.

³⁰ Nogales International du 23 mai 1896 et San Francisco Call du 13 décembre 1896.

³¹ La Terrenate Flour Mill ne quitte cependant pas la famille puisqu'elle est reprise par son beau-frère Alejandro Dávila.

**Demand for High Class Residence
Property and Building Lots In-
creases and Bright Future
Is Assured**

Althouse Bros. report better business than at any time within the past twelve months, especially in the sale of residence lots. The outlook for the future could not be brighter than at present, they declare. Their sales for October are as follows:

R. E. Gardner to Miguel Latz, the nine-room two-story house of mission style located on the northeast corner of Wilshire boulevard and Benton boulevard. This is one of the show places of the city, facing 150 feet on Sunset Park. Mr. Latz is president of the Terrante flour mills and president of the Bank of Magdalena, Sonora, Mexico, having spent thirty-five years in Mexico. He has retired and will make Los Angeles his future home. Consideration \$18,500.

**Article sur la demande de
« High Class Residence ».**

³² *The Oasis* du 16 mars 1912.

³³ Ana Isabel Grijalva Diaz, *La paralización de la banca en Sonora y el cambio de rumba de Los impresarios, 1913-1922*, Universidad Autónoma de Sinaloa [en ligne].

³⁴ Ramses Valdez Zuñiga, *Empresarios, empresa agrícolas y tejido productivo en Hermosillo 1920-1948*, thèse, Universidad Autónoma de Sinaloa, 2020, multig.

³⁵ L'achat est signalé par le *Los Angeles Herald* du 1^{er} novembre.

³⁶ Les données concernant les demeures occupées par la famille Latz proviennent

de matériel pour l'agriculture et la mine. Parallèlement, Miguel Latz achète deux parcelles de terrain à Los Angeles. En 1912, il vendra ses activités bancaires³².

La situation bascule en novembre 1910, lorsque Francisco Madero annonce sa candidature à la présidence contre le général Porfirio Diaz alors au pouvoir. Après la défaite de Ciudad Juarez, Diaz est acculé et se résout à l'exil le 25 mai 1911. Avec son départ, Miguel Latz perd le soutien de celui qui l'a fait préfet et qui a très probablement favorisé ses affaires. Les nouvelles autorités prennent des dispositions pour contraindre les plus riches de ses soutiens ; par le décret du 14 août 1913, elles instituent un impôt visant explicitement les individus et les entreprises qui ont soutenu le précédent régime ; Miguel Latz fait partie de la liste.

En vendant une partie de ses biens au Mexique et en investissant à Los Angeles, Miguel Latz a anticipé le retournement de situation et lorsque les nouvelles autorités prennent ces mesures, il est déjà installé de l'autre côté de la frontière... Pour autant, ses avoirs au Mexique sont encore estimés par l'administration à 265 800 dollars, soit la cinquième fortune de l'État³³.

Par courrier du 16 décembre 1912, Miguel Latz demande à être exempté de cet impôt exceptionnel ; il écrit « qu'il est de notoriété publique que je n'ai jamais été un ennemi du gouvernement constitutionnaliste ». Il affirme par ailleurs avoir déjà versé 18 000 dollars pour soutenir la révolution. Son argumentation est entendue ; le 1^{er} juillet 1913, le gouverneur par intérim Ignacio L. Pesqueira déclare que Miguel Latz et son frère ne doivent pas être poursuivis car ils « se sont volontairement conformés à l'engagement que ce gouvernement leur imposait pour les dépenses de guerre³⁴ ».

Ainsi se clôt l'épisode de la révolution mexicaine. Malgré l'instabilité, Miguel Latz continue à investir au Mexique puisqu'en 1913 il prend des parts dans la compagnie El Capitolio Mining Co.

Chauffeur, domestiques et « high class residence »

En octobre 1909³⁵, Miguel achète une « high class residence » de 9 pièces à Los Angeles, située au 2721 Wilshire, au carrefour de Benton boulevard ; pour cet achat, il débourse 18 500 dollars. Quelques mois plus tard, en 1911, il déménage au 1200 West Adams. La demeure est vaste et toute la famille s'y installe. Selon les données du recensement de 1920, habitent avec Miguel et Ana, Arnold, le frère de Miguel (65 ans), ainsi que sa belle-sœur Lucina Dávila (48 ans).

Dès son arrivée, Miguel Latz fait construire une extension de deux pièces destinée au chauffeur ; elle est reliée à la maison par une tonnelle³⁶. En 1914, il fait ajouter une serre dans le jardin, puis en 1919, fait surélever une des ailes de la maison. Après son décès en 1920, Ana et Arnold font ajouter un ascenseur, puis en 1929, une chambre contiguë au garage.

Après la mort d'Ana en 1937, la maison ne quitte pas la famille : Lucina, sa sœur cadette, occupe la propriété, entourée de plusieurs domestiques, jusqu'à sa mort en 1944. La maison sera démolie en 1965.

Avec son installation à Los Angeles, Miguel Latz semble avoir quelque peu décroché des affaires. En effet, le 18 juillet 1910, Miguel Latz, sa femme et son frère débutent un grand voyage de plus de deux mois qui les conduit d'abord à La Nouvelle-Orléans, puis à Washington D.C., New York et autres villes de la côte Est ; ils gagnent ensuite San Francisco d'où ils regagnent directement Magdalena.

Señor Miguel Latz : « German alien enemy »

Le 18 juillet 1918, coup de théâtre : le 1200 West Adams est perquisitionné par la police fédérale.

La législation impose alors aux ressortissants des pays ennemis de s'enregistrer³⁷ ; mais Miguel Latz, estimant qu'il est citoyen mexicain depuis plus de quarante ans, ne l'a pas fait. Les agents trouvent chez lui un pistolet et des munitions, une photo du Kaiser, deux drapeaux allemands, des correspondances avec des officiels allemands ainsi que des souscriptions à des fonds allemands³⁸. Mais ils trouvent également des documents prouvant qu'il a supporté l'effort de guerre américain.

Bien que soupçonné d'intelligence avec l'ennemi³⁹, il est, compte tenu de son âge et de sa santé fragile⁴⁰, libéré sous caution de 3 000 dollars⁴¹.

Miguel Latz et son courrier vont désormais faire l'objet d'une surveillance étroite. Latz est en outre sous la menace de la saisie de ses biens... Mais un an plus tard, le Border Vidette du 19 juillet 1919 annonce que le gouvernement fédéral renonce à cette saisie. Ainsi se termine ce nouveau rebondissement dans la saga de Miguel Latz.

Ana a été également arrêtée, puis relâchée après qu'elle ait signé son enregistrement comme « *alien enemy* ». Cette mesure est étonnante puisque Ana est mexicaine de naissance...

Färber vs Latz ?

Après qu'il a été amnistié en 1895, Miguel Latz recouvre une pleine liberté d'action. Il peut désormais investir et s'installer aux États-Unis. Pour autant, il n'a jamais réellement perdu sa liberté de mouvement puisque, sous son identité d'emprunt, ses affaires l'amènent à franchir la frontière régulièrement ; ainsi le Weekly Citizen du 26 novembre 1882 signale qu'il s'est rendu à Tucson « pour la première fois depuis plusieurs mois » ; de même, le Los Angeles Herald du 12 avril 1882 note qu'il s'est rendu à Los Angeles. S'il peut ainsi franchir la frontière sans être inquiété, c'est qu'il dispose de papiers en règle au nom de Miguel Latz.

Il est étonnant, cependant, que les services d'immigration n'aient jamais fait le lien entre Latz et Färber ; en effet il se rend souvent aux États-Unis en compagnie de son frère qui, lui, possède des papiers au nom de Färber, et pour des affaires concernant la société Miguel Latz et Frère. Que le lien n'ait jamais été établi est d'autant plus étonnant que Latz est un homme en vue, dont les moindres déplacements sont signalés par la presse...



La demeure du 2721 Wilshire à Los Angeles.

de : « Adams Boulevard, an Inventory of its Houses » [en ligne] et « Wilshire Boulevard when it was Residential » [en ligne].

³⁷ « All natives, citizens, denizens, or subjects of the German empires or imperial German government being males of the age of 14 years and upward, who are within the United States and not actually naturalized as American citizens are required to register as alien enemies », *Pasadena Star-News* du 26 janvier 1918.

³⁸ Le *Los Angeles Herald* du 19 juillet 1918 affirme par ailleurs qu'il aurait versé 10000 dollars à Pancho Villa. Il est possible que ses affaires au Mexique aient été menacées et que ce versement « de soutien » ait été le prix à payer pour qu'elles puissent continuer à fonctionner normalement...

³⁹ Selon la déposition de Madame Charouleau du 23 juillet, « depuis que les États-Unis sont en guerre avec l'Allemagne, sa maison a été le lieu de réunion de « propagandistes allemands ». »

⁴⁰ Il est victime d'une crise cardiaque lors de son arrestation et souffrait depuis longtemps de tuberculose.

⁴¹ Il est libre le 21 juillet, date à laquelle il sollicite l'intervention de l'ambassadeur du Mexique.

EX-MEXICAN MAYOR IS BEING PROBED

All Papers and Documents in Home of Miguel F. Latz in Los Angeles Are Being Investigated by Federal Men

LOS ANGELES, July 19.—All papers and documents in the palatial residence of Miguel F. Latz, ex-mayor of Magdalena, Mexico, are being investigated by federal operatives today, following arrest of Latz on charge of violating a presidential proclamation.

Article « Ex-Mexicain », *Riverside Daily Press*, du 19 juillet 1918.

Il aurait pu également recouvrer son véritable nom, Jacob Färber. Mais les documents officiels consultés portent tous le nom de Latz, de son certificat de mariage (1877) à son testament et son certificat de décès, en passant par son certificat de naturalisation (1879), le recensement de Los Angeles en 1920, et tous les documents officiels concernant son arrestation en 1918... Il est d'ailleurs enterré sous ce nom dans le cimetière d'Inglewood à Los Angeles.

On sait qu'il a utilisé son nom d'emprunt, Miguel Latz, dès son évasion et son passage en Arizona en 1874. Trois ans plus tard, en 1877, il se marie sous ce nom d'emprunt. C'est donc entre 1874 et 1877 qu'il a obtenu des papiers officialisant sa nouvelle identité. Par quels moyens ? L'état civil n'existe au Mexique que depuis 1857 ; auparavant, comme en France, c'est l'église catholique qui se chargeait de la tenue des registres. Lorsque Miguel Latz arrive au Mexique, il se trouve ainsi dans la même situation que la majorité de la population qui ne possède pas de certificat de naissance officiel. Dans ce contexte, régulariser son identité ne fut certainement pas trop difficile. On peut imaginer que, jusqu'à sa naturalisation, il circulait avec des faux papiers remis par ses compatriotes ayant organisé et financé son évasion.

Une fortune considérable

Miguel Latz rédige son testament le 15 décembre 1917 ; il lui adjoint un codicille le 3 avril 1918, peu de temps avant que la police fédérale ne vienne perquisitionner son domicile. Sa femme, Ana Dávila de Latz décède en 1937. Son testament est daté du 25 juillet 1930. Ces deux documents permettent d'avoir une idée de la fortune du couple. Ils ne font état d'aucun bien au Mexique.

En dehors de la part revenant à sa femme (dont les biens mobiliers), Miguel Latz lègue 70 000 dollars à sa famille proche et 12 000 dollars à des institutions juives et allemandes de Los Angeles ; il ne lègue rien à des institutions mexicaines. Ce total de 82 000 dollars représente près de 1 million d'euros.

Quant à Ana Davila, elle lègue 119 000 ⁴² dollars à sa famille, amis et anciens employés mais aussi 25 000 dollars à des institutions mexicaines (10 000 dollars à l'hospice d'Hermosillo et 2 000 dollars au Brownson House Settlement, une organisation catholique d'accueil d'immigrés mexicains) et à des institutions de Los Angeles s'occupant d'enfants (11 000 dollars) et de personnes âgées (2 000 dollars).

Cependant, Miguel et Ana n'ont pas attendu leur mort pour aider un certain nombre d'individus et d'institutions.

Ainsi, en novembre 1895, Miguel Latz y Hermano envoie des secours aux sinistrés du cyclone ayant touché La Paz, en Basse-Californie, le mois précédent.

En 1904, Miguel Latz y Hermano fournit l'ensemble du mobilier du collège Juan Fenocio à Magdalena ; sa femme en avait posé la première pierre ⁴³.

⁴² 1 dollar de 1930 équivalait à 16,70 dollars en 2022. 119 000 équivalent à 1 749 000 euros et 25 000 à 367 500 euros.

⁴³ 15 août 1904. Le collège ouvre ses portes en 1906.

Lorsque se construit l'immeuble de la fondation Salomon Benjamin Latz ⁴⁴ à Poznan, Miguel et Arnold font partie des donateurs. Deux plaques commémoratives en témoignent ; l'une est en allemand :

« Miguel Latz et Arnold Färber, Mexique, et Julius Latz, Posen (Poznan), 5 000 marks. »

L'autre est en polonais :

« À la très chère mémoire de notre bienfaiteur, feu Miguel Latz, Los Angeles, Californie. »

La tombe de la sœur de Julius Latz, Rachel, porte l'épithète suivante :

« Rachel, sœur de Julius Latz, bienfaiteur de la fondation Salomon Benjamin Latz. Son fils Arnold Färber (mort depuis longtemps) était l'un des généreux contributeurs ; outre sa contribution annuelle envoyée du Mexique, il a fondé un fonds perpétuel de cinq mille dollars pour l'institution. Cet argent a été investi à Berlin, et un curateur spécial en a la responsabilité. »

Miguel Latz et sa trace dans la mémoire familiale

Une histoire aussi extraordinaire et aussi pleine de rebondissements que celle de Jacob Färber, alias Miguel Latz, ne pouvait que laisser sa trace dans la mémoire familiale. Peu de familles peuvent en effet se prévaloir d'un tel ascendant, tour à tour engagé volontaire dans l'un des conflits les plus sanglants, détenu dans des conditions dignes des camps de concentration nazis, meurtrier finalement blanchi, évadé dans des conditions rocambolesques, entrepreneur des plus habiles ayant constitué l'une des plus grosses fortunes du Mexique, notable dont les allées et venues alimentent la chronique mondaine des quotidiens, préfet du district de Magdalena, mis en cause en tant qu'*alien enemy* par la police fédérale américaine...

Comme l'écrit l'un des descendants de son frère Peter, Jose Matiella,

« In order of importance, he is remembered as a generous and philanthropic gentleman ; a very talented businessman ; an excellent family patriarch and protector. He took good care of his relatives, friends and the community in general. My grandparents' generation had very fond memories of visiting Miguel and Arnold in Los Angeles as children. They were too young or had not been born yet when Pedro died in 1910, but Miguel and Arnold (known as Tío Miguel and Tío Arnoldo) were very fondly remembered by my maternal grandparents and their close relatives.

Miguel's self-defense incident in Colorado was mentioned to me when I was a child, but without details. I was told that he had killed somebody in self-defense and that he had been found not-guilty by the jury. That he had fled and changed his name, not because he was a fugitive, but because he was afraid of possible vengeance attempts on him.

\$25,000 FOR CHARITY

LOS ANGELES, July 3 (AP).—Mrs. Ana Davila de Latz, who died June 21 at the age of 88 years, bequeathed \$25,000 of her \$650,000 estate to charities, under the terms of her will filed for probate. She was the widow of Miguel Latz, prominent figure in Mexico's political life, before coming here 25 years ago.

Charitable bequests included \$10,000 for charitable purposes in Magdalena, Sonora, Mexico.

Miss Lucina Davila, a sister, was the chief beneficiary.

⁴⁴ Jacob Färber / Miguel Latz est un neveu à la 3^e génération de Salomon Benjamin Latz (1749-1829).

I suspect that is what my family members were told as children, too, and maybe they were not curious enough to try to find out more. »

« On se souvient de lui, dans l'ordre, comme d'un homme généreux, d'un philanthrope, d'un homme d'affaires brillant, d'un patriarche protecteur, dévoué à sa famille, à ses amis et à sa communauté. Mes grands-parents et ceux de leur génération se souviennent avec émotion de leurs visites à Miguel et Arnold à Los Angeles. Ils étaient trop jeunes ou pas encore nés à la mort de Pedro en 1910, mais mes grands-parents maternels et leur famille proche ont de beaux souvenirs de Miguel et Arnold, qu'ils appelaient Tio Miguel et Tio Arnoldo.

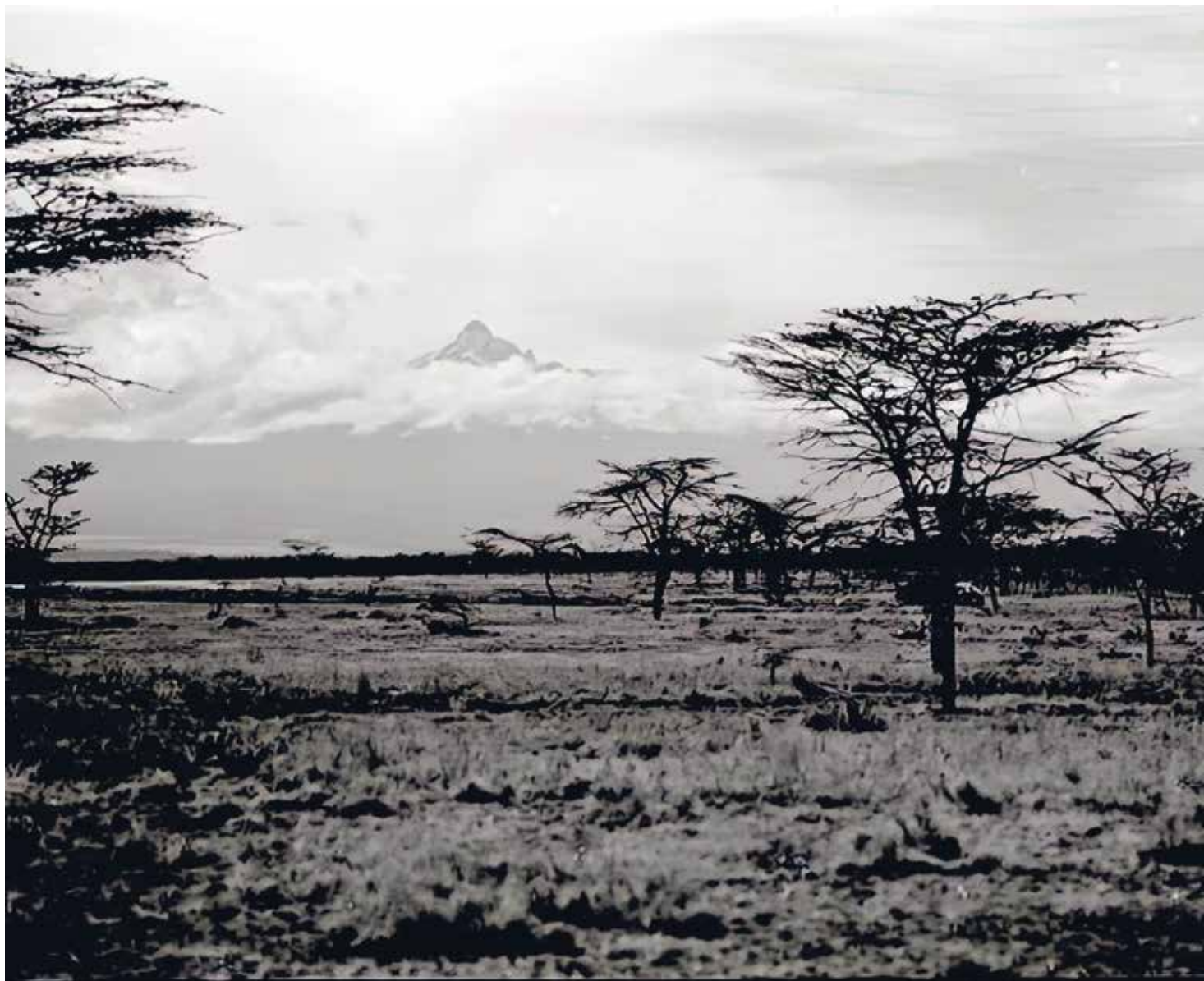
L'épisode du Colorado a été évoqué devant moi quand j'étais enfant, mais sans plus de précisions. On m'a simplement raconté qu'il avait tué quelqu'un, en état de légitime défense, et qu'il avait été acquitté par le tribunal. Que s'il s'était enfui et avait changé de nom, ce n'était pas pour échapper à la justice mais parce qu'il craignait pour sa vie.

Je suppose que les membres de la famille racontaient ce qu'ils avaient eux-mêmes entendu lorsqu'ils étaient enfants et peut-être n'étaient-ils pas assez curieux pour essayer d'en savoir plus. »

Jean-Paul LEVET et José MATIELLA

Remerciements à Doron Zeilberger et Stephen Falk

La face nord-ouest du mont Kenya vue de la région de Nanyuki, 1936 : le point de départ d'une aventure peu banale...



Annexe 2

Felice Benuzzi : ou l’histoire d’un projet insensé

Felice Benuzzi est le mari de Stefania Marx une des cousines germaines de Gottfried.

Felice Benuzzi naît à Vienne en Autriche, le 16 novembre 1910, d’une mère autrichienne et d’un père italien. En 1918, avec la dislocation de l’Empire austro-hongrois, la famille quitte Vienne pour s’installer en Italie, à Trieste. Dans l’Italie fasciste, la jeunesse est embrigadée et les activités des mouvements de jeunesse rythment son quotidien.

Le jeune Felice, s’il voue une passion dévorante à l’alpinisme, est d’un grand éclectisme : il a bien d’autres cordes à son arc. En 1932, il publie ses premiers poèmes dans la revue *Il Frontispizio* tout en représentant l’Italie dans des compétitions internationales de natation. En 1934, il est diplômé de l’université de droit de Rome.

Après son service militaire qu’il effectue en Sicile, il intègre en 1937 le gouvernement général de l’Afrique orientale italienne à Addis-Abeba. En effet, depuis l’année précédente, les troupes de Mussolini occupent l’Abyssinie ; le Négus, Haïlé Sélassié, s’est réfugié à Londres¹.

En 1938, au moment même où l’Italie se dote de lois antisémites, il épouse Stefania Léonore Marx à Rome ; la jeune fille est originaire de Berlin où elle voit le jour le 1er décembre 1916 ; elle est la fille de Otto Moritz Marx et de Alice Henriette Gotthelf, donc la nièce de Benno Latz.

Le 6 avril 1941, Addis-Abeba passe sous le contrôle des Britanniques ; fait prisonnier, Felice Benuzzi est transféré au camp n° 354 à Nanyuki, au Kenya.

Le 24 janvier 1943, il s’évade en compagnie de deux autres prisonniers ; on pourrait qualifier cette cavale de banale si l’objectif poursuivi par les trois hommes n’était pas des plus surprenants...

¹ Cinq ans plus tard, en mai 1941, avec l’aide des Anglais, il peut regagner son pays.

Un pari fou

Felice Benuzzi, amateur des grands espaces vierges, trouve le temps long ; la détention et l'inaction lui pèsent, jusqu'au jour où, à la fin de la saison des pluies, alors que le ciel se dégage, les trois cônes du mont Kenya s'offrent à ses yeux. Une idée folle traverse alors son esprit : escalader ce qui est, avec ses 5 199 m, le plus haut sommet d'Afrique.

Mais il est prisonnier, il n'a à sa disposition aucune carte, aucun matériel, aucun vêtement adapté, aucune réserve de nourriture ; il n'a bien sûr pas d'armes, alors que la marche d'approche traverse une jungle infestée de gros gibier ; il n'a pas de porteurs pour acheminer le matériel jusqu'à un camp de base... Mais ces « détails » ne sont pas de nature à l'arrêter : il tente de convaincre un de ses compatriotes, alpiniste chevronné comme lui. Sans succès ! L'idée doit être vraiment folle !

Pourtant, il arrive à entraîner dans ce projet un autre alpiniste, un médecin, Giuàn Balleto. Durant huit mois, les deux hommes vont préparer leur expédition avec les moyens du bord ; ils confectionnent tout ce qu'ils ne peuvent pas récupérer, voler ou échanger : des crampons avec du fil de fer barbelé et un vieux garde-boue de voiture, des piolets avec des marteaux, des sacs à dos ; ils arrêtent de fumer de façon à disposer d'une monnaie d'échange et mettent en réserve une partie de leurs (maigres) rations. En guise de carte, ils n'ont que l'étiquette d'une boîte de conserve qui montre la face sud du mont Kenya, celle qu'ils ne peuvent pas voir de Nanyuki.

Au dernier moment, les deux hommes recrutent un autre « fou », un marin qui ne connaît rien de la montagne, Enzo Barsotti. Au bout de huit jours de marche dans la jungle, début février, les trois hommes atteignent le pied de la montagne et entament l'ascension. À l'altitude 4 267, Barsotti ressent le mal de l'altitude et ne peut aller plus loin. Cela n'arrête pas Benuzzi et Balleto qui terminent l'ascension. Ils atteignent dans des conditions épouvantables l'un des sommets de la montagne, le Punta Lenana (4 985 m) par une voie que personne n'avait à ce jour empruntée ! Leurs vivres sont en voie d'épuisement.

Le 10 février, les trois hommes sont de retour au camp 354. Ils s'en tirent avec 28 jours d'isolement, peine finalement ramenée à 7 jours par le commandant, admiratif de leur exploit sportif.

Felice Benuzzi ne sera libéré qu'en août 1946. En 1948, il intègre les services du ministère des Affaires étrangères. Il y restera sa vie durant, en poste d'abord à Rome, puis à Paris, à Brisbane, Karachi, à Camberra, à Rome, à Berlin, à Paris où il représente l'Italie à l'OCDE et enfin à Montevideo en tant qu'ambassadeur. La retraite venue, il s'installe à Rome, mais occupe encore d'importantes responsabilités ; il est notamment le représentant de l'Italie pour l'Antarctique ; il est également parmi les fondateurs de l'ONG Mountain Wilderness dont sa femme Stefania tiendra le secrétariat international jusqu'en 1990.

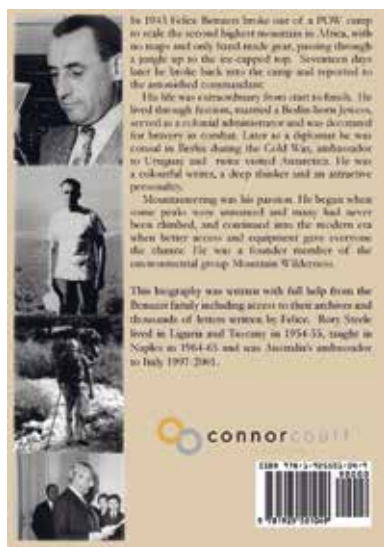
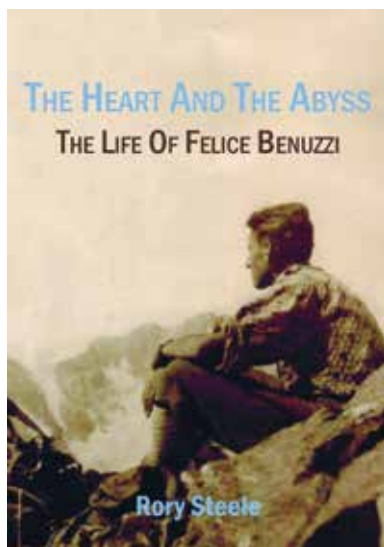
Ses différents postes lui permettent de gravir les sommets qui s'offrent à lui, en Bolivie, en Patagonie, au Queensland et lui auront permis d'apercevoir l'Himalaya.



Felice Benuzzi et Giuàn Balleto.



Dessin de la face sud du mont Kenya sur une boîte Oxo ; elle a fourni aux évadés des informations sur la face sud, invisible, de la montagne.



Un classique du récit d'aventure

En 1946, il publie le récit de cette aventure hors norme ; il est probable qu'il a consacré le reste de sa détention à sa rédaction. La première édition est en anglais ; suivent une édition italienne en 1947 (*Fuga sul Kenya : 17 giorni di libertà*), une édition française en 1950 (*Kenya, ou la Fugue africaine*), une nouvelle édition anglaise (*No Picnic on Mount Kenya*) en 1952, une édition allemande en 1953 (*Gefangen vom Mount Kenia*)... On peut compter aujourd'hui une trentaine d'éditions de l'ouvrage dont dix-huit en anglais.

Jean-Paul LEVET

No Picnic on Mount Kenya, fait allusion à une phrase de Vivienne de Watteville qui lors de sa visite au mont Kenya en 1929 avait écrit « Une expédition en montagne n'a jamais été un pique-nique² »

Cette aventure a inspiré l'expédition de Roland Truffaut (1952) ; lors de celle-ci, crampons et autres équipements bricolés, laissés par Benuzzi et Balletto au Col Hausberg, ont été récupérés. Ils sont depuis au musée de la montagne à Chamonix. Le drapeau et une bouteille contenant un message, laissés au sommet de Lenana, ont également été retrouvés par des alpinistes anglais, rendus à Benuzzi qui en a fait don au musée de la montagne à Turin.

Le récit a inspiré plusieurs films, dont *The Ascent* (1994) de Donald Shebib. Le col entre Point Dutton et le Petit Gendarme sur le mont Kenya a été nommé Col Benuzzi en son honneur.

² Vivienne de Watteville, *Speak to the Earth* (1935).

Achevé d'imprimer en octobre 2022
sur les presses de l'imprimerie Sepec Numérique.



Cet ouvrage n'est pas un livre d'histoire, mais un recueil de fragments des vies qui nous ont précédés et ont façonné ce que nous sommes aujourd'hui.

Ce travail d'assemblage d'histoires, inscrites dans la grande Histoire, il était impératif de le faire afin de préserver pour les générations futures ce que nous avons découvert, mon frère Mick et moi, en explorant le labyrinthe des archives et des souvenirs de nos origines.

Célène, Claire, Jean et Jules, ce livre est pour vous. Puissiez-vous y entendre la voix de tous ceux dont les vies, souvent extraordinaires, composent notre héritage familial.

ARINNA